

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome XII.

A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME XII.

Prix 3 liv. relié.

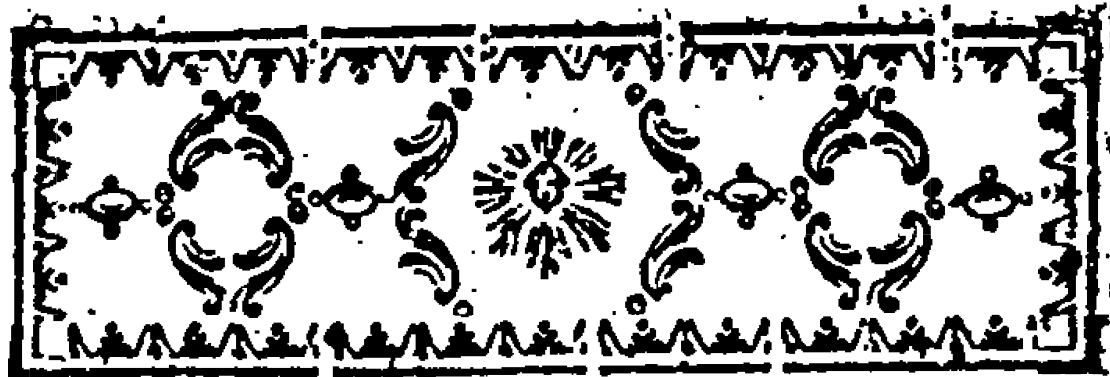


A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire
rue Dauphine.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation , & Privilege du Roi.



L E

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

LETTRE CXXXVI.

TERRE-FERME.

Vous avez vu, Madame, Christophe Colomb, après avoir fait la conquête de plusieurs isles, aborder sur les côtes de l'Amérique méridionale. Comme c'étoit la première partie du continent qu'il découvroit, il lui donna le nom de *Terre-Ferme*, que ce pays a conservé jusqu'à présent. Les Espagnols l'étendirent dans la suite aux provinces voisines, telles que le Darien, la Castille d'or, la Nouvelle Grenade, le Popayan, &c.

A iij.

Notis y arrivâmes par l'embouchure de l'Orénoque & le golphe de Paria , montés sur un petit bâtiment , que le pere Mugilla nous avoit procuré. Ce golphe , formé par le continent & l'isle de la Trinité , fut nommé , par Colomb , la Bouche - du - Dragon , avant qu'Améric Vespuce ne le connût. Cela n'a pas empêché , comme vous avez vu , que ce dernier ne s'attribuât l'honneur de la découverte. Mais quelque odieuse que soit son injustice , quelque jugement qu'on doive porter de ses droits , il est trop tard pour les lui contester après une si longue possession. Aussi n'en fais-je mention une seconde fois , que parce que c'est ici précisément l'endroit , où il se vantoit d'avoir le premier apperçu le continent du nouveau monde.

Ce qui fit croire , sans doute , à cet Italien & à Ojeda son amiral , que les habitans de la côte n'avoient jamais connu d'autres Européens , ce fut , sans doute l'effroi de ce peuple , à la vue de leurs vaisseaux. Cependant , après avoir été rassurés par des présens , & des marques d'amitié , ils presserent les Castillans de se rendre à leurs habitations. Ojeda y envoya quelques hommes ar-

més ; & les trois jours qu'ils passèrent au milieu de ces sauvages , furent un tems de fêtes , où ils goûterent de tout ce que le pays avoit d'agréable. Les femmes même leur furent offertes avec une importunité , dont ils eurent peine à se défendre. Ils revinrent avec un air de satisfaction , qui rendit témoignage à l'humanité de leurs hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escorta jusqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Castillan fût fatigué , ils le portoient dans un hamac. Aux passages des rivières , ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant auprès des vaisseaux , ils y monterent avec impétuosité , & firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs regards. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer toute son artillerie. Cette troupe curieuse & timide se jeta dans les flots , comme on voit , au moindre bruit , sauter dans l'eau des millions de grenouilles rangées sur la rive. Mais l'air tranquille & riant des matelots ayant bientôt dissipé leur crainte , ils reparurent avec un nouvel empressement ; & l'on eut ensuite assez de peine à les congédier.

8. TERRE-FERME.

Du golphe de Paria, nous entrâmes dans la province de Cumana, dont la capitale, qui porte le même nom, est située à deux milles de la mer. Rien de particulier ne distingue les habitans de cette contrée, des autres colonies Espagnoles. Les prêtres, les moines jouissent de la même autorité dans les villes; les églises y possèdent les mêmes richesses; les peuples y sont tout aussi superstitieux; les femmes également fieres, dévotes & galantes. Elles assistent chaque jour à l'office divin, précédées d'une espèce de page qui les accompagne. Ce page est un ecclésiastique, qui n'étant point encore dans les ordres, sert, en attendant la prêtrise, aux mêmes usages qu'un domestique de confiance. Il est du bon ton d'en avoir un; & une femme comme il faut n'oseroit paroître sans cette espèce de valet, qu'elle occupe quelquefois à des fonctions, dont un galant homme se chargeroit volontiers.

Le jour de notre arrivée à Cumana, on y célébroit la fête de je ne sçais quel saint, peu connu dans la légende, mais qu'on solemnise ici avec beaucoup de pompe. La ville entière étoit assem-

blée en procession ; & de toutes les maisons , je vis sortir des masques qui venoient grossir la foule. Les blancs , les noirs , les indiens , mêlés ensemble , couroient les rues en faisant mille extravagances. Toutes les portes étoient fermées ; car , sous prétexte de dévotion ou de mascarades , ces brigands volent où ils peuvent. La procession entra dans l'église ; les masques la suivirent avec des violons & d'autres instrumens qui jouoient sans ordre , sans goût & sans mesure , des airs qu'ils composoient sur le champ , & selon leur caprice. D'autres couroient par la nef , se battoient , grinçoient les dents , se jettoient par terre , frap-
poient le pavé de leur front , hurloient , faisoient des contorsions qui effrayoient les assistans. Ils restèrent quelque temps immobiles comme des hommes morts. Le prêtre alors donna la bénédiction , qui étoit comme le signe de la résurrection générale. Les masques se relevèrent pleins de vie ; mais l'esprit toujours aliéné , ils recommencerent leurs folies dans toutes les rues. Le son d'une cloche les rappella à l'église. Un moine monta en chaire , & les fit tous ranger.

autour de lui. Ils se prosternerent d'abord , se mirent un doigt sur la bouche , & restèrent dans cette posture , jusqu'à la fin du sermon. C'étoit le panégyrique du saint , dont on célébroit l'anniversaire. Il avoit été évêque en Espagne ; & parmi plusieurs traits de sa vie , le prédicateur raconta l'histoire suivante.

» Voulant faire un voyage pour vi-
» siter son diocèse , le pieux prélat
» partit avec deux prêtres , montés
» tous trois sur des ânes. L'aubergiste
» d'une petite ville , ayant sçu que l'é-
» vêque devoit y coucher , avoit fait
» des provisions de viandes , de gibier
» & de vins de toute espece. Lorsqu'il
» le vit arriver dans cet humble équi-
» page , outré de voir ses préparatifs
» inutiles , il coupa la tête aux trois
» montures , pour obliger les voya-
» geurs à demeurer quelques jours chez
» lui & consommer tous ses vivres.
» Le saint , qui ne vouloit pas faire
» tant de dépenses , ordonna à son
» hôte de recoudre le cou à ces ani-
» maux , & même de changer leurs
» têtes , qui étoient de trois couleurs
» différentes , afin qu'on gardât long-
» tems le souvenir d'un pareil prodige.

» L'hôtelier obéit; l'évêque fit un signe
 » de croix ; & les têtes se trouverent
 » aussi bien ajustées , que par les mains
 » de la nature ». Vous eussiez trop ri ,
 Madame , de voir l'admiration béante
 de tout l'auditoire , au récit de cette
 merveille.

Au sortir du sermon , je demandai à
 un Espagnol l'explication des scènes
 qui venoient de se passer. « Ces mas-
 » ques , me dit-il , marquent les héré-
 » tiques & les impies qui se sont élevés
 » contre les vérités prêchées par le saint
 » évêque. Ces courses , ces querel-
 » les , ces combats , expriment les
 » efforts qu'ils ont faits pour détruire
 » la vraie religion. Les grincemens
 » de dents , les contorsions , les hur-
 » lemens signifient la rage que cause
 » aux mauvais chrétiens , le peu de
 » succès de leur entreprise. Quand les
 » masques sont à terre , & paroissent
 » morts , ils donnent à entendre que ,
 » par ses raisonnemens & ses miracles ,
 » le Saint a remporté une victoire com-
 » plette. Pendant le sermon , vous les
 » avez vus tenir le doigt sur leurs levres ,
 » pour marquer que les incrédules ,
 obligés de céder à la force des preu-

» ves , avouent eux-mêmes leur dé-
 » faite , & n'ont plus rien à répliquer ».

Ce n'est pas sans de grandes difficultés que, dans les commencemens de la découverte de Terre-Ferme, les Espagnols ont formé des établissemens sur la côte de Cumana : les Indiens s'y sont d'abord fortement opposés ; mais ils ont payé cette résistance par les torrens de sang , dont ils ont inondé ces tristes provinces. Ceux qui échappèrent aux supplices , furent réservés pour les mines. Ces traitemens cruels enflammèrent plusieurs fois la bile de ce fameux Barthelemi de Laf-Casas, dont j'ai parlé ailleurs , & qui avoit fait de cette côte le premier théâtre de son zele. Les habitans étoient nus , à l'exception des parties naturelles , qu'ils tenoient renfermées, les uns dans des calebasses ou des étuis de bois ; les autres , dans un sac de coton , ou une boîte à feuilles d'or. Les femmes portoient des especes de caleçons. Les uns & les autres ne conservoient , sur le corps , d'autre poil que les cheveux , pour ne pas ressembler , disoient-ils, aux bêtes fauves. Quoiqu'ils observassent une sorte de décence , ils ne se retiroient point à

l'écart pour les besoins naturels. Au moindre sujet de plainte qu'une femme avoit contre son mari, elle prenoit le jus d'une plante qui détruisoit son fruit; & cette facilité de se faire avorter, lui attiroit beaucoup de complaisance & de ménagement. La noirceur des dents, faisant une partie de leur beauté, ils se les frottoient avec une herbe qui avoit la double vertu, & de leur donner cette couleur, & de les empêcher de se gâter. Quant aux autres usages, c'étoient à peu près les mêmes, que ceux des peuples de l'Orénoque. Ils avoient aussi celui de garder le lit, quand leurs femmes venoient d'accoucher, & d'observer un jeûne rigoureux, comme une pénitence d'avoir produit un malheureux de plus sur la terre, & perpétué une race d'infortunés. Je dirai en passant, que plusieurs nations ont regardé comme un crime, de faire des enfans; on pleuroit à leur naissance; on se réjouissoit à leur mort. De-là est venu l'usage de n'en point porter le deuil. De-là aussi la très-haute idée qu'ont eue quelques anciens de la virginité, avant même que Jésus-Christ en eût conseillé la pratique. Chez les Hébreux, ceux qui se

destinoient au service du temple & à l'étude de la loi, étoient dispensés de la nécessité du mariage. Les prêtres Egyptiens buvoient des liqueurs refroidissantes, ou se mutiloient. La loi du célibat étoit prescrite, en Perse, aux filles du soleil; & vous savez avec quelle rigueur les Romains punissoient, dans leurs vestales, les transgressions opposées à la continence.

De Cumana, nous passâmes à Venezuella, ainsi nommée, parce que cette ville est bâtie, comme Venise, au milieu des eaux, & sur des pilotis. Ojeda & Vespuce la découvrirent à la fin du quinzième siècle. Ce n'étoit alors qu'un petit village, appelé Coro par les Indiens, & composé de vingt-six maisons qui se communiquoient par des ponts-levis. Les habitans effrayés à la vue des vaisseaux Castillans, leverent ces ponts, & se retirèrent dans leurs cabanes. Cependant ils envoyèrent, vers la flotte, douze canots, qui ne s'approchèrent d'abord, qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les signes, par lesquels on croyoit exciter leur confiance, ne servirent qu'à les faire retourner au rivage; mais lors-

qu'on avoit perdu l'espérance de les revoir, ils revinrent sur leurs pas, avec seize jeunes filles, qu'ils amenèrent jusqu'aux vaisseaux, & en firent entrer quatre dans chaque navire. On les reçut avec autant de civilité, que de joie ; & l'amitié paroissant succéder à la crainte, on vit sortir des maisons un grand nombre d'habitans qui s'approchèrent à la nage. Mais par une révolution dont on ne put découvrir la cause, quelques vieilles femmes, qui nageoient aussi, se mirent à pousser des cris affreux. Aussi-tôt les seize filles se précipiterent dans les flots ; & les Indiens s'éloignèrent en lançant une grêle de flèches. Ojeda les fit poursuivre par ses barques, qui renversèrent quelques canots, & tuerent plusieurs sauvages. Il n'avoit pu se défendre de cet emportement, à la vue de cinq de ses gens, qui étoient dangereusement blessés. On prit deux jeunes filles ; & les vaisseaux remirent à la voile.

Venezuela, qui eut d'abord le titre de capitale, fut bâtie par les Espagnols, dans l'endroit même où ils avoient découvert le village de Coro. Ses commencemens furent très-florissans ;

mais elle tomba peu à peu ; & le siège épiscopal , qu'on y avoit établi , sous la métropole de Saint-Domingue , a été transféré à Léon-des-Caraques. Maracaybo , aujourd'hui capitale de la province , est une des plus riches villes du royaume de Terre-Ferme. Le pays est si fertile , qu'on y fait annuellement deux moissons. On nourrit , dans les pâturages dont il abonde , un très-grand nombre de bestiaux ; & il fournit les peuples voisins , de froment , de biscuit de mer , de fromage , de beurre , de sain-doux , de coton , & de diverses sortes d'étoffes. Il donne aussi quantité de cuirs , qui se transportent en Europe. La chasse & la pêche n'y sont pas moins abondantes ; le fleuve Unaré , qui le traverse , est si poissonneux , que le droit de pêche étoit sans cesse un sujet de guerre entre les anciens habitans. Ce même pays ne manque pas non plus de mines d'or ; le métal qu'on en tire , est si pur , qu'on l'évalue à 22 carats & demi. Le sol produit naturellement d'excellens simples , qui rendent inutiles le ministère des médecins. Les lions y sont communs , mais peu redoutables ; un chasseur ,

avec le secours d'un chien, en triomphe sans danger. Mais les tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des sauvages, saisir un homme, & l'emporter dans les bois pour le dévorer. On compte que cette province, dont le lac de Maracaybo fait comme le centre, contient plus de cent mille Indiens, tributaires de l'Espagne, sans comprendre ceux qui étant au-dessous de dix-huit ans, & au-dessus de cinquante, son dispensés du tribut, par un ordre particulier du conseil des Indes.

Malgré un si grand nombre de bras capables de défendre leur pays, il en coûta peu aux premiers Castillans, pour en prendre possession; mais à peine ils commençoient à jouir du fruit de leur victoire, qu'ils se virent obligés de céder la place à des étrangers. Au commencement du quinzième siècle, les Velfers, riches marchands d'Aufbourg, qui avoient avancé de grosses sommes à Charles-Quint, entendant vanter le Venezuela, comme une terre qui abondoit en or, proposerent à ce prince de leur en abandonner le do-

maine. Ils l'obtinent, à condition qu'ils en acheveroient la conquête au nom de la couronne de Castille ; qu'ils y feroient bâtir des forts , y enverroient des troupes , & fourniroient des mineurs Allemands , pour être dispersés dans tous les établissemens Espagnols.

Alfinger , bourgeois d'Ausbourg , fut choisi par les Velfers , pour commander la nouvelle colonie, qui tourna toutes ses vues à se procurer de l'or. Cette passion furieuse lui fit employer les moyens les plus odieux , sans ménagement pour la vie des Indiens , qu'elle fit périr inhumainement. Les caciques ne furent pas plus respectés que leurs sujets ; on les mettoit à la torture , pour leur faire découvrir leurs richesses ; & par-tout , ces féroces Allemands , aussi cruels que les anciens Espagnols , laissoient des traces sanglantes de leur cupidité & de leur avarice. Ces malheureux leur apportoitent tout ce qu'ils avoient d'or ; & plusieurs alloient au-devant d'eux avec des rafraîchissemens , dans l'espérance d'en être bien traités ; mais la brutale fureur de leurs tyrans , ne faisant qu'augmenter , ils n'eurent pour ressource , qu'un géné-

reux désespoir. Ils prirent le parti de défendre leur vie & leur liberté : Alfinger fut battu en plusieurs rencontres ; & la moitié de ses gens , qui échappèrent aux flèches des Indiens , moururent des fatigues excessives , où la soif de l'or les engageoit. Sur le ridicule bruit , que bien loin dans les terres , il y avoit une maison toute composée de ce riche métal , le commandant , que sa passion rendoit crédule , résolut de ne pas s'arrêter , qu'il n'eût ce trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes pays , dans la crainte de manquer de vivres , il en amassa une grosse provision , & en chargea les sauvages. Ils étoient enchaînés à la file , comme nos galériens ; & chacun , avec ses fers qui lui pendoient au cou , avoit à porter un fardeau , qu'on auroit à peine donné à des mulets. Le chagrin & l'épuisement en firent périr un grand nombre. Lorsqu'un de ces malheureux tomboit sous le poids , pour ne pas perdre de tems à détacher son collier , on lui coupoit la tête. Cependant la maison d'or ne se trouva point ; & Alfinger finit ses jours dans sa chimérique recherche.

Le gouvernement de cette province, presque entièrement dépeuplée, n'étant plus rempli par les Velfers, les Espagnols y nommerent par provision. Ils y envoyèrent un homme, dont les excès firent presque oublier ceux des Allemands, & acheverent la ruine de ce malheureux pays. Quelques années après, on fit venir des negres d'Afrique, sur lesquels on avoit formé de plus heureuses espérances; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ayant entrepris de se révolter, tous les mâles furent massacrés par leurs maîtres. Une longue suite d'années, écoulées sous un gouvernement plus doux, a réparé une partie de toutes ces pertes.

En côtoyant les provinces de Cumaná & de Vénézuëla, on apperçoit plusieurs isles, où nous ne fûmes pas tentés de nous arrêter. L'une se nomme la Marguerite, & appartient aux Espagnols. On pêchoit autrefois des perles sur ses côtes; elle n'est plus habitée aujourd'hui que par des Indiens & quelques mulâtres. Les Hollandois possèdent les isles d'Aves, de Buenaire, d'Aruba & de Curaçò. Cette dernière est la seule qui mérite quelque atten-

tion. Ils y ont établi beaucoup de sucreries ; ils nourrissent un grand nombre de bestiaux, & font un commerce avantageux avec les Espagnols. Sur la côte méridionale, est la ville & le port du même nom, défendus par une citadelle. Le gouverneur des Antilles Hollandoises y fait sa résidence ; & parmi les habitans, on compte beaucoup de juifs & de quakres. Je tiens de mes deux Hollandois une aventure arrivée dans cette isle, qui mérite d'être rapportée.

Un vaisseau de leur nation, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Guiane, essuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer au gré des vents & des flots. La mer s'étant adoucie, le pilote, qui avoit perdu sa route, apperçut une côte, qu'il prit pour le continent ; mais il fut aisé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une isle. Il se détermina à y relâcher, pour faire quelques réparations nécessaires au vaisseau. Il fallut côtoyer long-tems le rivage, avant que de découvrir la moindre apparence de port ou d'habitation ; mais l'impatience de débarquer, & le mauvais état du navire

firent choisir l'endroit qui parut le plus favorable. Le capitaine , suivi de tout son monde , entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le sommet de la côte, que ses yeux furent charmés de la beauté du paysage , & d'un nombre infini de fleurs , que la terre sembloit produire naturellement.

Après s'être un peu avancé dans l'intérieur de l'isle , il apperçut de loin trois hommes nuds , armés d'arcs , & parés de plumes. Ils l'attendirent d'un air ferme ; & loin de marquer de la surprise ou de la crainte , ils le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langage , il ne put leur expliquer ses bonnes intentions , qu'en leur rendant les mêmes caresses ; & pour se les concilier tout-à-fait , il leur présenta du vin & des liqueurs qu'ils reçurent avidement , & qu'ils burent de même. Ils'agissoit de leur faire entendre le desir qu'on avoit de parler à leur chef , & de connoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main ; & comme s'il eût pénétré son dessein , il se disposa à le conduire. Cependant , au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre

le chemin d'une colline, où, au milieu de quelques arbres, on découvroit un petit édifice composé de bois & de boue.

Avant que d'y introduire le capitaine, les sauvages lui firent remarquer une grosse pierre, à quelques pas de la porte, qui paroissoit avoir été placée à dessein. Ils croiserent en même tems les bras sur leur poitrine; & levant tristement les yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers: mais ses regards étant tombés sur une des poutres de traverse, il y apperçut des caractères qui avoient été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise; les voici tels qu'il les transcrivit de sa propre main. » Je suis François, de » Rennes en Bretagne. Je me suis em- » barqué avec le capitaine Berthier, » pour aller au Bresil, en 1602. Notre » vaisseau a fait naufrage. J'ai été jetté » sur les bords de cette île, sans sa- » voir de quelle maniere, ayant perdu » toute connoissance. Il y a douze ans » que j'y vis dans cette hutte. Les sau-

» vages d'ici sont fort doux ; ils me
 » traitent fort bien. Je n'ai aucun desir
 » de les quitter ; je sens que ma fin
 » approche ; je ne serai plus , quand
 » vous lirez ces paroles. Priez Dieu
 » pour mon ame. Jean-Remi Perrin ».

Le capitaine & ses gens comprirent sans peine , que la pierre qu'ils avoient vue à l'entrée de la cabane , étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois Indiens, sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel. D'autres sauvages, qui l'avoient appercu, lui & ses gens, ne tarderent point à répandre, dans l'habitation voisine, l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir, pour les combler de caresses & de présens. On leur montra les habits de Perrin, qui avoient été conservés avec soin, quoiqu'ils fussent si usés, qu'en les touchant, ils tomboient en lambeaux. Son couteau, son livre de prières, & quelques pieces d'argent qu'on avoit trouvées dans ses poches, étoient entre les mains du chef de l'habitation, qui les gardoit comme un dépôt précieux.

Les Hollandois reconnurent aisément

ment , qu'ils étoient redevables d'un accueil si humain au souvenir de ce François. Il avoit , sans doute , vécu assez honnêtement avec les sauvages , pour s'en faire aimer. Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos , le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu , & résolut de ne pas mettre à la voile , sans avoir établi solidement ses compatriotes dans cette terre. Il y avoit assez de monde pour y bâtir un fort : les premières semaines furent si bien employées , qu'il eut , avant la fin du mois , un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir toutes les parties de l'isle , pour en faire un rapport fidele à sa république. Les Anglois racontent la même histoire d'une de leurs possessions dans les Antilles , avec quelques changemens de noms & de dates , mais sans nulle différence , ni pour le fond , ni pour les principales circonstances.

Je suis , &c.

A Carthagene , ce 12 mars 1751.

Tome XII.

B

L E T T R E , CXXXVII.

SUITE DE TERRE-FERME.

EN suivant toujours cette même côte , nous laissâmes , à notre gauche , les provinces peu remarquables de Hacha & de Sainte-Marthe ; & nous vîmes débarquer à Carthagene. Cette ville fameuse , une des plus importantes , des plus riches , & peut-être , après Mexico , la plus belle de l'Amérique Espagnole , a eu ses jours de prospérité & de disgraces. Le Castillan Rodrigue Bastidas , ayant découvert ce pays , au commencement du seizième siècle , fut si content de sa position , qu'il chercha à s'en rendre maître ; mais les habitans y apportèrent tant de résistance , qu'il fut contraint d'abandonner son entreprise. Ojeda n'eut pas plus de bonheur , ni Oviedo plus de succès. La gloire de vaincre les Indiens , & de bâtir une ville dans un lieu si favorable au commerce , étoit réservée à Don Pedre Heredia. Il lui donna le nom de Carthagene , sans doute , parce

qu'il crut y trouver quelque ressemblance avec l'ancien pays de Carthage. Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, tantôt à l'invasion des Flibustiers, tantôt à celle des Anglois; & ces derniers la réduisirent en cendres. Elle essuya un troisième échec, de la part des François, sous le commandement de M. de Pontis; & enfin ses habitans ont encore présente l'attaque de l'amiral Vernon, qui en fit le siège, & le leva en 1741. Cette expédition est si récente, & les Espagnols la regardent comme un événement si glorieux à leur nation, qu'ils en parlent continuellement aux étrangers.

« Les Anglois avoient fait un armement si formidable, me disoit un vieux militaire Espagnol, que s'il avoit été bien conduit, non-seulement il auroit pu ruiner nos établissemens en Amérique, mais réduire même toutes les Indes occidentales sous la domination de la Grande-Bretagne. Ce qui rendit pour eux cette expédition malheureuse, c'est cet esprit de discorde, qui regnoit entre

28 SUITE DE TERRE-FERME,

» les deux commandans des troupes
» de terre & de mer. Pour vous don-
» ner une idée de cette affreuse méfin-
» telligence , je ne veux qu'exposer à
» vos yeux l'état cruel , où ils laisse-
» rent leurs propres blessés , après la
» sortie qui les obligea de lever le siege,
» Ces infortunées victimes de la haine
» de leurs chefs , furent mises le len-
» demain sur des bâtimens de transport,
» où on les traita avec une inhumanité,
» qu'elles n'auroient pas éprouvée chez
» les Caraïbes. On les laissa manquer
» de chirurgiens , de gardes & de pro-
» visions ; on les mit entre les ponts ,
» dans de petits navires , où ces mal-
» heureux ne pouvant se tenir de bout,
» rouloient , pour ainsi dire , dans l'or-
» dure. Des millions de vers s'engen-
» droient dans leurs plaies , qui n'a-
» voient d'autre pansement , que celui
» que les blessés se faisoient eux-mêmes,
» en les lavant avec leur portion d'eau-
» de-vie. On n'entendoit que les gé-
» missemens , les lamentations , les cris
» de désespoir de ceux qui appelloient
» la mort à leur secours. L'horreur
» de cette situation étoit encore aug-
» mentée à leurs propres yeux , quand

» ils avoient assez de force pour re-
 » garder autour d'eux. Ils voyoient
 » leurs malheureux compatriotes dé-
 » pouillés & flottants dans le port, où
 » ils servoient de nourriture aux pois-
 » sons, tandis que leur infection éten-
 » doit la mortalité sur leurs camarades.
 » Le croira-t-on ? dans le tems même
 » que tant de braves gens imploroient
 » en vain du secours, & périssoient
 » faute d'assistance, il y avoit sur cha-
 » que vaisseau de guerre, deux chirur-
 » giens de relai, & d'autres qui solli-
 » citoient inutilement la permission
 » d'aller soulager les malades ? On con-
 » noissoit les besoins de ces infortunés ;
 » on avoit tous les remedes propres à
 » les secourir ; mais la discorde, entre
 » les deux commandans, étoit montée
 » à un point d'animosité, que d'un
 » côté, on préféreroit de voir périr les
 » hommes, plutôt que de demander
 » du secours ; & de l'autre, on ne vou-
 » loit point offrir de secours, quoiqu'on
 » n'ignorât pas que la vie de tant
 » de braves hommes en dépendoit ».

On donne, à la province de Cartha-
 gene, cinquante trois lieues d'étendue,
 du levant au couchant, & quatre-vingt-

30 SUITE DE TERRE-FERME.

cinq, du midi au nord. Le pays est couvert de montagnes & de collines, où l'on voit de grandes forêts, remplies de bêtes féroces. Les lieux bas sont humides & marécageux; le bled & les autres grains d'Europe n'y mûrissent pas. On y trouve néanmoins des vallées fertiles, & diverses peuplades, composées d'Indiens, d'Européens & de Créoles. Le nombre des premiers, dont plusieurs sont encore idolâtres, est fort diminué. Ils avoient, avant l'arrivée des Espagnols, des mines d'or, qui sont aujourd'hui ou négligées, ou épuisées. Ce métal y étoit si commun, qu'ils en faisoient leur parure ordinaire.

La ville de Carthagene est divisée en haute & basse; cette dernière est un fauxbourg. La haute s'étend sur une presqu'isle sablonneuse, dont l'isthme, qui la sépare de la terre-ferme, n'est qu'une chaussée de trois cens pas de long, & large de douze ou quinze. Les deux villes sont également bien bâties & bien fortifiées. La basse occupe une petite isle, liée au continent par un pont de bois. La nature a placé, à peu de distance, une colline de hau-

SUITE DE TERRE-FERME. 31
leur médiocre, sur laquelle on a construit un fort nommé Saint-Lazare ; il commande la ville & le fauxbourg.

A quelque distance de ce fort, est une montagne très élevée ; on voit, sur son sommet, un couvent d'Augustins, appelé Notre-Dame de la Pope, du nom de cette même montagne. On y arrive par un chemin difficile & escarpé ; mais la vue en est admirable. On découvre la mer d'un côté, la campagne de l'autre ; & il n'y a rien qui la borde. On me fit remarquer, dans une chapelle, une vierge d'argent massif, de grandeur naturelle. Le moine qui la montrait, sachant que j'étois François, me dit :

» Cette église fut pillée par M. de
» Pontis, lorsqu'il assiégea Cartha-
» gene en 1697. Entre autres ri-
» chesses que ce général enleva, il prit
» cette vierge, avec tous les ornemens
» dont elle étoit décorée. Il avoit, dans
» son vaisseau, un officier qui se disant
» issu de la maison de Lévi, traita la
» mere de Dieu de cousine, l'invita à
» faire avec lui le voyage de France,
» & lui promit une réception honora-
» ble. Comme il la trouvoit peu dif-

32 SUITE DE TERRE-FERME.

» posée à le suivre , M. de Pontis y
» joignit ses instances , & la fit porter
» à bord. Elle fut en effet très - bien
» reçue chez les françois ; mais Louis
» XIV, voulant faire sa paix avec l'Es-
» pagne , arma exprès un navire , pour
» rapporter , & la Notre-Dame , &
» tous ses accompagnemens , dans le
» lieu où on les avoit pris ».

C'est quelque chose d'incroyable ,
que la quantité & la diversité d'habits ,
dont cette vierge est ornée. Elle a sur
sa tête une couronne d'or, enrichie de
pierreries ; son collier , composé de
plusieurs rangs de très-belles perles , est
noué par derrière avec un gros dia-
mant. Des médailles d'or pendent au-
tour de ce collier ; & des chaînes
de même métal , passant en bandou-
lières , à droite & à gauche , tombent
à ses pieds , & font plusieurs fois le
tour de son corps. Ses bracelets sont
de pierres précieuses ; & l'enfant Jesus
qu'elle tient dans ses bras , n'est pas
chargé de moindres richesses. Mais je
reviens à Carthagene.

La baye, qu'on regarde, avec raison,
comme une des meilleures de l'Améri-
que , a deux lieues & demie d'éten-

due. L'air y est si serein, qu'on n'y voit jamais l'eau plus agitée, que sur une rivière tranquille. Cependant quelques basses qui se trouvent à l'entrée, demandent une extrême précaution : l'état entretient un pilote, dont l'unique office est de guider les vaisseaux, ou de leur faire connoître le danger. C'est dans cette baie, qu'abordent les galions d'Espagne ; ils y déchargent une partie considérable de leurs marchandises ; & on les distribue ensuite dans toutes les provinces de Terre-Ferme. Hors le tems de cette foire, le port est extrêmement désert ; à peine y voit-on quelques felouques du pays, qui ne s'y arrêtent même, que pour le radoub ou le carenage.

La ville est composée de cinq grandes rues, droites, larges, uniformes, bien pavées, & dont chacune a plus de six cens pas de long. Elles s'étendent depuis le port, jusqu'au rivage opposé, & sont coupées par une autre beaucoup plus longue, qui forme, au centre, une grande place. Les maisons sont bâties de pierre, & ont toutes des balcons & des jalousies de bois. Ce n'est pas l'usage d'employer ici le fer.

pour ces sortes d'ornemens ; ils se rouilleroient & dureroient peu , à cause de l'humidité ; & de l'acrimonie de l'air rempli de nitre. Cette raison , & la couleur enfumée des bâtimens qui n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chauffée , leur donnent une assez médiocre apparence.

Outre la cathédrale , qui s'élève au-dessus de tous les autres édifices ; & qui ne renferme pas moins de richesses dans son sein , qu'elle étale de magnificence au-dehors , on compte , à Carthagène , deux paroisses , une dans la ville , & l'autre dans le fauxbourg , onze maisons religieuses de l'un & de l'autre sexe , un magnifique hôtel-de-ville , & un autre , qui ne l'est pas moins , pour les officiers de la douane.

Le gouverneur relève , pour le militaire , du vice-roi de la nouvelle Grenade ; comme , pour le civil , on peut appeller à l'audience de Santa-Fé. La juridiction spirituelle forme un tribunal composé de l'Evêque & de son Chapitre ; mais il n'a rien de commun avec celui de l'inquisition. Il y a , comme dans toutes les autres grandes villes soumises à la domination Espagnole ,

des justices particulières, pour le maintien de la police, pour la perception des deniers royaux, leur distribution, &c.

Carthagene étant la premiere échelle, où se rendent les galions, quelle idée ne devez-vous pas vous former d'un commerce, qui a comme les prémices de tout ce qui passe d'Europe dans l'Amérique méridionale? Les négocians des provinces intérieures, telles que Santa-Fé, Popayan, &c, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour la commission. Ils y arrivent avec de l'or & de l'argent monnoyé, en lingots, ou en poudre. Ils y apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierres les plus estimées de leur pays, & dont il se trouve des mines abondantes dans ces riches régions. Cependant depuis que ces pierreries ont beaucoup perdu de leur prix en Espagne, où elles ne sont presque plus recherchées, ce commerce est fort déchu.

Le tems que les galions passent à Carthagene, est une foire continuelle. Outre les boutiques ordinaires, on en ouvre d'autres, au profit des Espagnols nouvellement arrivés, ou de ceux de

36 SUITE DE TERRE-FERME.

la ville ; & le chef des cargaisons les favorise également , en leur fournissant des marchandises , à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle , tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques ; les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves , profitent de leur travail , dont le salaire est en proportion du besoin qu'on a d'eux. Ces bénéfices s'étendent jusqu'aux plus petits villages de la dépendance de Carthagene , par le seul prix des denrées , qui augmente naturellement avec la consommation.

Mais, je le répète , ce mouvement , cette circulation ne durent que pendant le séjour des galions ; après leur départ, tout rentre dans l'inaction & dans le silence. C'est ce qu'on appelle ici le *temps-mort* ; car la correspondance particulière de cette ville avec les autres gouvernemens , se réduit à un commerce médiocre : quelques bâtimens chargés de tabac & de sucre , reprennent , pour cargaison , du cacao ou d'autres productions de la province. Ce qui soutient alors cette capitale , ce sont les bourgades de sa juridiction ,

d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance des habitans. Elles échan- gent ces denrées , contre quelques étoffes , dont les boutiques sont pourvues par les galions , ou même quelquefois par des Corsaires.

Les alimens du pays ne paient aucun droit : chacun a la liberté de tuer , dans sa maison , les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair en un jour ; car celle même du porc ne se mange point salée ; & les chaleurs ne permettent pas de la garder long-tems fraîche.

Outre les marchandises qui entretiennent ce petit commerce intérieur , il y a un bureau pour l'entrepôt des esclaves negres , qui sont amenés par les vaisseaux. Ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient achetés par les colonies voisines , pour être distribués dans les plantations. Mais ce bureau & ceux des finances royales ne produisent pas des recettes assez abondantes , pour fournir aux appointemens de la garnison & du gouverneur , & entretenir les fortifications. On y supplée par les deniers royaux , provenant des autres provinces.

Toutes les marchandises tissues ,

38 SUITE DE TERRE-FERME.

telles que les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont pour ennemis, à Carthagene, de certains petits insectes, nommés comégens. Ils sont si prompts & si vifs dans leur opération, qu'il ne leur faut que quelques heures, pour convertir en poudre le ballot où ils se glissent. Sans en déranger la forme, ils le percent de toutes parts avec tant de subtilité, qu'on ne s'aperçoit qu'ils y ont touché; qu'en y portant la main. On n'y trouve, ailleurs de toile ou d'étoffe, que des retailles & de la poussière. Cet accident est si-tout à craindre après l'arrivée des galions: aussi ne manque-t-on jamais, entre les pertes dont on demande l'indemnité, de spécifier celles qui peuvent provenir du comégen. Cet insecte est si particulier à cette ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo, ni à Panamai. On n'a pu imaginer d'autre préservatif, que de placer les ballots sur des bancs élevés, dont les pieds sont enduits de goudron, & de les éloigner des murs. On fait monter à vingt-quatre mille, le nombre des habitans de Carthagene, dont il n'y a, tout au plus, que le

Exieme d'Espagnols. Ces derniers forment, comme ailleurs, deux espèces différentes, l'Européenne & la Créole. La première n'est pas nombreuse, parce que la plupart s'en retournent, après avoir fait leur fortune, ou passent plus loin, pour l'augmenter; ce sont eux qui font presque tout le commerce. Les créoles possèdent les terres; & il y a, parmi eux, des familles de grande distinction. Elles descendent de ces anciens Castillans, qui se sont établis dans le pays, après en avoir occupé les premières places.

La division est plus difficile entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des blancs, des noirs & des indiens; mais ce que j'ai dit autrefois de ces diverses alliances à Goa, me dispense ici de tout autre éclaircissement. Il suffit d'ajouter que chaque génération qui les rapproche des blancs, par la couleur, leur donne un degré de considération, dont ils sont fort jaloux, surtout lorsqu'ils se croient entièrement dégagés du sang Indien ou Africain. Aussi lorsque, sans dessein de les insulter, on les croit d'une nuance au-dessous de celle qui leur appartient, ils

40 SUITE DE TERRE-FERME.

en sont vivement offensés ; & ils ne souffrent pas qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un présent de la nature.

Toutes ces castes , jusqu'aux mulâtres , affectent de porter l'habillement Espagnol ; mais elles n'ont que des étoffes très-légères , à cause de la chaleur brûlante du climat. Les hommes n'ont ni cols , ni cravates ; ils se contentent de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or ; le plus souvent même ils le laissent ouvert. Les vestes & les culottes sont de toile fine de Bretagne. Plusieurs vont tête nue , & les cheveux coupés un peu au-dessous des oreilles ; mais la plupart ont un bonnet blanc, très-léger. Ils font, pour se donner de l'air , des éventails d'une espece de palme très-mince , avec un bâton du même bois , qui sert de manche.

Les femmes blanches ont une jupe de taffetas uni , & sans doublure , avec une petite camisole. Pendant les grandes chaleurs , elles n'ont , chez elles , qu'un simple corset, lacé sur la poitrine ; mais jamais elles ne sortent , sans une espece de mantelet. Celles qui ne sont

pas exactement blanches, mettent par dessus la première jupe, un autre jupon de taffetas, de la couleur qui leur plaît, mais jamais noir, avec des trous de toutes parts, pour faire voir celui de dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile, de la forme d'une mitre, & garni de dentelles. Leur chaussure est une petite mule, où il n'entre que le bout du pied. Elles ne sortent guère que pour aller à l'église; la messe se dit à trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour.

Toutes les processions se font pendant la nuit; & il y a quelques tems qu'en me réveillant, je crus voir la ville en feu, par la quantité de cierges qu'on avoit allumés dans toutes les rues. Je me levai pour être témoin de cette dévotion nocturne; & je vis une marche de plus de six cents personnes, hommes, femmes & enfans, tenant un livre d'une main, de l'autre une discipline dont ils se déchiroient les épaules. Je les suivis à l'église; & j'assistai au sermon, qui se fit sur le jugement dernier. Le prédicateur étoit un dominicain, qui prit son texte des trompettes effrayantes, qui réveilleront les morts

22 SUITE DE TERRE-FERME

à la fin du monde ». Oui, vous les entendrez, pêcheurs, lorsque vous y penserez le moins. Peut-être demain !
« Que dis-je demain. Peut-être tout-à-l'heure ». En même tems, les voûtes de l'église retentirent du son terrible d'une douzaine de trompettes, qu'il avoit fait cacher secrètement dans la nef. Tout l'auditoire fut dans une frayeur mortelle. Les uns se meurtrirent le visage ; les autres chercherent leur salut dans une fuite précipitée. Ils crurent voir les gouffres de l'enfer prêts à s'entr'ouvrir. Celui-ci est étouffé par la multitude ; celui-là, foulé aux pieds. D'autres sont écrasés par des bancs & des chaises qu'on renverse de tous côtés. Enfin le désordre, les cris, le désespoir représentent l'image d'une ville livrée au fer d'un barbare vainqueur. Au sortir de-là, chacun alla se renfermer dans sa maison.

Les femmes ne quittent guère leurs hamacs ; & leur occupation est de s'y balancer, pour se donner de l'air. Les hommes eux-mêmes ne montrent pas moins de goût pour ce puéril exercice. Les uns & les autres ne manquent ce-

pendant ni d'esprit , ni de vivacité ; mais ils ne jouissent de ces heureux dons , que jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Ils déclinent ensuite aussi promptement , que leurs progrès avoient été rapides. Rien n'est plus étonnant , & en même tems plus ordinaire , que de voir des enfans de deux ou trois ans , raisonner avec plus de justesse , qu'en Europe à six ou sept.

L'hospitalité , cette vertu si commune , si recommandable dans les colonies , n'est pas absolument inconnue à Carthagene. Dans les vaisseaux Espagnols , qui arrivent d'Europe , il y a toujours une espece d'hommes sans emploi , sans bien , sans recommandation , sans connoissance , qui viennent ici chercher fortune. On les appelle *pulizos*. Après avoir battu le pavé pendant quelque tems , sans rien trouver qui réponde à leurs espérances , ils ont , pour dernière ressource , le couvent des cordeliers ; où ils reçoivent de la bouillie de cassave. Un Castillan , nouvellement débarqué , & qui ignoroit à quelle heure se faisoit cette distribution , s'adressa à un Indien pour

savoir, disoit-il, où l'on prenoit le chocolat. La vanité Espagnole ne pouvoit souffrir qu'il demandât simplement la maison où l'on donnoit la soupe.

Le coin d'une place, ou la porte d'une église, est le gîte où ces aventuriers passent la nuit. On les laisse dans cette misère, parce qu'il n'y a point d'habitant, qui ose prendre confiance à leurs services. Le chagrin de cette situation, la mauvaise qualité de leur nourriture, la différence du climat les jettent enfin dans de cruelles maladies. Celle dont ils sont attaqués plus particulièrement, se nomme la *chapetonade*, du nom de chapetons, qu'on donne aux Européens nouvellement arrivés. Les malades éprouvent un délire si furieux, qu'on est obligé de les lier, pour les empêcher de se mettre en pièces; & ils expirent souvent au milieu de ces transports, comme dans une espece de rage. Ils ne sont pas reçus dans les hôpitaux, parce qu'on n'y entre qu'en payant; ils paroissent alors n'avoir plus d'autre refuge que la providence. C'est à ce point, que le peuple les attend. Une négresse libre, une mulâtre, ou une indienne, touchées de leur état, s'em-

pressent de les retirer chez elles , & les traitent avec autant de soin, que d'affection. S'ils meurent entre leurs mains , elles les enterrent ; & leur zele va jusqu'à leur faire dire des messes. Il est vrai que la suite ordinaire de cette générosité , est que le malade , s'il guérit , épouse sa bienfaitrice.

Il règne à Carthagene une autre maladie fort commune , qui est une espece de lepre , appelée le mal de S. Lazare. Pour en arrêter la communication , on a fondé , hors de la ville , un grand hôpital , où tous ceux qu'on en croit attaqués , sont renfermés , sans distinction d'âge , de sexe , ni de rang. S'ils refusent d'y aller de bonne grace , on les y conduit malgré eux. On leur permet de s'y marier ; & cette liberté contribue d'autant plus à augmenter la contagion , qu'elle se perpétue dans les enfans. Ajoutez à cela , que les revenus de cette maison étant médiocres , on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la ville , au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre de ces lépreux est-il si grand , que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'un gros village. Chacun y jouit

d'une petite portion de terrain , où il bâtit une cabane proportionnée à sa fortune. Une propriété de cette maladie , est d'exciter vivement le feu des passions sensuelles. C'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer , qui fait permettre le mariage à ceux qui en sont atteints.

Outre l'ameur , qui est la passion dominante de tous les pays , les habitants de Carthagene en ont encore une très-vive pour le chocolat , l'eau-de-vie , le tabac à fumer & la danse. Ces goûts sont de tous les états , de tous les âges , de tous les sexes. Ici tout le monde fume , les dames dans leurs maisons , les autres par-tout où ils se trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac , mettent dans leur bouche le bout qui est allumé , & l'y tiennent long-tems sans l'éteindre. Les femmes de la plus grande distinction s'y accoutument dès l'enfance ; & c'est une politesse qu'elles font aux hommes qu'elles estiment , que de leur présenter à fumer : ce seroit les offenser , que de refuser cette galanterie. Aussi ont-elles l'attention de ne s'adresser qu'à ceux qui peuvent en faire usage. La cou-

tume est si générale, parmi les gens du bon ton, que les nouveaux venus d'Europe contractent bientôt cette même habitude. Les Indiens ne le cèdent point aux Espagnols, & ont une méthode qui leur est particulière. Ils roulent les feuilles de tabac, en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie, ils allument un bout du rouleau, & mouillent l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme c'étoit une pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a, sous le nez, un petit entonnoir, qui sert à recevoir; & pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent voluptueusement.

L'usage de l'eau-de-vie est encore plus commun, que celui du tabac. Les personnes les plus régulières, les plus sobres, ne manquent pas d'en prendre tous les jours un verre à onze heures du matin. *Hacar las once*, c'est-à-dire, faire les onze heures, est une phrase très-usitée à Carthagene, pour signi-

48 SUITE DE TERRE-FERME.

fier boire du brandevin. Quelques-uns y sont tellement habitués , qu'ils font les onze heures à toutes celles du jour. Les gens distingués n'usent que d'eau-de-vie d'Espagne ; les autres se contentent de celle de jus de canne , faite dans le pays.

Le chocolat , qu'on appelle ici le cacao , est d'un usage si universel , qu'il n'y a pas d'esclave negre , qui ne s'en régale pour son déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues , de tout préparé ; mais quoiqu'on lui donne , comme je viens de le dire , le nom de cacao , le principal ingrédient est le maïs. Les riches en font de pareil à celui d'Europe , & n'en prennent jamais , sans manger quelque chose auparavant.

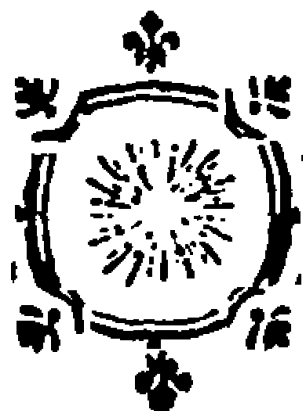
Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagene ; & c'est ordinairement par des bals, qu'on y célèbre les fêtes & les jours de réjouissance. On les commence par des danses Espagnoles , toujours suivies de celles du pays. Ces dernières ne manquent pas d'agrément , sur-tout avec les chansons dont elles sont accompagnées. Pendant que les galions , les gardes-

SUITE DE TERRE-FERME. 49
gardes-côtes & les autres bâtimens sé-
journent dans cette ville, ces bals sont
plus communs, & se font avec moins
d'ordre, parce que les gens d'équipage
entrent, par force, dans les salles. Ces
assemblées tumultueuses, où l'eau-de-
vie n'est jamais épargnée, se termi-
nent toujours par des querelles.

J'ai oublié de vous dire, en parlant
du siege de Carthagene, que les Anglois
avoient déjà frappé une médaille, qui
annonçoit, à la postérité, la prise de cette
ville, qu'ils ne prirent cependant pas.
On y voyoit le buste de l'amiral Ver-
non, avec une inscription qui déclaroit
que Carthagene avoit succombé sous
l'effort de ses armes. J'ai vu la médaille.

Je suis, &c.

A Carthagene, ce 24 mars 1751.



Tome XII.

C

L E T T R E CXXXVIII.

SUITE DE TERRE - FERME.

CINQ jours de navigation , après un tems favorable , nous rendirent de Carthagene à Por to-Belo. Cette dernière ville tire son nom de la beauté de son port. Elle avoit été attaquée , prise & démolie par ce même amiral Vernon , que vous avez vu l'année d'après , échouer devant Carthagene. L'intempérie du climat l'a fait nommer le tombeau des Espagnols ; ce qui ne les a cependant pas empêchés de la rétablir. Elle est située sur le penchant d'une colline qui environne tout le port. Quoique l'entrée de la baie soit assez large , elle est néanmoins si bien défendue , d'un côté par un fort , de l'autre , par des rochers à fleur-d'eau , que les vaisseaux ennemis courent de très-grands risques à y aborder. La ville n'est guère composée que d'une rue , qui suit la figure du port , avec quelques ruelles qui la traversent , en descendant de la col-

SUITE DE TERRE-FERME. 51
line au rivage. On y voit deux grandes places , dont l'une est vis-à-vis de la douane. L'autre fait face à l'église paroissiale. La douane est un bel édifice, bâti de pierre , qui touche à l'endroit où se font les débarquemens. L'église est d'une grandeur convenable , & assez riche en ornemens. La plupart des maisons sont de bois ; & à peine en compte-t-on cent cinquante ou deux cents dans toute la ville. On n'y voit que deux couvents , qui sont très-pauvres , mais moins que le reste des habitans , qui ne vivent que du loyer de leurs chambres & de leurs boutiques pendant le séjour des galions.

La situation avantageuse de cette place , entre la mer du sud & celle du nord , la bonté de son port , son peu de distance de Carthagene & de Panama , en ont fait l'entrepôt du commerce de l'Europe & de l'Amérique , & le théâtre de la plus fameuse foire du monde. La flotte du Pérou n'est pas plutôt arrivée à Panama , que les galions d'Espagne , qui sont à Carthagene , mettent à la voile pour Porto-Belo , où se rendent également tous les trésors de l'Amérique. Le concours des

52 SUITE DE TERRE-FERME.

marchands de l'une & de l'autre flotte, devient si grand dans cette dernière ville, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur se loue, pour le tems de la foire, jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est souvent porté à douze ou quinze mille francs. Il n'y a point d'endroit dans le monde, où il se fasse autant d'affaires en si peu de tems. Cette foire ne dure pas quelquefois plus de trente jours; mais pendant ce court espace, on ne peut voir sans étonnement, la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises qu'on y étale. Des lingots sont entassés par piles, dans les rues, sur les quais, au milieu de la place; & malgré l'embarras & la confusion, il n'y arrive, dit-on, ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu ce lieu si pauvre, si triste, si solitaire en tems mort, ce rivage si désert, & pour ainsi dire, si abandonné, seroit rempli d'admiration, en le voyant subitement transformé en une des plus brillantes places de commerce de l'univers. Les maisons sont occupées, les rues remplies de monde, le port couvert de navires &

de barques. On apporte les trésors de Panama sur le dos des mulets. Le sucre, le tabac , & les drogues arrivent par la riviere de Chagre , &c.

Après le déchargement des galions d'Espagne , & l'arrivée des marchandises du Pérou , on procede à l'ouverture de la foire. On commence par régler le prix de tous les effets commercables ; & les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier ; & la foire s'ouvre sur ce fondement. Dès que les marchés sont conclus , chacun entre en possession de ce qui lui appartient ; & l'embarquement se fait sur le champ. L'or & l'argent se transportent dans les galions pour les marchands Espagnols ; & les effets d'Europe partent dans des bâtimens particuliers , & prennent , par la riviere du Chagre , la route du Pérou. Les premiers font voile pour la Havane , qui est le rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique. Si , durant la foire , on n'est pas d'accord sur les prix , il est permis aux négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises ; & les galions retournent à Carthagene. Dans le cas contraire , il est défendu à tout

Éspagnol de les vendre hors de Porto-Belo.

On sçait, dans toute l'Europe, combien l'air de cette ville est sujet aux variations du climat. Non-seulement les étrangers en sont affectés; mais elles influent jusques sur les naturels du pays. Autrefois on étoit persuadé que les femmes grosses ne pouvoient y accoucher heureusement. Dès leur troisieme ou quatrieme mois, on les envoyoit à Panama, où elles demeuroient, jusqu'à ce que le danger fût passé. L'amour extrême d'une dame pour son mari, joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant son absence, eut sur elle assez de force, pour l'exposer à un péril certain, plutôt que d'encourir un malheur qu'elle redoutoit plus que la mort. L'événement fut heureux: elle accoucha d'un fils, & recouvra sa santé en peu de jours. Son exemple inspira à d'autres le même courage, fut suivi du même succès, détruisit la prévention, & abolit l'ancien usage.

Un autre préjugé, encore plus singulier, est que les animaux des autres climats cessent d'engendrer, dès qu'ils arrivent dans celui-ci. Les habitans assurent que les poules, apportées de

Panama ou de Carthagene, deviennent stériles ; que les bêtes à cornes , quand elles ont passé ici quelque tems , sont si maigres , qu'il n'est pas possible d'en manger la chair , quoiqu'elles ne manquent , ni de nourriture , ni de pâturages. Il ne naît dans ce pays , ni chevaux , ni ânes , ni toute autre espece de gros bétail ; ce qui confirme l'opinion commune , que le climat est contraire à la génération de certains animaux , engendrés sous un ciel moins funeste. Pour ne pas me livrer trop aveuglément à cette idée , j'interrogeai plusieurs personnes intelligentes , dont les réponses furent assez d'accord avec celles du vulgaire. Elles m'ont assuré que ce sentiment étoit fondé sur des faits connus , & des expériences répétées.

La chaleur est excessive à Porto-Belo , tant par la position de cette ville sous la zone torride , que parce qu'elle est entourée de hautes montagnes , sans aucun passage pour les vents qui pourroient rafraîchir l'air. Les arbres sont si épais , qu'ils interceptent les rayons du soleil , & empêchent qu'ils ne sechent la terre. De-là ces exhalaisons abondantes ,

36 SUITE DE TERRE-FERME.

qui forment de gros nuages , & se précipitent en torrens de pluie. Mais aussitôt qu'ils sont dissipés , le soleil brille , & reparoît dans tout son éclat. Son extrême activité dessèche la partie de terrain qui n'est pas couverte d'arbres ; & l'atmosphère est de nouveau chargée de vapeurs. Ces pluies si subites , si impétueuses , sont accompagnées de tempêtes , d'éclairs , de tonnerres capables de jeter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis. Ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion des cavernes ; & ces échos sont tellement multipliés , qu'un canon se fait encore entendre plus d'une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux d'une multitude de singes qui vivent dans les montagnes. Jamais ils ne sont plus perçans , que lorsqu'un vaisseau de guerre tire le canon, quoique ces animaux dussent être faits à ce bruit. Celui du tonnerre, auquel ils devroient être encore plus accoutumés , leur arrache des hurlemens épouvantables.

Après les orages , on entend un autre concert aussi désagréable du croassement des grenouilles & des crapaux,

SUITE DE TERRE-FERME. 57
du bourdonnement des mouches , du
sifflement des serpens , & des cris
d'une infinité d'autres bêtes de toute
espèce. La pluie même , en tombant ,
rend un son fort creux , sur-tout dans les
bois. Elle est quelquefois si abondante ,
qu'une plaine qu'elle inonde , est trans-
formée tout-d'un-coup en un lac ; & il
n'est pas rare de voir , dans les orages ,
des arbres déracinés , entraînés jusques
dans les rivières.

Les negres & les mulâtres forment
la plus nombreuse partie des habitans
de cette ville ; & l'on y trouve à peine
trente familles de blancs. Les gens
aisés , immédiatement après le départ
des galions , se retirent à Panama ; & il ne
reste à Porto-Belo , que le gouverneur ,
les commandans des forts , les officiers
municipaux , la garnison , & ceux dont
les emplois exigent la résidence : ce qui
n'empêche pourtant pas que les vivres
n'y soient très-rares , & par conséquent
très-chers. Le poisson seul y est com-
mun. Le riz , le maïs , la cassave , les
racines , tout y est apporté de Cartha-
gene ; le pays ne produit guere que
des cannes de sucre. Des torrens d'eau ,
qui tombent des montagnes , les uns

passent près de la ville ; les autres la traversent , & forment des réservoirs , ou les habitans de l'un & l'autre sexe font dans l'usage de se baigner chaque jour à onze heures du matin. Les femmes semblent avoir oublié, à cet égard, toute pudeur , & les hommes toute honnêteté. Les uns & les autres ne se font pas scrupule de s'exposer nus , à tous les regards. Les femmes se croient dispensées d'en rougir ; parce qu'elles ont soin de se cacher le visage , tandis que le reste du corps est à la discrétion de tout le monde.

Comme les bois touchent de près à la ville , il en sort des tigres , qui , dans la nuit , parcourent les rues , & emportent la volaille , les chiens & les autres animaux domestiques. Les enfans même deviennent quelquefois la proie de ces bêtes cruelles. Quand une fois, elles ont goûté de cette dernière nourriture , elles ne veulent plus de celle des forêts , & dédaignent la chair des animaux , quand elles ont mangé de celle des hommes. Les negres & les mulâtres sont fort industrieux à les combattre ; & pour la plus légère récompense , ils les attaquent.

jusques dans leurs retraites. Ils n'ont pour armes , qu'un long pieu , avec une espece de couteau de chasse. Ils attendent que le tigre se jette sur la lance , pour lui couper la patte avec l'autre arme. L'animal se retire furieux; mais il revient bientôt à la charge. Le negre le frappe d'un second coup , qui le met hors d'état de se mouvoir. Alors le chasseur le tue à son aise , l'écorche , lui ôte la tête & les pieds , & revient à la ville, chargé des dépouilles de l'ennemi.

Parmi les autres animaux de ce pays, il en est un d'une espece singuliere , appelé , par ironie , le *léger-pierre* , à cause de sa lenteur naturelle. Il n'a pas peu de ressemblance avec celui qu'on nomme le *pareseux* , dont je crois vous avoir parlé. Ils sont tous deux si lents , si pesants , qu'on n'a besoin , ni de chaîne , ni de cage , pour les arrêter & les contenir. Ils ne remuent l'un & l'autre , que lorsqu'ils sont pressés par la faim, & ne marquent aucune crainte, ni des hommes , ni des bêtes. Ce que le *léger-pierre* a de particulier , & qui le distingue spécialement de l'autre , c'est qu'à chaque effort qu'il

fait pour se remuer , il pousse un cri si plaintif , si désagréable , qu'il excite en même tems & le dégoût & la pitié. Ce cri affreux est toute sa défense. L'ennemi qui voudroit le poursuivre , ne pouvant supporter ce terrible hurlement , prend la fuite lui-même , pour éviter un bruit si effrayant. Dans toutes les autres actions , le léger-pierre ne diffère presque point du paresseux.

Je devrois être parti pour Panama ; mais, le croiriez-vous ? on m'a fait rester quelques jours de plus que je ne voulois ; & c'étoit pour assister à un enterrement. Le mort étoit un gentilhomme , dont les aïeux avoient occupé des postes honorables dans le pays. Lui-même avoit eu le commandement du fort qui défend l'entrée de Porto-Belo. Dans ces sortes de cérémonies , les parens font tous leurs efforts , souvent jusqu'à en altérer leur fortune , pour marquer leur dignité & leur grandeur. Le corps du défunt fut mis dans un pompeux catafalque , élevé dans le principal appartement de la maison , & environné d'une multitude de flambeaux. Il y resta vingt-quatre heures , & fut visité par toute sa famille. Des femmes de basse

SUITE DE TERRE-FERME. 61
condition , habillées en pleureuses ,
vinrent le soir se ranger autour du mort ,
& commencerent leurs lamentations ,
mêlées de cris douloureux , qui durèrent
toute la nuit. Elles y joignirent le récit
des bonnes & des mauvaises qualités
de celui dont elles pleuroient la perte.
Elles firent principalement l'histoire de
ses amours , & entrerent dans des cir-
constances si particulieres , qu'elles
pouvoient tenir lieu , ou d'une confes-
sion , ou d'un roman. Quand elles eu-
rent fini , elles se retirerent dans un coin ,
où elles s'enyvrent de vin & d'eau-
de-vie. D'autres pleureuses leur succé-
derent , & furent remplacées par les
domestiques , les esclaves & les con-
noissances de la famille. Vous ne sçau-
riez croire le bruit & la confusion
qu'occasionnent ces cris , ces gémisse-
mens & ces plaintes. Le convoi est
accompagné des mêmes lamentations.
Quand le corps est dans le tombeau ,
on continue les pleurs , qui doivent
durer encore pendant neuf jours dans
la maison du défunt.

Aucun motif de curiosité ne m'ap-
pelloit à Panama : vous savez que je
connoissois cette ville : je m'y rendis

cependant une seconde fois , pour y joindre un marchand Peruvien , que j'avois vu à Carthagene. Il m'avoit proposé de me mener dans sa patrie , après qu'il auroit terminé quelques affaires à Bogota , où il me fit promettre de l'accompagner. Je préfèrai le chemin , quoique plus long , par la riviere de Chagre , à la route étroite & raboteuse , qui , de Porto-Belo , conduit par terre à Panama. Cette riviere est infestée de crocodiles ; & l'on en voit souvent qui dorment sur le rivage. Il n'est pas possible de le côtoyer , tant parce que les arbres sont trop serrés , qu'à cause des buissons , qui forment comme une épaisse forêt d'épines & de ronces. L'eau mine ces arbres & les déracine ; mais la grosseur du tronc , & l'étendue des branches , empêchent qu'ils ne soient emportés par le courant. Ils demeurent près du bord , gênent la navigation , la rendent même très-dangereuse , parce qu'une partie étant cachée sous l'eau , le bâtiment qui y touche , est renversé.

A cela près , rien n'égale l'agrément des paysages que la nature a formés dans les environs. Tout ce que l'art

SUITE DE TERRE-FERME. 63
peut imaginer de plus ingénieux, n'approche point de la beauté de cette perspective rustique. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons; les arbres de différentes grandeurs, qui couvrent les collines; la diversité de leurs feuilles & de leurs couleurs; l'abondance, la variété de leurs fruits, offrent un coup d'œil, auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutez-y différentes sortes de singes, qu'on voit voltiger par troupes, d'un arbre à l'autre, sauter de branches en branches, s'attacher, se suspendre aux rameaux, & se joindre plusieurs ensemble pour traverser la rivière. Les meres portent leurs petits sur le dos, avec cent grimaces, cent postures ridicules. Je ne parle pas des oiseaux, dont le nombre est incroyable, & le plumage étale toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Parmi les fruits dont les arbres sont chargés, on vante sur-tout certaines pommes de pin, qui, pour la grosseur, la beauté, l'odeur & le goût, l'emportent sur tout ce qu'on voit dans les autres pays.

Je remontai la rivière de Chagre, jusqu'à la ville de Crucès, où elle cesse

d'être navigable. De-là, je me rendis, par terre, à Panama. Vous savez ce que je vous ai dit de cette ville ; nous n'y fûmes que le tems nécessaire, pour faire quelques préparatifs. Nous côtoyâmes ensuite l'isthme Darien , ainsi appelé de la riviere de ce nom. Nous ne restâmes que trois jours à Bogota , nommée aussi Sainte-Foi , ou Santa-Fé. C'est la capitale du nouveau royaume de Grenade , & le siège du viceroy , qui est en même tems président de l'audience royale. Le pape a érigé l'église de cette ville en métropole , & les évêques de Carthagene , de Sainte-Marthe & de Popayan , en sont les suffragans. On compte à Bogota six cens familles Espagnoles , & plusieurs maisons religieuses. On y a établi une université , un tribunal de la monnoie ; & l'abondance y regne pour toutes les commodités de la vie.

La nouvelle Grenade , composée de plusieurs villes peuplées d'Indiens & d'Espagnols , est au nord du Popayan. Cette dernière province faisoit autrefois partie de l'audience de Quito ; elle en a été démembrée pour être unie à Santa-Fé. En 1537 , François Pizare y

bâtit une cité , dont le pays a pris le nom , & qui est aujourd'hui une des plus florissantes de cette partie del'A-mérique. Evêché , gouvernement , cours de justice , collèges , université , clergé riche & nombreux , maisons religieuses de l'un & l'autre sexe , tribunal d'inquisition , chambre des finances , noblesse ancienne , étendue de juridiction , titre de capitale , en un mot , tout ce qui peut donner de l'éclat à une grande ville , se trouve à Popayan. Elle est bâtie dans une plaine terminée par une montagne qui a la figure d'une M , & qui en porte le nom. Ses rues sont larges , régulièrement droites , & pavées seulement le long des maisons. Le milieu offre un fond de menu gravier , qui ne se convertit jamais en poussière , ni en boue. Toutes les maisons sont de briques crues , & n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable ; & les appartemens sont meublés à l'Européenne. Il y a deux couvents de religieuses , l'une de carmélites , l'autre de la règle de saint Augustin. Ce dernier , outre cinquante professes , contient plus de quatre cens personnes , novices , pen-

sionnaires, ou servantes. A Popayan ; comme à Carthagène , & dans tous les lieux où les Noirs forment le plus grand nombre des habitans , la plupart sont un mélange de sang negre & Espagnol. On y compte au moins vingt-cinq mille âmes de race mêlée ; & quantité de familles purement Castellanes , parmi lesquelles , il n'y en a pas moins de soixante d'ancienne noblesse , qui ne se sont jamais mésallées.

Les mines d'or y attirent beaucoup de monde ; & la ville devient , de jour en jour , plus peuplée. Une riviere qui descend de la montagne d'M , y entretient la fraîcheur & la propreté. Elle la divise en deux parties , qui communiquent par deux ponts. Ses eaux sont saines , & passent même pour médicinales ; qualité qu'elles acquierent , dit-on , en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source , qui est réservée pour les couvents & les principales maisons. La juridiction de cette ville renferme onze bailliages , composés de bourgs & de villages riches en denrées , riches par le commerce , riches en mines d'or , riches par ses manufactures , &c.

Quelques-uns de ces bailliages sont fort incommodés du voisinage des Indiens , que les habitans nomment *bravos* , & qui occupent tout le plat pays , jusqu'à la mer. Leur courage va jusqu'à la fureur , du moins contre les Espagnols , dont ils ne veulent recevoir aucune proposition , & auxquels ils ne font point de quartier. Ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs enfans , en rappelant sans cesse l'époque de la conquête de leur pays , & les cruautés des conquérans. Comme ils ont conservé l'usage des Quippos, ils leurs montrent à chaque instant, ceux qui marquent l'arrivée des Espagnols , & les exhortent à se souvenir , qu'il vint alors de la mer , une troupe de brigans dans des barques ailées , pour piller leurs biens , violer leurs femmes , & les tuer eux-mêmes.

Quoique, dans les grandes chaleurs, les Indiens de cette province , ne se fassent pas de scrupule de quitter une espee de chemise qui leur sert d'habits , c'est en réservant toujours de quoi mettre la pudeur à couvert. Les petits garçons & les jeunes filles sont tout à fait nus ; mais ce n'est que jusqu'au

tems où la nature commence à leur en faire sentir le danger. Alors la bien-séance devient si rigoureuse , que les filles ne peuvent plus paroître en public, sans un voile sur le visage. A la vérité, ces beautés sauvages ne sont pas longtemps captives ; on les met de très-bonne heure sous la puissance d'un mari.

Le climat de Popayan , du Darien , de Panama , de Porto-Belo , de Bogota , de Carthagene, de Cunama & de toutes les provinces de Terre-Ferme, n'étant pas fort différent de celui des autres parties de l'Amérique , qui répondent aux mêmes latitudes , vous devez juger que la plupart de leurs productions naturelles y sont les mêmes: aussi ne m'arrêterai-je qu'à celles qui , par quelque propriété particuliere , semblent y porter un caractère de distinction. On trouve , par exemple , dans l'isthme de Darien , une singuliere espece de sanglier, que les Indiens appellent *peccaris*. Ils sont noirs , & ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vite. Ce qu'on remarque de plus extraordinaire dans cet animal, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sur le ventre , il le porte au milieu du dos. Quand il est tué

pour peu qu'on diffère à lui couper cette partie , la chair se corrompt en deux ou trois heures , & ne peut plus être mangée.

L'oiseau que les Espagnols nomment gallinazo , parce qu'il ressemble à une poule , se familiarise dans les villes , & se tient sur les toits des maisons. On serepose sur lui du soin de les car il n'y a point d'insectes nettoyer ; dont il ne fasse sa proie. Si cette nourriture lui manque , il a recours à d'autres ordures. Ces oiseaux ont l'odorat si subtile, que, sans autre guide, ils trouvent les bêtes mortes à trois ou quatre lieues à la ronde, & ne les abandonnent, qu'a-près en avoir mangé toutes les chairs. S'ils sont pressés par la faim, ils attaquent les bestiaux ; une vache , un porc qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Ils aggrandissent la plaie avec leur bec , & ne lâchent pas prise , qu'ils ne l'ayent rendue mortelle.

Le colibri, petit oiseau de la grosseur d'un hanneton , est un des plus rares ouvrages de la nature. Vous demandez si c'est véritablement un oiseau, ou une espece moyenne , qui approche plus de l'insecte volant ? Jugez-en par cette

description. Il y en a de différentes grosseurs , & de diverses couleurs. Il s'en trouve de si petits , qu'on leur a donné le nom d'oiseaux-mouches. Les Espagnols les appellent *tominios* , parce qu'avec leurs nids , ils ne pèsent que deux tomines d'Espagne , c'est-à-dire , vingt-quatre grains. Leur bec est extrêmement pointu , noir & délié. Les plumes commencent à son extrémité inférieure , sont fort petites à leur naissance , augmentent en grandeur , jusqu'au dessus de la tête , & forment , dans cet endroit , une petite huppe , qui imite toutes les couleurs des pierres précieuses. Le manteau est d'un verd obscur , mais doré , les ailes d'un violet foncé , un peu pâle ; & la queue , qui est aussi longue que tout le corps , varie selon la position de l'œil qui la regarde. Le dessous du ventre tire sur le noir , mêlé de violet , de verd , d'aurore , & toujours d'une apparence différente , suivant la situation de l'observateur. Ces oiseaux , même desséchés , sont un ornement si brillant , que les femmes du pays les suspendent à leurs oreilles , comme nos dames font les diamans. Quoiqu'infinitement petit , le colibri

fait se rendre redoutable aux volatiles même de la plus grande espece , qui cherchent à surprendre les jeunes dans leur nid. Dès que l'ennemi paroît , le colibri se met à sa poursuite ; & s'il peut l'atteindre , il s'attache à lui avec ses griffes ; & de son bec , acéré & pointu comme une aiguille , il le pique si vivement sous les ailes , qu'il le met hors de combat. Ces oiseaux volent avec tant de rapidité , qu'on les entend plutôt qu'on ne les voit. Ils excitent une espece de bourdonnement , qu'on dit être leur unique chant. Ils ne se nourrissent que du suc des fleurs : rarement ils s'y reposent. Ils voltigent autour d'elles , comme le papillon , & en tirent le miel avec leur langue. Ils font de petits nids d'une forme élégante , & les garnissent de coton , avec une propreté , une dextérité merveilleuse. Ils ne pondent jamais que deux œufs , qui ne sont pas plus gros que des pois : le mâle & la femelle les couvent l'un après l'autre. Les petits étant éclos , ne paroissent que comme des mouches. Ils se couvrent peu-à-peu d'un duvet très-fin , auquel succedent des plumes très-déliques. La seule façon de prendre

cet oiseau, est, dit-on, de l'étourdir en lui jettant un peu de sable, ou de lui présenter une baguette frottée de gomme ou de glu. Quand on veut le conserver après sa mort, on lui enfonce, dans le fondement, un brin de bois, que l'on tourne pour en arracher les intestins. Ensuite, on fait sécher le petit animal, ou à la cheminée ou dans une étuve, enveloppé de papier, afin que ni la fumée, ni une chaleur trop vive ne puisse gâter le brillant coloris de son plumage.

On trouve aussi, à Terre-Ferme, une sorte de renard, qui, quand il est poursuivi par un chien, ou d'autres bêtes, mouille sa queue dans son urine, en fuyant, & leur en jette au museau. L'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. On assure qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & dure près d'une demi-heure.

C'est une opinion générale, dans la ville de Panama, que les campagnes voisines produisent une espèce de serpent, qui a deux têtes, une à chaque extrémité, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il est plus naturel de croire que
la

la figure de ce reptile , étant semblable à celle d'un ver , on n'a pas sçu distinguer dans quelle partie se trouve la tête. Ce ne peut donc être ici qu'une opinion populaire; & je ne vous en parle , que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on raconte de cet animal.

Le colimaçon soldat , autre production propre de ce pays , est un insecte de deux pouces de long , qui , depuis le milieu du corps , jusqu'à l'extrémité postérieure , a la figure des limaçons ordinaires : par l'autre moitié , il ressemble à l'écrevisse. Il n'a ni coquille , ni écaille ; mais pour se mettre à couvert , il ne manque jamais de s'emparer de celle de quelque autre colimaçon , qui soit proportionnée à sa grandeur , & de s'y loger. Tantôt il marche avec cette coquille ; tantôt il en sort pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger , il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre par la partie de derrière , & se défend avec celle de devant. Lorsqu'il devient assez gros , pour ne pouvoir plus se servir de sa première demeure , il en cherche une plus grande , & tue le propriétaire pour se mettre à sa place.

En arrivant près de la côte de Sainte-Hélène , dans le Guayaquil , nous nous y arrêta mes , pour vérifier si effectivement elle produit , comme on me l'avoit dit , le petit animal qui contenoit l'ancienne pourpre , & dont quelques modernes ont cru que l'espece étoit perdue. Nous trouvâmes , sur les rochers qu'arrose la mer , un assez grand nombre de petits limaçons , qui ne peuvent être , en effet , que le *murex* des anciens. Leur coquille mince , & peu dure , ressemble à celle de certains animaux , qui se voyent dans quelques étangs , ou dans le bassin des fontaines. Les Indiens les rassemblent dans des vases , parce qu'il est rare d'en trouver beaucoup à la fois , & les conservent dans l'eau , jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité proportionnée à ce qu'ils veulent teindre. Ce coquillage est de la grosseur d'une noix , & renferme une liqueur qui paroît n'être que le sang du limaçon. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe , prend une couleur si vive & si forte , qu'il n'y a point de lessive qui l'efface. Elle en devient au contraire plus éclatante ; & le tems même ne peut la ternir. Pour

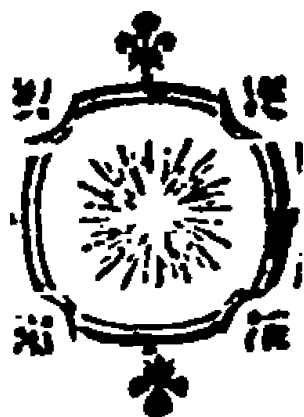
avoir de cette teinture, les uns tuent l'animal ; & leur méthode est de le tirer de sa coquille , de l'écraser avec un couteau , & d'en extraire tout le sang. D'autres, sans le faire mourir , sans même l'arracher entièrement de sa maison, se contentent de le presser, pour lui faire rendre une partie de sa liqueur , le remettent sur le roc où ils l'ont pris , & lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent & le pressent encore ; mais il fournit moins de pourpre que la première fois ; & dès la troisième , il n'en rend presque plus. Si l'on continue, il meurt en perdant le principe de la vie , & n'a plus la force de le renouveler. Ne croyez pas que le fil, l'étoffe ou les rubans teints de cette couleur, soient fort communs ; il en faut une trop grande quantité pour une once de lin ou de coton ; & l'on ne s'en procure pas aisément. Elle n'en est que plus estimée ; & ce qui se vendroit un écu sans cette teinture , en vaut plus de trente , teint du sang de ce limaçon. Une de ses propriétés les plus singulières , c'est , dit-on , qu'il donne au fil une différence de poids , suivant les différentes heures , où on le pèse ; c'est

pourquoi les marchands ne manquent jamais de spécifier l'heure , à laquelle ces sortes d'ouvrages doivent être pesés.

J'arrive , Madame , dans la plus opulente contrée de l'univers , si le pays qui renferme le plus d'or & d'argent dans son sein , doit être regardé comme le plus riche ; le Péron. Peut-être n'avez-vous plus présentes à l'esprit les principales circonstances de cette conquête par les Castillans. Je viens de les recueillir dans les auteurs Espagnols ; & elles feront le sujet de ma première lettre.

Je suis , &c.

A Guayaquil, ce 16 avril 1751.



LETTRE CXXXIX.

LE PÉROU.

TROIS Espagnols, qui s'étoient établis dans la ville naissante de Panama, & y avoient acquis de grandes richesses, offrirent leurs services au gouverneur, pour faire de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ce dernier se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du sien, & que, maître des conditions, il pouvoit en tirer tout l'avantage. François Pizarre, Diegue d'Almagro & Fernand de Luques, firent entr'eux une association, dont les principaux articles portoient : « que Pizarre, connu pour un » homme de main, & long-tems exer- » cé dans les guerres contre les Indiens, » seroit chargé de l'expédition; qu'Al- » magro fourniroit les provisions, & » prendroit soin des préparatifs; & que » Fernand, qui étoit un riche ecclé- » siastique, pourvoiroit aux autres dé- » penses ».

Ce traité fit beaucoup de bruit dans Panama; & l'on ne pouvoit concevoir

que trois personnes si sages engageassent toute leur fortune , pour entreprendre la conquête d'un pays , dans lequel il n'y avoit, disoit-on, que des marais & des terres stériles. Pour cimenter leur association par un acte de religion, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'hostie en trois , en prit une partie , & donna les deux autres à ses associés. Plusieurs doutèrent du succès de ce voyage ; d'autres qui connoissoient la prudence de Pizarre , en conçurent de favorables espérances.

Ceux qui ont parlé de la naissance de cet Espagnol , le disent fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure. Son pere le fit d'abord exposer à la porte d'une église ; mais on l'obligea de prendre soin de cet enfant ; & il le fit avec tant d'indifférence, qu'au lieu de lui donner l'éducation qu'il lui devoit , il l'envoya garder les pourceaux. Guidé par un sentiment de la nature , Pizarre méprisa bientôt cette vile occupation , pour embrasser un genre de vie plus honnête & plus actif. Il s'embarqua pour les Indes occidentales ; & passant successivement par les plus bas emplois , il parvint à des postes importants , & s'y enrichit. Il

paroissoit disposé à jouir tranquillement de sa fortune à Panama, lorsque le desir de l'augmenter l'engagea dans cette nouvelle entreprise. Diegue, son collègue, avoit pris le nom d'Almagro, d'une ville Espagnole de la province de Castille, où il avoit été trouvé dans les rues étant enfant. On n'a jamais sçu de qui il avoit reçu la naissance ; & son éducation ne fut pas plus soignée que celle de Pizarre.

Tels étoient les deux aventuriers, par qui Charles-Quint acquit de nouvelles terres, plus vastes, plus riches que le Mexique, & gouvernées par un prince aussi despotique que Montezuma. Pizarre attaqua le Pérou avec cent cinquante hommes d'infanterie, soixante cavaliers, & une douzaine de petits canons, que traînoient quelques esclaves du pays, déjà domptés. Ces canons, les chevaux, les armes de fer firent, sur les Péruviens, le même effet que sur les Mexicains : on n'eut guere que la peine de tuer.

En partant de Panama, vers le milieu de novembre de l'année 1524, Pizarre n'avoit qu'un seul vaisseau & deux canots. Je supprime, Madame, les obsta-

cles qu'il trouva d'abord, soit de la part des sauvages, soit par la misère extrême, qui accompagna cette expédition. Quelques-uns de ses gens, rebutés de ce qu'ils avoient souffert, & tremblant pour l'avenir, avoient écrit à leurs amis de Panama. Ceux-ci supplierent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une entreprise dangereuse, & lui demandèrent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Le gouverneur y envoya un officier, nommé *Tafur*, & le chargea de ramener tous ceux qui ne seroient pas contents de leur sort. Tafur les ayant joints, se plaça à un des bouts du navire, & mit à l'autre extrémité le capitaine Pizarre avec ses gens. Il fit une raie au milieu du vaisseau, & dit que ceux qui voudroient s'en retourner à Panama, vinssent de son côté, & que ceux qui ne passeroient pas la raie, demeurassent avec le Capitaine. Il n'en resta que quatorze, qui s'offrirent de mourir pour lui, & de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. C'est à leur constance, & à cet attachement pour leur chef, que

la monarchie-Espagnole est redevable de la conquête du Pérou.

Ils suivirent la côte pendant plusieurs lieues , & vinrent mouiller dans une baye, où ils apperçurent quelques habitants. Pizarre y envoya deux officiers avec un interprete ; & à leur retour , ils ne pouvoient trop se louer de la maniere honnête, dont on les avoit accueillis. Ils parlerent sur-tout d'une dame , dont la naissance , disoient-ils , égaloit la beauté , & qui par son esprit , ses graces , sa politesse & ses connoissances , méritoit l'hommage des Espagnols. Elle se nommoit Capillana : étant restée veuve très-jeune , d'un seigneur Péruvien , elle avoit préféré le séjour de la province , où elle tenoit un rang distingué , à celui de la capitale, où elle étoit née, & de la cour, où elle avoit demeuré. Elle desiroit fort de voir Pizarre , qui , de son côté , témoigna le plus grand empressement de se rendre dans son palais. Il lui en fit demander la permission, qui lui fut accordée; & elle le reçut avec une suite nombreuse.

La jeune & belle Péruvienne le conduisit sous un berceau de verdure , lui

fit présenter des rafraîchissemens, & le régala de plusieurs divertissemens du pays. Une réception si galante fut le prélude d'un attachement vif & tendre, qui se forma entr'eux dès cette première entrevue, & dura autant que leur vie.

La politique, plus que l'amour, agissoit sur le cœur de Pizarre : il n'ignoroit pas ce qu'avoit valu à sa nation, la passion extrême que les Américaines prirent pour les Espagnols dès leur arrivée. « Ce fut une Indienne, disoit il, qui » fournit des vivres à Colomb, débar- » qué pour la première fois aux Antilles. » Une fille, amoureuse de Dias, favorisa » l'établissement de la ville de S. Domin- » gue. Marine, maîtresse de Cortez, fut » le principal instrument de la prise du » Mexique ». Vous sçavez aussi, Madame, que les femmes sauvages de la Louisiane préservèrent, par des avis donnés à propos, les colons François d'un massacre général. On ne devoit pas s'attendre à de moindres secours de la part de Capilana, qui joignoit à beaucoup d'amour, une naissance distinguée, l'affection des peuples, de la beauté, & plus d'esprit qu'on n'en trouve communément chez les Indiennes.

Dans un long discours que lui tint le général Castillan, il lui parla de l'excellence de la religion chrétienne, & des erreurs de l'idolatrie, l'exhortant à la fin, ainsi que tous ceux qui l'écoutaient, à embrasser la foi de Jesus Christ, & à se soumettre au roi d'Espagne, à qui le souverain pontife, vicaire de Dieu sur la terre, avoit cédé tout le continent. La jeune dame, quoique très-favorablement disposée pour l'orateur, répondit qu'elle n'avoit pas de grandes lumieres sur la religion, mais qu'elle étoit contente de celle de ses ancêtres : qu'à l'égard des pays, dont le chef des chrétiens avoit fait présent au roi d'Espagne, sans les connoître, sans savoir même où ils étoient situés, il ne les lui avoit donnés probablement, que parce qu'ils ne les avoit pas ; car il y a apparence que s'ils lui eussent appartenu, il les auroit gardés pour lui-même.

« Pour moi, ajouta-t-elle, je ne recon-
 » nois pour mon souverain, que celui qui
 » regne au Pérou. Je n'ai jamais cru que
 » nous dussions obéir à un autre maître. Il
 » descend de ce premier Inca, fils du so-
 » leil, que son pere envoya dans cette
 » contrée, avec sa sœur, pour en civiliser
 » les habitans, leur donner des loix, leur

» apprendre à cultiver la terre, à se
» nourrir de ses fruits, & enfin, pour
» établir dans le pays, la religion & le
» culte du Dieu de la lumière. Les pre-
» miers Indiens, auxquels ils s'adresse-
» rent, touchés de la douceur de leurs
» discours, les suivirent en foule à la
» montagne d'Huanacauray, où l'Inca
» bâtit la ville de Cusco, dont il fit la
» capitale de son empire. Les nouveaux
» sujets, charmés de la vie paisible qu'il
» leur fit mener, se répandirent de tous
» côtés, pour informer d'autres peuples
» de leur bonheur, & les inviter à le
» partager. Il se forma plusieurs bour-
» gades; & le domaine du nouveau mo-
» narque s'étendit, à mesure que les na-
» tions voisines se polioient. Ce prince
» se nommoit Manco-Inca, ou Manco-
» Capac; & sa sœur, qui étoit aussi sa fem-
» me, Mama-Huaco. Le mot d'Inca si-
» gnifie proprement seigneur, roi, ou
» empereur; & ce titre se donne, par
» extension, aux descendants du sang
» royal. Capac veut dire un homme
» riche en vertus & en pouvoir.

» Les deux fondateurs de cette nation
» enseignèrent à leurs peuples l'art de
» l'agriculture, & celui de conduire les

» eaux dans les terres , pour les rendre
 » fertiles. Ils établirent , dans chaque
 » habitation , un grenier public , pour
 » y mettre en réserve , les denrées de
 » chaque canton. Ils les distribuerent aux
 » habitans suivant leurs besoins , en
 » attendant que l'empire fût assez for-
 » mé , pour y faire une juste répartiti-
 » on des terres. Ils obligerent leurs
 » sujets à se vêtir ; & le prince donna
 » lui-même le modele des habits. La
 » reine montra aux femmes la maniere
 » de filer la laine , & d'en faire de l'é-
 » toffe. Chaque peuplade eut son chef ,
 » que nous nommons *curaca* , & que
 » vous appelez *cacique*. Ces places
 » étoient la récompense de la fidélité
 » & du zele.

» Les loix que Manco Capac fit rece-
 » voir au nom du soleil , étoient con-
 » formes aux simples inspirations de la
 » nature. La principale ordonnoit que
 » les hommes s'aimassent mutuelle-
 » ment ; & portoit des peines propor-
 » tionnées au degré d'infraction. L'ho-
 » micide , le vol & l'adultere étoient
 » punis de mort. Le culte n'avoit pour
 » objet , que la bienfaisance de l'astre qui
 » nous éclaire ; le pere du monarque

» devint le Dieu des sujets. Ils adorèrent
 » le soleil, comme la source de tous les
 » biens naturels. Le prince lui fit ériger
 » un temple, & voulut que les prêtres
 » fussent de la race des Incas. Il plaça
 » à côté un monastere pour des fem-
 » mes, qui toutes devoient être issues
 » de son sang. Il immola des animaux,
 » du grain, des fruits, des liqueurs;
 » mais on eut en horreur les victimes
 » humaines : nous étions encore plus
 » éloignés d'en faire nos alimens, comme
 » j'ai appris que vous nous en soupçon-
 » niez; & comme on dit même que vous
 » en accusiez les Mexicains, pour dimi-
 » nuer ce qu'il y avoit d'odieux dans vos
 » procédés envers ces peuples.

» Dès l'âge de huit ans, les jeunes
 » vierges sont renfermées dans des cloî-
 » tres, où les hommes ne peuvent en-
 » trer sans crime. Le nombre de ces fil-
 » les monte à plus de mille, dans la seule
 » ville de Cusco. Elles sont gouvernées
 » par de plus vieilles, qui leur appren-
 » nent le service des autels. Les unes
 » sont destinées à passer leur vie dans ce
 » saint exercice, les autres à devenir les
 » épouses du souverain. Elles sortent
 » lorsqu'il les fait appeller; en attendant

» elles s'occupent à faire des étoffes que
 » l'empereur distribue aux courtisans &
 » aux soldats qui se sont distingués par
 » des actions d'éclat. Les femmes qu'il a
 » une fois employées à ses plaisirs , ne
 » retournent plus au monastere ; elles
 » passent au service de la reine ; & quel-
 » ques-unes sont renvoyées à leurs pa-
 » rens : mais après avoir eu les bonnes
 » graces du monarque , elles ne peuvent
 » plus appartenir à personne. Manco-
 » Capac ordonna que celles qui se laisse-
 » roient corrompre , fussent enterrées
 » vives ; & la même loi condamnoit au
 » feu le corrupteur & toute sa famille.

» Après avoir vu croître heureuse-
 » ment son empire , & se sentant près
 » de sa fin, l'Inca fit assembler ses enfans,
 » les grands de la cour , les curacas ou
 » gouverneurs des provinces , & leur
 » dit : mon âge s'affoiblit ; le soleil mon
 » pere m'appelle au repos d'une meilleu-
 » re vie. Je vous exhorte de sa part à
 » l'observation des loix , & vous assure
 » en même tems , que sa volonté est
 » qu'on n'y fasse aucun changement. En-
 » fin il mourut , pleuré de tous ses peu-
 » ples , qui le regarderent , non-seulement
 » comme leur législateur & leur pere ,

» mais encore comme un Dieu , à l'hon-
 » neur duquel ils instituerent des sacri-
 » fices. Son culte fait aujourd'hui partie
 » de notre religion.

» Le fils aîné de ce prince monta sur
 » le trône après sa mort. Sans employer
 » la force des armes, il vit de nouveaux
 » peuples se ranger sous sa domination,
 » & étendit les limites de son empire,
 » par la seule opinion qu'il donna de ses
 » vertus. Comme son pere , il épousa sa
 » propre sœur ; il eut, comme lui, plu-
 » sieurs concubines, dont il laissa une
 » nombreuse postérité. Sa maxime étoit,
 » que les enfans du soleil ne pouvoient
 » trop se multiplier.

» Le regne de son successeur fut une
 » suite d'événemens glorieux ; mais les
 » armes ne furent employées , que pour
 » réduire , par la force, ceux qui re-
 » fusoient de se rendre par la douceur.
 » L'Inca parcourut deux fois son empire,
 » pour rendre la justice à ses sujets , &
 » s'assurer que les loix étoient obser-
 » vées.

» Son fils fut , comme lui, juste , pru-
 » dent & belliqueux. Il aggrandit ses
 » états , rendit ses peuples heureux , &
 » laissa, après lui, un empire florissant, que
 » son successeur augmenta encore par

» de nouvelles conquêtes. Ce dernier
 » eut en horreur ce crime affreux, que
 » la nature abhorre, qui déshonore votre
 » sexe & humilie le nôtre. Il lui fit dres-
 » ser des bûchers, & voulut que les cou-
 » pables fussent brûlés vifs, avec tout ce
 » qui avoit servi à leur usage.

» Ce monarque eut un petit-fils, dont
 » le regne fut marqué par une aventure
 » extraordinaire. Il se nommoit Huacac,
 » parce qu'on prétend qu'à sa naissance,
 » il avoit versé des larmes de sang. L'aîné
 » de ses enfans lui ayant causé divers
 » chagrins par son orgueil, l'empereur
 » l'envoya garder les troupeaux du so-
 » leil, dans des pâturages peu éloignés
 » de la cour. Pendant son exil, le jeune
 » prince vit en songe un homme barbu,
 » en habit étranger, qui lui dit : je suis fils
 » du soleil, & frère de Manco-Capac.
 » Je m'appelle Vira-Cocha; & je viens
 » vous avertir que plusieurs provinces
 » de l'empire se sont révoltées. Donnez-
 » en avis au roi votre pere; & dites-lui
 » de ne rien craindre, parce que je lui
 » promets de le secourir. Le prince ne
 » manqua pas d'en informer l'empereur,
 » qui, comme on fait à la cour, se mocqua
 » de cette apparition. Cependant la nou-

» velle se répandit bientôt, que les peuples
» s'étoient réellement soulevés ; qu'ils
» avoient massacré les gouverneurs , &
» marchaient vers la capitale, au nombre
» de quarante mille hommes. Le monar-
» que effrayé alloit abandonner la ville,
» lorsque le jeune prince, à qui le nom de
» Vira-Cocha étoit resté depuis son rêve,
» se mit à la tête des plus braves , résolu
» de défendre les états de son pere , aux
» dépens de sa vie. Il alla au-devant des
» rebelles ; la bataille fut sanglante ; mais
» il demeura vainqueur , & s'empara du
» trône.

» Vira-Cocha fut non-seulement un
» grand prince , mais le plus célèbre de
» son tems. Il prédit que dans la
» suite des siècles, il arriveroit une nation
» inconnue , qui envahiroit l'empire,
» & changeroit la religion du pays. L'é-
» poque est fixée au douzieme regne des
» Incas ; & cette prédiction , qui a passé
» d'âge en âge, se conserve encore par-
» mi nous. Mais j'ajoute peu de foi à cette
» tradition populaire , à moins que vous
» ne soyez vous-mêmes ce peuple nou-
» veau , annoncé par Vira-Cocha , & au-
» quel doit être transmise la puissance des
» Incas. Les douze regnes , depuis Man-

» co-Capac , sont accomplis dans la
 » personne de l'empereur regnant ; &
 » si le sceptre doit passer en d'autres
 » mains , nous touchons au moment
 » de la révolution. Celle que mon cœur
 » éprouve dans ce moment , dit-elle
 » tout bas à Pizarre , en regardant ten-
 » drement ce général , pourroit me
 » rendre probable un événement si dé-
 » pourvu d'ailleurs de vraisemblance ».

Après ce premier entretien , les Es-
 pagnols se retirèrent très-satisfaits
 de la réception. Pizarre se ménagea
 des entrevues secrètes & particu-
 lières avec l'aimable Capillana ; ils se ju-
 rerent mutuellement une fidélité invio-
 lable ; & l'Indienne promit aux Espa-
 gnols de les attendre à leur retour , &
 de les servir de tout son pouvoir. Lors-
 qu'ils furent prêts de mettre à la voile ,
 un d'entr'eux , nommé Alcon , qui en
 étoit devenu excessivement amoureux ,
 demanda qu'on le remît à terre. Cette
 faveur lui ayant été refusée , la tête lui
 tourna totalement. Il s'imagina qu'il
 étoit roi , Capillana , son épouse , & ses
 compagnons , des usurpateurs & des
 brigands , qui venoient pour lui enle-
 ver sa femme & sa couronne. Il dit qu'il

défendrait l'un & l'autre à la pointe de l'épée; & la tirant à l'instant, il auroit commis quelque désordre, si le pilote ne l'avoit jetté à terre d'un coup de rame.

Après plusieurs jours de navigation & beaucoup de traverses, Pizarre vint mouiller dans la rade de Tumbez. Il fit dire aux Indiens, que son dessein étoit de rechercher leur amitié; qu'il les prioit d'en avertir leur cacique. Un d'eux s'étant présenté, fit diverses questions aux Espagnols. Le général répondit qu'il venoit de Castille; qu'il étoit sujet d'un roi très-puissant; que, par ses ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Indiens, qu'ils adoroient de fausses divinités, & leur faire connoître le vrai Dieu. Il fit boire ensuite du vin d'Espagne au cacique, qui le trouva excellent, & qui invita ces étrangers à se rendre dans son habitation. L'ingénieur du vaisseau le suivit, pour reconnoître par où l'on pourroit tenter l'attaque de la place, lorsqu'on y reviendrait avec de plus grandes forces. Il fut agréablement reçu des Indiens. Le cacique, le voyant armé

d'un fusil , voulut en savoir l'usage ; l'officier en tira un coup contre une planche , que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet saisirent les Indiens d'une telle frayeur, que les uns se laisserent tomber, & les autres poussèrent de grands cris. Le cacique , plus résolu , mais gardant un silence d'étonnement , fit amener un tigre & un lion , & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Indiens , mais effraya les deux animaux , jusqu'à leur ôter leur férocité. Le cacique se tournant alors vers l'officier , & lui présentant d'une liqueur du pays : « bois donc , lui dit-il , d'un air d'admiration , puisque tu fais un bruit si terrible. Tu ressembles au tonnerre du ciel ».

L'ingénieur visita la place , & fut conduit dans un monastere de vierges , qui , quoique consacrées au service des Dieux , ne lui parurent point insensibles aux regards des hommes. Elles s'occupoient à des ouvrages de laine ; & la plupart étoient d'une beauté ravissante. L'Espagnol avoit apperçu beaucoup de vases d'or & d'argent

dans cette habitation ; les mêmes métaux éclatoient dans le temple en plaques diversement enchassées ; & tout y représentoit une grande abondance de richesses. Le récit qu'il fit à son retour , excita des transports de joie dans le vaisseau. Ce qu'il dit de la beauté des vierges du soleil , & de leur penchant à l'amour , frappa sur-tout l'imagination des Espagnols , & fit gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces ne lui laissoit aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte. Ils demanderent au ciel , par de ferventes prieres , de les faire revenir mieux accompagnés , & de les rendre maîtres d'un pays , où l'ambition , l'intérêt & la volupté pouvoient être également satisfaits. Pizarre céda aux instances de sa troupe , qui le pressoit de s'en retourner , en promettant de le suivre , lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une région , qu'ils reconnoissoient comme la plus riche , & la plus délicieuse de l'univers. Ils s'étoient accoutumés à la nommer Biru , ou Birou , du nom d'une rivière du pays ; & de-là vient , avec

quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs états qui portoient alors des noms différens.

De retour à Panama, Pizarre entreprit le voyage d'Espagne. Arrivé à Tolède, où Charles-Quint tenoit sa cour; il présenta à ce prince quelques Péruviens dans les habits de leur pays, & différentes pieces de vaisselle d'or. L'empereur les reçut avec des marques de bonté, & lui fit plusieurs questions sur la forme du gouvernement, les mœurs des habitans, les loix, les arts de cette contrée, auxquelles Pizarre satisfit de la maniere suivante.

« Le peuple Péruvien est divisé en
» décuries, dont chacune a son chef.
» De cinq en cinq, il y a un offi-
» cier supérieur; un autre de cent
» en cent, & un autre de mille en
» mille : jamais les départemens ne pas-
» sent ce nombre. L'emploi des décu-
» rions est de veiller à la conduite &
» aux besoins de ceux qui sont sous
» leurs ordres, d'en rendre compte à
» l'officier supérieur, de l'informer
» des désordres ou des plaintes, de
» tenir un registre des nouveaux nés
» & des personnes mortes dans leur

» département. Les Officiers de cha-
 » que bourgade jugent , fans appel , de
 » tous les différends ; mais s'il naît quel-
 » ques difficultés entre les provinces ,
 » la connoissance en est réservée aux
 » Incas.

» La vénération pour l'empereur va
 » jusqu'à l'adoration. Outre les lumie-
 » res qu'il reçoit , chaque mois , sur le
 » nombre de ses sujets , il envoie sou-
 » vent des visiteurs , qui observent la
 » conduite des chefs , avec le pouvoir
 » de punir les coupables , dont le châ-
 » timent est toujours plus rigoureux,
 » que celui du peuple. L'autorité du
 » prince est si peu limitée , qu'elle s'é-
 » tend aux personnes comme aux biens.
 » Non-seulement il a le choix des ter-
 » res & des autres possessions ; mais il
 » peut prendre , parmi toutes les jeu-
 » nes filles de son royaume , celles qu'il
 » trouve les plus aimables , pour en
 » faire , ou ses servantes , ou ses maî-
 » tresses.

» A l'exemple du fondateur de la
 » monarchie , l'héritier présomptif du
 » trône doit épouser sa sœur aînée ;
 » & s'il n'en a point d'enfans , ou que la
 » mort la lui enleve , il se marie avec la
 » seconde ,

» seconde, & successivement toutes les
 » autres. S'il n'a pas de sœurs, il se
 » marie avec sa plus proche parente.
 » Les autres Incas prennent aussi des
 » femmes de leur sang; mais les sœurs
 » sont exceptées, afin que ce droit soit
 » uniquement réservé à l'empereur &
 » à l'aîné de ses fils.

» La polygamie fut défendue dès le
 » commencement de la monarchie; le
 » législateur ordonna aussi, que les hom-
 » mes ne se marieroient pas avant l'âge
 » de vingt ans, pour être en état de
 » gouverner leurs familles, & de pour-
 » voir à leur subsistance. Tout est ré-
 » glé, jusqu'à la forme des mariages.
 » L'Inca fait assembler, tous les ans,
 » dans son palais, tout ce qu'il y a de
 » princes & de princesses nubiles de son
 » sang. Il les appelle par leurs noms;
 » & prenant la main de l'époux & de
 » l'épouse, il leur fait donner la foi
 » mutuelle aux yeux de toute sa cour.
 » Le lendemain, des ministres nom-
 » més pour cet office, vont faire la
 » même cérémonie dans la capitale;
 » & cet exemple est suivi, dans les pro-
 » vinces, par les caciques. Aussi l'état
 » conjugal est-il si respecté, que dans

» chaque maison , la femme légitime a
» toute la distinction d'une reine , au
» milieu des concubines de son mari ,
» dont le nombre n'est pas borné. Elles
» ne laissent pas de s'occuper ensemble
» à des ouvrages qui conviennent à
» leur sexe ; & elles sont si laborieu-
» ses , que dans leurs amusemens même
» & leurs visites , elles ont toujours les
» instrumens du travail à la main. On
» ne souffre point de courtisannes dans
» les villes ; mais elles ont la liberté
» de se faire des cabanes au milieu des
» champs. Quoique leur commerce soit
» permis aux hommes , les femmes se
» déshonoreroient à leur parler ».

» C'est toujours le fils aîné de l'em-
» pereur , qui est hériter de la couron-
» ne ; & cet usage est aussi ancien que
» la monarchie. Parmi les grands , la
» succession varie , suivant les différen-
» tes coutumes des provinces. Dans les
» unes , elle tombe à l'aîné des enfans
» mâles ; dans d'autres , tous les freres
» y ont une égale part. Dans quelques
» autres enfin , l'héritier , entre plu-
» sieurs freres , est choisi par le peuple.

» Un des premiers soins du trône ,
» regarde la culture des terres. Comme

» l'eau manque souvent au Pérou, les
 » Incas ont fait construire, par-tout, des
 » aqueducs, qui en fournissent abon-
 » damment. Les campagnes sont appla-
 » nies dans la même vue ; & celles qui
 » participent à l'arrosement, sont divi-
 » sées en trois portions ; la première pour
 » le soleil, c'est-à-dire, pour les prê-
 » tres ; la seconde, pour le souverain ;
 » la troisième, pour le cultivateur. Le
 » terrain qui ne peut être arrosé, est
 » planté d'arbres ou de racines utiles ;
 » & l'on en fait la même distribution.
 » Dans l'ordre de la culture, les
 » champs du soleil ont le premier rang ;
 » ensuite ceux des veuves & des orphe-
 » lins ; ceux de l'empereur viennent
 » les derniers. Tous les soirs, un offi-
 » cier monte sur une tour, pour an-
 » noncer à quelle partie du travail on
 » doit s'employer le jour suivant.

» Le prince n'exige d'autre tribut, que
 » sa part dans les moissons, avec des ha-
 » bits & des armes pour les troupes.
 » Mais toute la race des Incas, les offi-
 » ciers du palais, les grands, les ma-
 » gistrats, les soldats, les veuves, les
 » orphelins en sont exempts. L'or &
 » l'argent qu'on apporte au souverain ;

» est reçu à titre de présent , parce qu'il
 » n'est employé qu'à l'ornement des
 » temples & des palais. Chaque can-
 » ton a son magasin pour les habits &
 » pour les armes , comme pour les
 » grains : de sorte que l'armée la plus
 » nombreuse peut être fournie, en che-
 » min , de vivres & d'équipages , sans
 » aucun embarras pour le peuple.

» Il seroit difficile de ne pas se for-
 » mer une idée avantageuse des Péru-
 » viens , à la vue des monumens qui
 » embellissent leur empire. Je compte
 » les grandes routes entre les merveil-
 » les du monde. Cinq cens lieues de
 » montagnes , coupées par des rochers,
 » des vallées & des précipices , offrent
 » un chemin commode , depuis la pro-
 » vince de Quito , jusqu'à l'autre extrê-
 » mité du royaume. De hautes levées
 » de terre mettent les vallées au niveau
 » des plaines , & épargnent la peine
 » de monter & de descendre. Dans les
 » déserts sablonneux , la route est mar-
 » quée par deux rangs de pieux , tirés
 » au cordeau , qui ne laissent aucune
 » crainte de s'égarer.

» Je n'ai point encore vu la capitale de
 » l'empire; mais sur le récit de Capillana,

» je puis en donner une légère idée.
 » Au milieu de la ville , les Incas ont
 » ménagé une grande place , d'où for-
 » tent quatre belles rues , qui repré-
 » sentent les quatre parties de la mo-
 » narchie. Il y a des quartiers assi-
 » gnés pour chaque province ; &
 » après qu'on s'y est une fois établi ,
 » il n'est plus permis de choisir un au-
 » tre lieu pour sa demeure. Chacun
 » peut y suivre les usages de son pays ;
 » mais tout le monde est obligé d'ado-
 » rer le soleil dans un temple somp-
 » tueux , dont tous les murs sont , dit-
 » on , incrustés d'or. On y voit , com-
 » me en trophée , les idoles des
 » peuples que les Incas ont subjugués.
 » La figure du soleil , telle que nos
 » peintres le représentent , est d'or
 » massif , & d'une monstrueuse gran-
 » deur. Vis-à-vis de ce temple , il y en
 » a quatre autres qui offrent tous les
 » mêmes richesses. Le premier est con-
 » sacré à la lune , le second à l'étoile
 » de vénus , le troisième au tonnerre ,
 » & le quatrième à l'arc-en-ciel. Une
 » grande salle voisine , où les prêtres
 » s'assemblent pour leurs conférences
 » de religion , est revêtue de lames d'or ,

» depuis le rez-de-chaussée , jusqu'au
 » sommet. Quoique les provinces
 » aspirent à se distinguer aussi par leur
 » magnificence , il s'en faut beaucoup
 » que leurs temples égalent celui de
 » la capitale.

» Les rues de Cusco sont longues ,
 » mais étroites , & toutes les maisons
 » bâties de pierre. On y compte un
 » grand nombre de palais & d'édifices
 » royaux , dont l'or & l'argent font la
 » principale décoration. On n'en fera
 » point étonné , s'il est vrai , comme
 » on me l'a dit , qu'on apporte à Cusco
 » toutes les richesses de l'empire ; &
 » qu'une fois entrées , il soit défendu ,
 » sous peine de mort , de les en faire
 » sortir. On y voit encore les ruines
 » d'une fameuse forteresse , que les In-
 » cas avoient élevée pour leur sû-
 » reté. Elles font juger que ces prin-
 » ces l'avoient environnée d'un rem-
 » part , pour fermer tous les passages
 » extérieurs , & se conserver, en même
 » tems, une communication libre avec
 » leurs sujets par des voûtes souterr-
 » reines ; ces voûtes conduisoient à
 » trois autres forts , situés dans la ville
 » même , où ils entretenoient une

» nombreuse garnison. Les murs de la
 » forteresse étoient d'une hauteur ex-
 » traordinaire , composés de pierres
 » bien travaillées , & plus remarqua-
 » bles encore par leur prodieuse gros-
 » seur. Celles qui ont résisté à la durée
 » des tems , sont si grandes , qu'il
 » n'est pas aisé de comprendre com-
 » ment on a pu , sans le secours d'au-
 » cune machine , les tirer des carrieres,
 » & les transporter dans le lieu où elles
 » sont employées. Du fort des Incas ,
 » descend un ruisseau qui coupe
 » la ville du nord au midi , & laisse
 » un espace qui contient trois ou
 » quatre rues , où demeurent tous les
 » princes issus du sang royal.

» Les Péruviens de tous les ordres
 » élèvent leurs enfans avec une ex-
 » trême attention. Au moment de leur
 » naissance , ils les plongent dans l'eau
 » froide ; & chaque jour , ils leur font
 » prendre le même bain. Leurs ber-
 » ceaux sont de petits hamacs , dont
 » on ne les tire , que pour les soins
 » nécessaires à la propreté. Jamais les
 » meres ne prennent ces enfans dans
 » leurs bras , ni sur leurs genoux. Elles
 » se baissent sur le hamac , pour leur

» donner le lait , & jamais plus de trois
 » fois par jour. On ne sevre les aînés ,
 » qu'à l'âge de deux ans ; & c'est l'oc-
 » casion d'une grande fête , dans la-
 » quelle on leur coupe les cheveux ,
 » en leur imposant un nom. Cette céré-
 » monie se fait par un parrein , qui est
 » choisi entre les personnes du même
 » sang ; mais pour le fils aîné de l'em-
 » pereur, c'est toujours au grand prêtre
 » du soleil que cet honneur appartient.

» Entre plusieurs autres fêtes que les
 » Incas ont établies au Pérou , la plus
 » remarquable est le *Raymi*, dont l'acte
 » principal consiste à manger le pain
 » sacré. Il est pétri par les vierges dé-
 » vouées au culte de Pachacamac , ou
 » du soleil. On le partage en petits gâ-
 » teaux , que l'on arrose , dit-on (mais
 » Capilla n'en vouloit pas convenir) de
 » sang tiré du front & des narines des
 » petits enfans. On consomme ce pain
 » en présence des idoles , des prêtres
 » & des Incas. La fête se célèbre au
 » mois de juin , immédiatement après
 » le solstice. Tous les grands du royaume
 » s'assemblent dans la capitale. Ils se
 » parent de ce qu'ils ont de plus riche ;
 » & le monarque étale lui-même toute

» sa magnificence. On se prépare à la
 » solennité par un jeûne de trois jours,
 » qui renferme la privation du com-
 » merce des femmes. On prétend même
 » qu'on est aussi obligé de faire une es-
 » pece de confession à des prêtres,
 » qui donnent l'absolution en rompan-
 » une petite corde pour chaque ~~faute~~
 » considérable. Mais comme il y a tel
 » pécheur qui pourroit faire une trop
 » grande consommation de ces cordes,
 » ils ont soin de se les faire payer d'a-
 » vance. Les femmes ne se confessent
 » qu'aux personnes de leur sexe ; &
 » les Incas , en vertu de leur rang su-
 » prême, se confessent immédiatement
 » au soleil.

» Il n'est pas permis , pendant le
 » jeûne , d'allumer du feu dans aucune
 » partie de la ville. La dernière nuit
 » est employée par les prêtres , à puri-
 » fier les animaux qui doivent servir
 » de victimes pour le sacrifice. Les
 » vierges préparent le pain & les li-
 » queurs, qui se distribuent aux Incas &
 » au peuple. A la pointe du jour , l'em-
 » pereur & les princes de son sang mar-
 » chent en procession jusqu'à la grande

» place de la ville. Là, pieds nuds, & le
 » visage tourné vers l'orient, ils atten-
 » dent, en silence, que le soleil monte
 » sur l'horifon. Lorsqu'ils commencent
 » à l'appercevoir, ils s'accroupissent,
 » étendent les bras, ouvrent les mains,
 » & les approchant de leur bouche, ils
 » les appliquent contre leurs levres,
 » comme s'ils vouloient baiser les pre-
 » miers rayons qui sortent de leur bril-
 » lante divinité. On apporte alors,
 » dans des vases d'or, les liqueurs des-
 » tinées aux libations. Le prince se leve,
 » & en verse dans une coupe qu'il offre
 » au soleil; le reste se distribue entre
 » les Incas; & chacun avale sa portion
 » d'un seul trait. On prend ensuite le
 » chemin du temple; mais il n'y a que
 » le monarque & les princes qui puis-
 » sent y entrer. Les grands, qui sont
 » demeurés devant la porte, remettent
 » leurs vases aux prêtres, avec diver-
 » ses figures d'animaux en or, qu'ils
 » tenoient pendant la procession,
 » comme on porte, en Espagne,
 » les images de nos saints. Après les
 » oblations, les ministres des autels
 » amènent une multitude de brebis &
 » d'agneaux, qu'ils consacrent par des

» cérémonies mystérieuses. Les chairs
 » sont rôties en public , & mangées
 » joyeusement par le peuple , avec une
 » profusion de toutes sortes de liqueurs.
 » La fête, qui dure neuf jours, ne con-
 » siste plus qu'en jeux , en danses & en
 » festins.

» On ne connoît pas bien quelle
 » idée les Péruviens se forment d'une
 » autre vie. On fait que les Incas sont
 » portés , après leur mort , dans leur
 » sépulture; & l'on dit qu'on renferme,
 » avec eux, quelques-unes de leurs fem-
 » mes. Souvent cet honneur est con-
 » testé entre celles qui leur ont été les
 » plus chères. De-là vient , ajoute-
 » t-on , la loi qui oblige le mari de ré-
 » gler ce point, en expirant. On met, sur
 » leurs tombeaux , de grandes statues
 » qui les représentent , & sur ceux des
 » morts du commun , les marques de
 » leur emploi ou de leur profession.

» La langue commune de ces peu-
 » ples , est celle de Cusco , que les In-
 » cas se sont efforcés d'introduire dans
 » toutes les provinces conquises. Elle
 » a trois sortes de prononciations, qui
 » servent à varier la signification des
 » mots : une des levres , une du palais ,

» & l'autre du gosier. En général ; elle
 » est assez énergique , & susceptible
 » d'élégance ; mais elle est pauvre , &
 » manque de termes , pour exprimer
 » les idées abstraites & universelles. Les
 » êtres moraux & métaphysiques ne
 » peuvent se rendre qu'imparfaitement,
 » & par de longues périphrases. Il n'y
 » a point de mots propres , qui répon-
 » dent exactement à ceux de vertu ,
 » justice , probité , ingratitude , recon-
 » noissance , &c. Mais quelque indi-
 » gente que soit cette langue , elle n'en
 » a pas été moins cultivée par les poëtes
 » du pays. Les Péruviens ont , comme
 » nous, leurs cantiques religieux & leurs
 » chansons galantes. Combien de fois
 » l'aimable Capillana ne m'a-t-elle pas
 » chanté celle qui commence & finit
 » par ce refrain : *mon chant vous endor-*
 » *mira ; & je viendrai vous surprendre*
 » *au milieu de la nuit.*

» Les poëtes Péruviens composent
 » aussi des drames , dans lesquels ils re-
 » présentent les grandes actions de
 » leurs premières empereurs. Les au-
 » tres sciences du Pérou sont très-
 » bornées. On n'y distingue que trois
 » planetes par des noms propres , le so-

» leil , la lune & venus ; les autres sont
 » compries sous le nom général d'étoi-
 » les. Les moissons servent à marquer
 » les saisons ; les solstices entrent aussi
 » dans le calcul du tems. Mais rien n'ap-
 » proche de l'attention de ces peuples ;
 » pour les éclipses, quoiqu'ils en igno-
 » rent les causes , & qu'ils leur en attri-
 » buent même de ridicules. Ils regar-
 » dent celles du soleil comme une mar-
 » que du mécontentement de cet astre ;
 » & n'oublient rien pour appaiser son
 » ressentiment. Ils ne sont pas moins
 » allarmés des éclipses de lune ; ils
 » croient qu'elle est malade , & que
 » la violence de la douleur va lui cau-
 » ser la mort. Ils sont persuadés que si
 » ce malheur arrivoit , elle tomberoit
 » du ciel , renverseroit le monde , &
 » détruiroit tous ses habitans. Pour la
 » ranimer & lui rendre ses forces , ils
 » attachent leurs chiens au pied des
 » arbres , & les fouettent pour les faire
 » aboyer , dans l'opinion que ces
 » animaux chéris de l'astre malade , le
 » reveilleront de son évanouissement.
 » Dans l'origine de la monarchie ,
 » l'année commençoit en janvier ; mais

» depuis le regne d'un Inca , nommé le
 » *réformateur* , le nouvel an est au mois
 » de décembre. Les Péruviens n'ont au-
 » cuns principes de médecine. L'expé-
 » rience leur a fait connoître la vertu
 » de certaines herbes ; & ceux qui se
 » distinguent par cette science , sont
 » en grande faveur à la cour. Ils
 » n'ont , d'ailleurs , que trois remèdes ,
 » la saignée , la purgation & la diète.
 » La musique instrumentale est peu re-
 » cherchée , & ne consiste que dans l'u-
 » sage des tambours & des flûtes ».

Quand Pizarre eut satisfait à toutes les questions de Charles-Quint , il exposa à sa majesté ce qu'il avoit souffert , quel en avoit été le succès , & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition , il demanda le gouvernement du pays qu'il avoit découvert , & qu'il espéroit de conquérir. Cette faveur lui fut accordée ; & il repartit pour l'Amérique. En passant à Truxillo , lieu de sa naissance , il y trouva son pere marié depuis très-long-tems , & trois freres , Ferdinand , Gonzalez & Jean de Pizarre , qui s'engagerent pour le même service , &

L E P E R O U. III
arriverent avec lui à Panama. Le gé-
néral y passa quelques mois, pendant
lesquels il se prépara à une seconde
expédition.

Je suis , &c.

A Quayaquil , ce 20 avril 1751.



L E T T R E CXL.

S U I T E D U P É R O U .

FRANÇOIS PIZARRE ne retrouva pas, Madame, à son retour à Tumbez, la même disposition dans les Indiens, qu'il avoit éprouvée à son premier voyage. Il eut recours à la force ; & dès ce moment, la paix fut rompue entr'eux & les Espagnols. Le Pérou étoit alors divisé entre deux souverains qui se faisoient la guerre : ils étoient freres, fils du même pere, mais d'une autre mere. L'aîné se nommoit Huascar, le second Atahualipa, d'autres disent Atabaliba. Après une bataille qui dura trois jours, ce dernier fut pris, & renfermé dans un fort. Tandis que les soldats victorieux célébroient des fêtes en réjouissance de cet événement, le prince captif se voyant mal gardé, perça le mur, & se mit en liberté par une heureuse fuite. En rentrant dans ses états, il fit croire au peuple, que le feu roi, son pere, favorisant la justice de sa cause,

l'avoit changé en serpent , pour lui donner le pouvoir de s'évader par un petit trou. Ses sujets, ranimés par l'espérance d'une protection surnaturelle , se rallierent sous ses enseignes ; & bientôt il se trouva en état de disputer la couronne à son frere. L'un & l'autre eurent recours aux Castillans , auxquels ils envoyèrent demander du secours. Cette députation arriva au port de Payta , où Pizarre étoit occupé à fonder une ville , qu'il nomma Saint-Michel , suivant l'usage des Espagnols , qui appelloient presque toujours du nom d'un saint, les pays dont, au nom du même saint, ils égorgoient les habitans.

Le général rassembla tout son monde ; & réiolu de tirer parti des circonstances , il se proposa de mettre dans ses intérêts , celui des deux princes , dont les forces excédroient celles de son rival. Atahualpa étoit alors le vainqueur ; & une suite d'autres victoires ayant mis son frere dans sa puissance , il se hâta de lui donner la mort. Pizarre , commençant alors , comme Cortez , par une ambassade , offrit à l'Inca l'amitié de Charles-Quint. Flatté de cette démarche , ou peut-être ef-

frayé de l'approche des Castellans , le monarque Péruvien ordonna que, dans tous les lieux de leur passage , on leur fit l'accueil le plus magnifique. Les Indiens n'épargnerent rien pour les préparatifs. La prédiction de Vira-Cocha étoit si fortement imprimée dans l'esprit des peuples , qu'aussi-tôt qu'ils virent ces étrangers avec leur barbe , leurs habits & leurs chevaux , ils s'écrierent : « le fils du soleil est arrivé ». Dans la simplicité de leurs intentions , ayant remarqué que les chevaux des Espagnols mâchoient leur frein , ils s'imaginèrent que ces animaux , extraordinaires pour eux , se nourrissoient de métaux. Ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance , & le leur présentoient de la meilleure amitié du monde. Les gens de Pizarre , qui ne perdoient rien à ce jeu , les invitoient à ne pas s'en lasser.

Un officier Péruvien vint recevoir les députés à l'entrée de la ville , où étoit l'empereur , & les accompagna au palais , avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un

trône d'or. Il se leva pour les embrasser, les fit asseoir; & deux jeunes princesses, d'une beauté éclatante, leur présentèrent des rafraîchissemens & des liqueurs parfumées.

Le premier député (c'étoit Ferdinand Pizarre, un des freres du général) fit son compliment, & parla des deux puissances, le pape & le roi d'Espagne, qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du démon. Il n'oublia, ni la bulle d'Alexandre VI, qui constatoit les droits des Castillans, ni la fameuse ligne de démarcation. Sans rien comprendre à ce discours, Atahualipa ne laissa pas d'y répondre avec politesse, & promit aux Espagnols d'aller voir leur chef dès le jour suivant. Pizarre partagea les soixante chevaux, dont toute sa cavalerie étoit composée, en trois compagnies. Il les fit ranger derriere un vieux mur, pour n'être pas vus d'abord des Indiens, & afin de leur causer plus de surprise, en se montrant tout-d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent cinquante ou deux cens hommes, dont il fit un bataillon; & dans cet ordre, il ne craignit pas d'at-

ti6 SUITE DU PEROU.

tendre l'empereur, qui venoit avec des troupes nombreuses, revêtu de ses habits royaux. Ils consistoient en une sorte de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, & une bourse quarrée, qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, où il portoit son *coca*. On appelle ainsi une herbe qui se mâche dans cette contrée, comme le bétel aux Indes orientales; mais elle étoit alors réservée aux seuls Incas. Enfin ce prince avoit la tête ceinte d'un diadème, qui n'étoit qu'une bandelette large d'un doigt, attachée, des deux côtés, sur les temples avec un ruban rouge. *

L'Incas, voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers: « Ces gens-ci » sont les messagers des dieux; gar- » dons-nous bien de les offenser. Il » faut au contraire que nos civilités » les apaisent ». En même tems un religieux Castillan, Vincent de Val-verda, marcha vers lui avec une croix de bois dans une main, & son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux, coupés en couronne, étonnerent l'Inca. Il demanda quelle étoit sa condition? On lui dit que ce moine étoit le lieu-

tenant du Très-Haut, l'organe de ses volontés, l'interprete de sa loi. Le prince écouta, avec respect, un long discours qu'il lui fit sur la création du monde, les vérités de la religion chrétienne, le grand pouvoir du pape, & la vaste étendue de la monarchie de Charles-Quint. Le prédicateur finit par menacer l'Inca du sort de Pharaon, s'il avoit le malheur de s'endurcir comme lui.

Atahualpa, qui ne trouva rien de clair dans ce discours, que la menace de ravager son pays, jetta un profond soupir, & répondit que cette contrée, & tout ce qu'elle contenoit, avoit été conquise par son pere & par ses ayeux; qu'il ne savoit pas comment le pape l'avoit pu donner à d'autres; mais qu'après tout, s'il l'avoit fait, lui qui s'y trouvoit intéressé, se garderoit bien d'y consentir; qu'à l'égard de la création du ciel & de la terre, il ne savoit rien de cela, ni que personne eût rien créé; que si les chrétiens croyoient en Jesus - Christ, qui étoit mort en croix; pour lui, il croyoit au soleil, qui ne mouroit jamais. Enfin il demanda au prédicateur, où il avoit appris ce qu'il disoit, &

quelles étoient les preuves. Celui-ci répondit que tout cela étoit écrit dans le livre qu'il avoit en main. Atahualpa voulut le voir, l'ouvrit, tourna les feuillets; & se plaignant que ce livre ne lui faisoit rien entendre, il le jeta par terre.

Les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du général pour quitter leurs rangs. Quelques-uns monterent sur une petite tour, où ils avoient découvert une idole enrichie de plaques d'or, & se mirent à la piller. Leur audace irrita les Indiens; & la plupart se dispoisoient à punir ce sacrilège; mais l'Inca défendit de maltraiter les Castillans, qu'il croyoit avoir des raisons de ménager. Le moine, alarmé du bruit, se leva brusquement de son siege, & courant vers les Espagnols, leur dit de ne faire aucun mal aux Indiens. Sa course & ses cris furent mal interprétés, & passerent au contraire, pour une exhortation à la vengeance, de ce que le prince avoit jetté son breviaire par mépris. On a même prétendu que, dans le premier mouvement du dépit, il s'étoit mis à

crier aux armes. L'action commença vivement, & fut poussée avec chaleur. Cependant l'ordre d'Atahualipa n'en fut pas moins observé. Cent soixante Espagnols, enveloppés par une armée d'Indiens, n'eurent ni morts ni blessés. Les Péruviens se contentèrent d'entourer la personne du prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais le général Castillan s'étant fait jour jusqu'à lui, le prit par la manche de sa robe, d'autres dirent par les cheveux, tomba, & l'entraîna dans sa chute. Les sujets de cet infortuné monarque, le voyant au pouvoir des étrangers, ne pensèrent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte, pour les dérober à la fureur de leurs ennemis; & dans cette action, qui fut la journée d'Arbelles, pour l'empire du Pérou, les Pizarres égorgerent les troupes innombrables d'Atahualipa, avec cent soixante-dix fantassins, & cinquante ou soixante chevaux. La terreur panique avoit si fort saisi les Américains, qu'ils renversèrent à plat une immense muraille, qui s'opposoit à leur fuite; il leur eût coûté bien moins d'efforts pour culbuter l'ennemi.

Ceux qui ont voulu justifier la conduite des Espagnols dans cette occasion, ont prétendu que les Péruviens avoient formé le dessein de les faire tous périr. Quoi qu'il en soit, les Castillans allèrent le lendemain piller le camp de l'empereur ; car après le premier carnage, ils s'étoient amusés à boire, à danser, & à violer les vierges du soleil. Ils trouverent, dans le camp, une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des tentes fort riches, des habits & des meubles d'un prix inestimable. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. L'Inca supplia le général Pizarre de le traiter généreusement, & proposa, pour sa rançon, de remplir d'or une salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il seroit impossible aux vainqueurs de tout emporter.

Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoit de toutes parts ; mais comme il falloit le rassembler des extrémités de l'empire ;
les

Espagnols trouverent qu'on ne répon-
doit point à leur impatience, & soup-
çonnerent même de l'artifice dans cette
senteur. Atahualipa, qui crut s'aperce-
voir du mécontentement, dit à Pizarre,
que la ville de Cusco étant à plus de
deux cens lieues, & les chemins fort
difficiles, il n'étoit pas étonnant que
ceux qu'il avoit chargés de ses ordres,
tardassent à venir; mais que s'il vou-
loit y envoyer lui-même de ses gens,
ils verroient de leurs propres yeux,
qu'il étoit en état de remplir sa pro-
messe. Comme les Castillans lui paru-
rent alarmés sur les périls d'une si longue
route, il leur dit en riant: « que craignez
vous? Vous me tenez ici dans les fers,
moi, mes femmes, mes enfans &
mes freres: ne sommes-nous pas
des otages suffisans? » Deux Espa-
gnols s'offrirent enfin pour ce voyage;
& l'Inca voulut qu'ils le fissent dans
une de ses litieres, afin qu'ils fussent
plus respectés.

Pizarre envoya à Charles-Quint;
cent mille pesos d'or, & autant en
argent. Chaque cavalier en eut douze
mille pour sa part, c'est-à-dire, deux
cens quarante marcs; l'infanterie à

proportion ; & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon de l'Inca. Jamais soldats ne furent si riches en si peu-de tems , & avec moins de danger. Jamais on n'a vu jouer à plus gros jeu : plusieurs perdirent leur part aux cartes ou aux dez ; & cette grande quantité d'or fit tout renchérir. On vendoit un cheval trois , quatre & jusqu'à cinq mille ducats. Soixante hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne , pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Pizarre , prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit pas de lui attirer un grand nombre de soldats , ne fit pas de difficulté de le permettre.

Ferdinand son frere fut choisi comme le sujet le plus propre à être envoyé à Charles-Quint , pour lui porter ce qui lui appartenoit dans ses trésors , & lui faire le récit de ce grand événement. Quand il alla prendre congé de l'Inca , ce prince , qui avoit conçu pour lui beaucoup d'estime , lui dit : « vous vous réjouissez de retourner » dans votre pays ; pour moi , je » vois votre départ avec beaucoup de

» chagrin , puisqu'il ne me restera au-
 » cun ami parmi vos compatriotes.
 » Disons-nous donc un éternel adieu ;
 » car je vois évidemment que ce peu-
 » ple cruel ne me laissera pas vivre
 » assez long-tems , pour me réjouir
 » de votre retour ».

Avant le départ de Ferdinand , les deux Castillans , envoyés à Cusco , étoient revenus de cette capitale , l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or , qu'ils y avoient vue dans les temples & dans les palais. Leur récit augmenta l'impatience du général , à se saisir de toutes ces richesses. Un ordre de l'Inca pouvoit les faire mettre à couvert : c'étoit la crainte des Espagnols ; & dans leur inquiétude , ils vouloient qu'on se défit de ce monarque , pour s'affranchir , tout d'un coup , de l'embarras qu'il pouvoit donner. Pizarre lui-même s'intéressoit peu à la vie de son prisonnier , qu'il n'aimoit pas ; & voici quelle étoit la cause singulière de cette haine.

Entre les arts que l'Inca voyoit exercer à ces étrangers , celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant , qu'il le prit d'abord pour un don de

la nature. Pour s'en assurer, il pria un soldat Castillan de lui écrire, sur l'ongle du pouce, le nom de son dieu. Le soldat n'eut pas de peine à le satisfaire. Il en vint un autre, auquel il montra cette écriture, en lui demandant ce que signifioient ces caractères. Celui-ci le dit d'abord; & trois ou quatre autres qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin Pizarre étant entré, l'empereur lui en demanda l'explication; & le général, qui, comme vous l'avez vu, ne savoit ni lire ni écrire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'étude; mais poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme, à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de basse extraction, & d'une naissance inférieure à celle de ses propres soldats. Cette idée, qui pouvoit bien aussi lui avoir été suggérée par quelque Espagnol, lui donna, pour Pizarre, un fond de mépris, qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, on accusa ce prince de prendre des mesures secrètes,

pour faire périr tous les Européens. Le général le crut , ou feignit de le croire. En vain ce malheureux prince s'efforça de se justifier ; sa mort étoit résolue. Quelques gens de bien , qui n'entroient pas dans le conseil inique de leur chef , déclarèrent qu'on ne devoit pas attenter à la vie d'un souverain , sur lequel on n'avoit d'autre droit , que celui de la victoire ; que s'il paroïssoit coupable , on pouvoit l'envoyer en Espagne , & en abandonner le jugement à l'empereur. Ces remontrances furent sans effet ; l'Inca fut condamné à perdre la tête ; & afin que rien ne manquât à cette atrocité , ses ennemis observerent toutes les formalités de la justice. On nomma un procureur-général ; & parmi les chefs d'accusation , on reprochoit au prince son idolatrie , son concubinage , & les impôts qu'il avoit mis sur ses peuples depuis l'arrivée des Espagnols. Tous ces crimes parurent dignes de mort.

Quand Pizarre lui annonça cette sentence , Atahualipa se mit à verser des larmes , & se plaignit de la trahison de ces perfides étrangers , qu'il

avoit toujours traités avec tant d'é-
 gards. Adressant ensuite la parole à
 leur chef : « Eh ! quoi , seigneur , lui
 » dit-il , ne m'aviez-vous pas promis
 » qu'en payant la rançon , à laquelle
 » je m'étois engagé , non-seulement
 » vous me rendriez la liberté , mais
 » que vous sortiriez de mes états ?
 » Devois-je m'attendre qu'une pro-
 » messe si positive dût être suivie
 » d'un arrêt si cruel ? J'en appelle au
 » roi d'Espagne , votre maître , & que
 » dans cette occasion , je veux bien
 » prendre pour mon juge , quoique
 » les souverains n'en reconnoissent
 » point sur la terre. Je porterai ma
 » cause au pied de son trône ; & son ju-
 » gement décidera de ma destinée ».

Pizarre lui répondit que la sentence
 ne pouvoit être révoquée ; & pour
 l'exhorter à la mort , & l'instruire dans
 ces derniers momens , il lui envoya
 ce même Vincent de Valverde , qui
 s'étoit si fort signalé dans la première
 occasion. Le principal argument dont
 se servit le moine Espagnol pour con-
 vertir le monarque Péruvien , fut que
 s'il embrassoit la foi chrétienne , au
 lieu de le brûler vif , on se con-

tenteroit de l'étrangler. Le prince sentit la force de ce raisonnement, se fit baptiser ; & des gens envoyés par Pizarre, le pendirent dans sa prison. Ce général, pour couronner sa perfidie, lui fit faire de magnifiques obseques, prit le deuil, & le pleura, comme s'il eût été son meilleur ami. Vous vous rappelez la mort des derniers souverains du Mexique : il semble que la Providence avoit résolu, que tout se passât, dans ce nouveau monde, d'une manière extraordinaire.

Les généraux de ce malheureux empereur voulurent d'abord se soustraire au joug étranger ; ce qui donna lieu à une infinité de petites guerres, dont je supprime les détails. Il suffit de dire, qu'elles se terminèrent toujours à l'avantage des Espagnols. Mais la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avoit divisé les conquérans du Mexique. Almagro & Pizarre firent la guerre civile dans Cusco même, la capitale des Incas. Toutes les recrues qu'ils avoient reçues d'Europe, se partagèrent & combattirent pour le chef qu'elles s'étoient choisi. Ils donnerent un combat sanglant sous

les murs de la ville, sans que les Péruviens osassent profiter de l'affoiblissement de l'ennemi commun. Que dis-je ? il y avoit des Péruviens dans chaque armée, qui se battoient pour leurs tyrans, & attendoient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seroient soumis. Ces divisions intestines firent répandre beaucoup de sang Castillan ; & Pizarre y perdit la vie.

On envoya de Madrid, avec la commission de gouverneur, Vacca de Castro, pour lui succéder. Castro étoit de Majorque : Charles - Quint l'avoit honoré du titre de conseiller d'état, & de l'ordre de saint Jacques. Il avoit des connoissances fort étendues, beaucoup de résolution, & une intégrité à toute épreuve. On ignore par quel hasard un homme de cette probité parvint à avoir quelque crédit à la cour ; mais il est certain que l'empereur l'éleva à ce poste d'honneur, sans prendre le conseil d'aucun de ses ministres, disant qu'il vouloit éprouver si la vertu fructifieroit plus dans le terroir des Indes, que dans les tribunaux de judicature d'Espagne. Jamais l'Amérique n'a un pareil gouverneur ;

& le succès de son administration prouve évidemment, que la droiture est la meilleure règle de politique. Il se conduisit comme quelqu'un qui ne cherche, ni à s'attirer des amis, ni à avancer sa fortune. Il jugeoit toutes les affaires avec impartialité ; & jamais le nom d'Espagnol, ni celui d'Indien ne firent pencher la balance. Avec ceux qui étoient soumis à l'empereur, il se conduisoit en pere ; envers les rebelles, il agissoit en interprete des loix ; & vivant avec la modestie d'un simple particulier, il savoit soutenir, dans l'occasion, toute la dignité d'un homme en place.

A peine fut-il arrivé au Pérou, que le jeune Almagro, qui s'étoit emparé du commandement, lui envoya une députation pour justifier sa conduite, & lui proposer un accommodement. Castro lui fit dire, qu'il venoit, revêtu de l'autorité de l'empereur, pour lui rendre justice, comme à tout le monde ; qu'il n'auroit point à se plaindre, s'il se contenoit dans le devoir d'un sujet fidele ; mais que s'il s'en écartoit, il devoit s'attendre à toute la rigueur des loix. Ce langage parut nouveau à des gens qui avoient presque oublié qu'ils euf-

sont un supérieur ; & Almagro résolut de tenter le sort des armes. Castro , de son côté , jugeant qu'il ne lui convenoit point de capituler , se mit à la tête de quelques troupes , livra bataille aux rebelles , & remporta une victoire complète. Plusieurs officiers d'Almagro , dans l'espérance d'obtenir leur pardon , l'abandonnerent au fort du combat , & passèrent dans l'armée de Castro ; mais ce dernier , qui ne croyoit pas que cette espèce de trahison dût être regardée comme un service , les fit tous exécuter. Leur chef fut pris & mené à Cusco , où l'on érigea un tribunal pour lui faire son procès. Il fut condamné à perdre la tête ; & par cette exécution , le nouveau gouverneur détruisit jusqu'aux racines de la révolte.

Castro ayant apaisé tous les mouvemens qui agitoient ce pays , s'appliqua à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des cours de justice , obligea les Espagnols à traiter les Indiens avec plus de douceur , engagea le clergé à travailler à leur conversion , bâtit plusieurs villes , y fonda des écoles , & mit les revenus du roi sur un si bon pied , que la conquête du Pérou ,

qui auparavant n'avoit servi qu'à satisfaire l'avarice & la cupidité d'un petit nombre de particuliers , devint un bien général pour l'état. Mais les ministres d'Espagne ne tirant aucuns présens d'un homme , de qui la conduite n'avoit pas besoin de protecteurs, y envoyerent un vice-roi , dont l'autorité pût contrebalancer celle du gouverneur. Dans la confusion qu'occasionna ce conflit de juridiction , il ne fut pas difficile à Gonzalez, frere du fameux Pizarre , de se mettre à la tête d'un parti. Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les chefs , sur l'étendue de leur pouvoir ; Pizarre ne vouloit rendre à l'empereur, qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour ; & ayant attiré le vice-roi dans un combat , celui-ci y perdit la vie. Castro , cédant à la force , se retira à Panama ; & Pizarre resta seul maître du Pérou.

La cour , justement alarmée , y envoya Pierre de la Gasca , avec le titre de président , & un pouvoir égal à celui d'un prince souverain. Par ses instructions , il fut autorisé à faire de nouvelles loix , à abroger les anciennes , à pardonner ou punir la trahison , comme

il le jugeroit le plus convenable pour l'honneur de Dieu & le service du prince. Enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité, que s'il eût été lui-même le roi d'Espagne, l'empereur des Romains, & le maître du Pérou.

Ce Pierre de la Gasca étoit prêtre, licencié en théologie, & membre de l'inquisition. Quoique revêtu du plus ample pouvoir, il n'avoit ni troupes, ni argent : le succès de sa commission dépendoit uniquement de sa capacité. C'étoit un homme d'une droiture à toute épreuve, d'un courage inébranlable, d'un caractère doux, affable, pénétrant, subtil, insinuant, & qui se conduisoit par les principes les plus désintéressés. Arrivé à Panama, il écrivit à Pizarre une lettre, qui passe pour un chef-d'œuvre de sagesse & d'éloquence. Je me reprocherois de ne pas vous en envoyer une copie, ou du moins un extrait, d'après la traduction de l'historien même qui nous l'a conservée.

« On a mûrement consulté en Espagne, sur tout ce qui s'est passé au Pérou, dit-il à Pizarre; & après de longues & graves délibérations, il a plu à sa majesté de me faire partir, pour

» rétablir la tranquillité dans le pays ,
» par la révocation des ordonnances
» qui l'ont troublée , avec pouvoir de
» pardonner le passé en son nom , & de
» prendre les avis des habitans, sur tout
» ce qui regarde le présent & l'avenir.
» Vous devez, sans doute, remercier Dieu
» de n'avoir pas permis que, dans une
» affaire si délicate , sa majesté , & ceux
» qui ont l'honneur d'être auprès d'elle ,
» aient pris quelques-unes de vos dé-
» marches , pour une révolte contre
» l'autorité légitime. Ainsi, lorsque l'em-
» pereur , prince vraiment catholique ,
» & toujours ami de la justice , vous
» accorde ce qui vous appartient, ce que
» vous demandez par vos requêtes , en
» vous délivrant des ordonnances qui
» causent vos plaintes , il est juste que,
» de votre côté, vous lui rendiez le de-
» voir d'un bon sujet , en lui marquant
» votre fidélité, par une respectueuse
» obéissance. Comment prétendriez-
» vous autrement à la qualité de chré-
» tien , de vrai serviteur d'un Dieu ,
» qui nous ordonne , sous des peines
» éternelles , de rendre à chacun ce qui
» lui est dû , & particulièrement l'o-
» béissance aux rois ? Mais la qualité de

» gentilhomme ne vous y oblige pas
 » moins. Vous savez que ceux qui vous
 » ont laissé ce glorieux titre, l'avoient
 » acquis par leur fidélité pour leur
 » prince, & par des services dont la
 » noblesse est tout à la fois la preuve
 » & la récompense. Voudriez-vous dé-
 » générer d'une vertu dont l'exemple est
 » dans votre sang, & mettre dans votre
 » famille une tache qui en ternisse la
 » gloire ? Après le salut éternel de l'ame,
 » un honnête homme a-t-il quelque
 » chose de plus cher que l'honneur ?

» Mais joignez à ces réflexions, cel-
 » les que la seule prudence vous sug-
 » gere. Considérez la grandeur & la
 » puissance du roi, dont nous som-
 » mes les sujets. Ne vous seroit-il pas
 » impossible de lui résister, quand vous
 » seriez capable de l'entreprendre ?
 » Vous n'avez jamais vu, ni sa cour,
 » ni ses armées, ni les moyens qu'il a
 » de châtier ceux qui l'irritent : mais
 » rappelez-vous ce que vous avez en-
 » tendu raconter de sa puissance. Re-
 » présentez-vous, par exemple, celle
 » du grand-Turc, qui s'étant avancé jus-
 » qu'à Vienne, à la tête de trois cens
 » mille hommes, n'osa livrer bataille à

» l'empereur, parce qu'il se crut certain
 » de la perdre, & se trouva même
 » si pressé par la frayeur ou le danger,
 » qu'il fit une honteuse retraite, à la
 » faveur de sa cavalerie. Représentez-
 » vous la puissance & la grandeur du roi
 » de France, qui étant passé en Italie
 » avec toutes ses forces, & les com-
 » mandant lui-même, dans l'espérance
 » de nous chasser de cette contrée,
 » fut défait par les simples généraux
 » de notre maître, enlevé dans la cha-
 » leur de l'action, & conduit en Es-
 » pagne. Considérez encore la grandeur
 » de Rome, & cependant avec quelle
 » facilité l'armée de notre souverain
 » s'en saisit & la pilla.

» Je vous rapporte ces grands exem-
 » ples, parce que je fais qu'il arrive
 » souvent aux hommes de se laisser
 » trop frapper par les foibles objets qu'ils
 » ont devant les yeux, tandis qu'ils
 » donnent peu d'attention aux plus
 » grandes choses qui se passent dans
 » l'éloignement, par la seule raison
 » qu'ils ne les voient point, & qu'ils
 » ne croient point qu'elles les touchent.
 » La charité chrétienne, l'amour fra-
 » ternel, que nous nous devons les uns

» aux autres , me font souhaiter que
 » vous ne vous abusiez point , jusqu'à
 » vous flatter que vos forces puissent
 » entrer en comparaison avec celles de
 » l'empereur notre maître. S'il lui plai-
 » soit , pour faire cesser les mouvemens
 » & les troubles du Pérou, d'employer,
 » non la douceur & la clémence , qu'il
 » a plu à Dieu de lui inspirer , mais la
 » rigueur & la force des armes, il auroit
 » plutôt besoin de consulter sa pru-
 » dence & sa modération, pour n'y pas
 » envoyer un trop grand nombre de
 » troupes , qui causeroient la ruine du
 » pays , que de faire quelque effort pour
 » en envoyer assez.

» Vous devez considérer aussi , qu'à
 » l'avenir tout va prendre une face
 » bien différente. Jusqu'à présent , ceux
 » qui se sont joints à vous, y étoient
 » portés par leur propre intérêt. Ils
 » ne pouvoient manquer de s'attacher
 » à vous, lorsqu'ils vous croyoient né-
 » cessaire à leur défense ; ils faisoient
 » leur cause de la vôtre ; & ce motif
 » vous garantissoit leur attachement ;
 » mais , aujourd'hui , comme leur vie
 » est à couvert , par l'amnistie que j'ai
 » entre les mains , & leurs biens , par

» la révocation des réglemens , vous
» devez juger qu'au lieu de voir un en-
» nemi dans le grand monarque dont je
» porte les ordres , ils n'y verront plus
» que leur ami naturel , leur protecteur
» & leur souverain légitime , à qui nous
» devons tous de l'obéissance & de la
» fidélité. En effet , cette obligation naît
» avec nous. Elle nous vient , par une
» succession réelle , de nos peres , de
» nos ayeux & de tous nos ancêtres ,
» depuis plus de treize cens ans , qu'ils
» nous en ont donné l'exemple. Faites
» réflexion , que dans la situation où
» vous êtes déjà , dans le tour que les
» choses prendront infailliblement à l'a-
» venir , vous ne pouvez plus vous fier
» à personne. Si vous avez le malheur
» de prendre un mauvais parti , vous
» vous trouverez dans la nécessité con-
» tinuelle d'être sur vos gardes , en
» crainte , en défiance de tout le monde ,
» de vos amis même & de vos proches.
» Nos peres , nos freres , nos plus inti-
» mes amis , ne sont-ils pas plus obligés
» de suivre les loix d'une bonne con-
» science , que tous les mouvemens na-
» turels du sang & de l'amitié ? Ainsi ,
» comme il est certain qu'en se révoltant

» contre l'autorité légitime , on viole
 » un droit sacré, on blesse sa conscience,
 » & l'on risque son salut , il ne l'est pas
 » moins , qu'aucun lien d'amitié & de
 » parenté n'autorise à prendre le parti
 » d'un rebelle. N'avons-nous pas vu,
 » dans les derniers soulevemens d'Es-
 » pagne , que la considération de ce de-
 » voir l'emportoit sur toute autre. Vous
 » avez encore un frere , qui est homme
 » de courage, & qui se croira plus obligé,
 » sans doute , à conserver son honneur
 » & celui de sa famille , qu'à suivre vos
 » sentimens , s'ils ne sont pas droits.
 » J'ai peine à croire , que pour justifier
 » sa fidélité , & laver la tache dont vous
 » souilleriez votre sang , il ne devînt
 » pas votre plus grand ennemi , & le
 » plus ardent peut-être à chercher l'oc-
 » casion de vous punir. Nous avons vu,
 » depuis peu , un exemple de cette na-
 » ture , entre deux freres Espagnols ,
 » dont l'un demeuroid à Rome. La
 » renommée lui ayant appris que son
 » frere , qui étoit en Saxe , avoit em-
 » brassé le luthéranisme , il fut si vive-
 » ment touché d'une infidélité qu'il crut
 » honteuse pour sa famille , qu'il prit
 » la résolution d'y apporter un prompt

» remede. Il quitta l'Italie, & partit pour
 » l'Allemagne, dans le dessein de ne rien
 » négliger pour la conversion de son
 » frere, & de le tuer, s'il ne pouvoit
 » réussir. Son entreprise fut exécutée
 » comme il l'avoit résolu. Après avoir
 » employé inutilement quinze ou vingt
 » jours à l'exercice de son zele, il poi-
 » gnarda ce malheureux frere, sans être
 » arrêté par le cri de la nature, ni par
 » la crainte même de laisser sa propre
 » vie, dans un pays dont tous les habi-
 » tans pouvoient se croire intéressés à la
 » vengeance.

» Concluez que la passion de l'hon-
 » neur est si forte dans les belles ames,
 » qu'elle l'emporte sur l'amour même
 » de la vie; & pensez qu'à plus forte
 » raison, votre frere se croira in-
 » comparablement plus obligé de con-
 » server sa vie & ses biens, en suivant
 » les loix de l'honneur, que de s'exposer
 » à les perdre, en se déclarant pour
 » vous. Pensez encore que ceux qui,
 » jusqu'à ce jour, ont eu le plus d'at-
 » tachment pour votre parti, étant
 » regardés, sans doute, comme les plus
 » coupables, comprendroient aisément,
 » que le seul moyen d'obtenir grace,

» & de mériter même une récompense ;
 » feroit de rendre au roi quelque ser-
 » vice considérable , soit contre vos in-
 » térêts , après les avoir abandonnés ,
 » soit contre votre personne. Quelles
 » feroient vos inquiétudes , lorsque
 » n'ayant plus un ami sûr , toute votre
 » attention seroit à vous garder de
 » tous ceux que vous verriez autour
 » de vous ? En vain s'efforceroient-ils
 » de vous rassurer par des sermens :
 » foibles garans , puisqu'ils ne pourroient
 » les faire sans un nouveau crime , &
 » qu'après le malheur de les avoir faits ,
 » le plus grand est celui de les garder.
 » Ajoutez que vos grands biens devien-
 » droient , pour vous , un autre sujet d'a-
 » larme ; car , de la manière dont les
 » hommes sont faits , l'espérance d'en
 » obtenir quelque partie ne suffiroit-elle
 » pas , pour en porter un grand nombre
 » à se déclarer contre vous ? Enfin ,
 » songez quel sera le péril de ceux qui
 » se feront excepter du pardon que sa
 » majesté veut bien accorder à tous les
 » habitans du Pérou ; pendant que ceux
 » qui l'auront accepté , jouiront de tous
 » leurs avantages , avec aussi peu d'in-
 » quiétude que de danger.

» Je vous supplie donc de penser
 » attentivement à tout ce que je viens
 » d'écrire. Faites entrer aussi , dans vos
 » réflexions , le fruit du zele que vous
 » avez marqué , comme je crois que vous
 » l'avez dû , pour ce pays & ses habi-
 » tans. En contribuant aujourd'hui à faire
 » cesser les troubles , vous obtiendrez
 » des droits immortels sur la reconnois-
 » sance de tous les Espagnols du Pérou,
 » qui vous auront l'obligation entiere
 » d'avoir conservé leurs biens , d'avoir
 » fait écouter favorablement leurs sup-
 » plications , d'avoir arrêté l'exécution
 » des réglemens , enfin d'avoir détermi-
 » né sa majesté à leur envoyer un minis-
 » tre chargé de la commission expresse
 » de remédier aux maux dont ils se plai-
 » gnoient. Au contraire, tout autre parti
 » vous fait perdre le mérite d'un si
 » grand service ; parce qu'après avoir
 » obtenu ce que vous avez jugé néces-
 » saire au bien commun , vous ne sau-
 » riez faire durer les troubles, sans don-
 » ner lieu de juger que vous avez peu
 » considéré l'intérêt public , & que vous
 » n'avez pensé qu'à satisfaire votre
 » avarice ou votre ambition. Alors les
 » habitans du Pérou n'auroient-ils pas

» raison de vous regarder comme leur
 » ennemi, vous qui les condamneriez à
 » des peines & des fatigues continuel-
 » les, qui les tiendriez toujours dans la
 » crainte & le danger de perdre leurs
 » biens & leur vie, & qui leur raviriez
 » l'occasion qu'un bon roi leur offre, de
 » jouir paisiblement de ses bienfaits ?

» Cette guerre, que vous entrepren-
 » driez de soutenir, obligeroit sa ma-
 » jesté de faire passer un grand nom-
 » bre de troupes au Pérou ; & par con-
 » séquent, vous seriez chargé de tous
 » les maux qui ne manqueroient point
 » d'en arriver. Comptez qu'elle vous
 » rendroit détestable, sur-tout aux per-
 » sonnes riches, aux négocians, à ceux
 » qui possèdent de grands domaines,
 » dont on fait que le nombre est infini.
 » A l'égard de ceux même qui n'ont
 » ni biens, ni possessions, ne leur cau-
 » seroit-on pas aussi le plus grand mal
 » qu'ils puissent redouter ? Car, sans
 » parler de la mort, des blessures & du
 » châtiment dont ils seroient menacés,
 » n'est-il pas évident que tous ceux,
 » qui échapperoient à ces dangers,
 » perdroient les espérances qui leur
 » ont fait entreprendre un voyage si

» long & si pénible ? Au défaut des
 » partages qui sont déjà faits ici , ils
 » se promettent de gagner quelque
 » chose par de nouvelles découvertes ,
 » dans la vue de retourner riches en
 » Espagne , ou de vivre honorablement
 » dans le pays où ils sont venus. Loin
 » d'avancer vers leur but , ils s'en éloi-
 » gnent, en servant dans ces guerres ci-
 » viles , puisqu'ils tirent si peu de pro-
 » fit de leurs services , que s'ils vou-
 » loient retourner dans leur patrie , la
 » plupart feroient obligés de mendier ,
 » pour payer leur passage.

» Je m'étends , peut-être , beaucoup
 » plus qu'il n'étoit nécessaire. Un chré-
 » tien , un gentilhomme sage & plein
 » d'honneur , tel que vous , affectionné
 » au pays , éclairé sur ses propres in-
 » térêts , trouve , sans doute , en lui-
 » même des motifs suffisans pour l'at-
 » tacher au devoir. Aussi , ne croyez
 » pas , que mes représentations partent
 » de quelque doute ou de quelque dé-
 » fiance de votre religion , de votre gé-
 » nérosité, & de votre soumission pour le
 » roi. Ce sont des qualités que votre ré-
 » putation vous donne ; & c'est de là mê-
 » me , que j'ai pris droit de vous écrire

» avec beaucoup de liberté & de fran-
 » chise ; d'autant plus , que non-seule-
 » ment en chrétien , qui doit aimer son
 » prochain , mais en homme qui fait
 » profession d'être votre serviteur ,
 » & de souhaiter votre amitié , en
 » ministre chargé des volontés de no-
 » tre maître commun , je desiré tout
 » à la fois votre avantage & celui du
 » pays où vous vous êtes acquis tant
 » d'honneur. Le ciel m'est témoin que,
 » dans ma commission, je ne me propo-
 » se que la gloire de Dieu, en procurant
 » la paix que son fils a tant recom-
 » mandée aux hommes, l'obéissance
 » due aux ordres du souverain, l'uti-
 » lité & l'avantage du prochain , tant
 » pour vous , que pour les habitants
 » du Pérou , & cette sage administra-
 » tion, qui conduit au bonheur dans
 » cette vie & dans l'autre. Je puis
 » vous dire bien sincèrement, que cette
 » affection & ce zèle , dont vous li-
 » sez les expressions , m'ont rendu
 » votre sollicitateur , dans les affaires
 » présentes , & m'ont porté à n'épar-
 » gner, ni soins, ni fatigues, pour vous
 » rendre mes ardens services. Ma vie
 » même ne sera point ménagée pou-
 » votre

» satisfaction & votre honneur. Si je
 » parviens au succès que je desire, je
 » croirai ma peine bien employée ;
 » & je retournerai content en Espa-
 » gne. Sinon, je me consolerais du
 » moins, par le témoignage que je
 » pourrai me rendre, d'avoir fait
 » tous mes efforts, en chrétien, qui
 » veut satisfaire sa conscience, en
 » fidele sujet, qui doit obéir aux or-
 » dres de son maître, en honnête
 » homme, à qui l'humanité seule est
 » capable d'inspirer le desir de faire
 » du bien ».

La réponse de Pizarre fut, qu'il ne se démettroit point de son gouvernement, & qu'on devoit se souvenir que tout ce pays avoit été annexé à la couronne d'Espagne par la valeur de son frere : « Je suis son seul
 » représentant, ajoutoit-il, & ne crois
 » rien demander que de très-raison-
 » nable. Je suis bien éloigné de taxer
 » l'empereur d'aucune injustice ; mais
 » je ne puis m'empêcher de dire que,
 » s'il connoissoit ma situation, & pou-
 » voit la voir d'un œil impartial,
 » loin de me flétrir du nom de rebelle,
 » il m'accorderoit des récompenses

» bien plus considérables, que celles
» dont j'ai été forcé de me contenter ».

La Gasca prit des mesures plus vigoureuses; & partie par adresse, partie par le renom de probité qu'il s'étoit acquis, il trouva moyen de lever de l'argent & des troupes. On vit alors le licencié en théologie, à la tête d'une armée puissante, s'emparer des villes de Lima & de Cusco, & livrer une bataille, où Pizarre fut fait prisonnier. On pensa que le parti le plus sage étoit de décider promptement du sort des rebelles; & en conséquence, leur chef & ses partisans furent jugés & condamnés à perdre la tête. On rasa jusqu'aux fondemens de leurs maisons; on sema du sel sur leur terrain; on éleva un pilier de marbre, sur lequel leurs crimes & leur supplice furent inscrits; & l'on exposa leurs têtes dans la place du marché de Lima. Telle fut la destinée de ceux qui avoient le plus contribué à la conquête du Pérou, & à la mort d'Atahualpa. François Pizarre fut assassiné au milieu de son palais, Almagro étranglé, son fils décapité, un accusateur de l'Inca écartelé, le frère de Pizarre exécuté comme traître, &c.

Après avoir sacrifié toutes les victimes , le président se retira à Cusco , où il acheva , par sa douceur , de pacifier des troubles qui avoient d'abord exigé toute sa sévérité. Il versa plusieurs millions dans le trésor royal , acquitta toutes ses dettes, & s'en retourna en Espagne, aussi pauvre que lorsqu'il en sortit. Charles-Quint le pourvut de l'évêché de Palencia , & nomma Dom Antoine de Mendoza, viceroy du Pérou.

Celui qui occupe aujourd'hui cette dernière place, est le trente-sixième depuis la mort du dernier Inca. Aucun d'eux, depuis le licencié la Gasca, ne s'est signalé par des actions éclatantes. Ce fut sous un autre licencié, Garcie de Castro, nommé gouverneur en 1563, qu'on vit, pour la première fois, arriver des Jésuites au Pérou. François de Toledé qui lui succéda, fit périr, sur de vaines accusations, tout ce qui restoit du sang des Incas ; & la race en fut entièrement détruite, à la réserve de quelques enfans Espagnols, qui en sortoient par leurs meres. Cette horrible boucherie ne fut point approuvée par le roi d'Espagne ; car en 1581 ;

lorsque ce viceroy, rappelé à la cour, s'attendoit à des récompenses, pour avoir disoit-il, délivré sa nation de toute inquiétude, en exterminant les restes de la maison Impériale, Philippe II lui ordonna de se retirer, en lui disant » qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le » bourreau des rois, mais pour aider les » malheureux dans leur infortune ». Ce fut sous ce même viceroy, que l'inquisition fut établie au Pérou.

En changeant souvent de chefs, les Castillans n'en étoient ni moins ardens à poursuivre leurs conquêtes, ni moins habiles à affermir leur domination. Ils recevoient tous les jours de nouveaux secours d'Europe ; & en peu de tems, ils se virent les maîtres absolus de ces belles & riches contrées. Bientôt, dans cette partie du nouveau monde, il se forma une administration toute espagnole. Les grandes provinces eurent des gouverneurs ; des audiences royales furent établies ; des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquisitions exercèrent leurs fonctions comme à Madrid.

Je suis, &c.

A Guayaquil, ce 23 Avril 1751.

L E T T R E C X L I .

S U I T E D U P É R O U .

E N quittant la pointe de Sainte-Helene, où nous avons observé le coquillage qui produit l'ancienne pourpre, nous entrâmes dans la baie de Quayaquil, de là dans la rivière, & ensuite dans la ville de ce nom. C'est une des plus anciennes de celles que les Espagnols ayent fondées au Pérou. Elle occupa d'abord un autre emplacement; mais ayant été détruite par les Indiens, on la rebâtit un peu plus au nord, dans l'endroit où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, sur le bord occidental de la rivière. Elle est partagée en vieille & nouvelle ville, qui communiquent l'une à l'autre, par une chaussée, ou espèce de pont de trois cents toises de longueur. Ce pont remplit le creux qui se trouve entre les deux villes. De côté & d'autre, il y a des cabanes de pêcheurs, & des logemens pour le peuple.

Guayaquil s'étend le long du fleuve de

ce nom dans l'espace d'une demi-lieue; mais sa largeur n'est pas proportionnée, chacun voulant habiter près de l'eau, tant parce que la situation en est plus agréable, que pour y jouir de la fraîcheur du vent qui regne pendant l'été. Les maisons sont grandes, mais presque toutes de bois, couvertes de tuiles ou de chaume. Elles n'ont qu'un étage, séparé du rez-de-chaussée par un entre-sol. Les bas servent de magasins & de boutiques; car cette ville est très-commerçante. Les personnes riches occupent les appartemens de haut : on laisse les entre-sols pour les étrangers, qui y amènent leurs marchandises. Les cannes sont les matériaux les plus communs pour les parties intérieures du bâtiment, telles que les murs, les planchers & les rampes des escaliers. Toute la différence que l'on trouve dans les plus grandes maisons, c'est que les principales pièces sont de bois. On commence par enfoncer en terre huit ou dix poteaux fourchus; & l'on pose des poutres en travers, à la hauteur de douze ou quinze pieds. Sur ces poutres, on dispose les cannes de façon, qu'elles for-

SUITE DU PÉROU: 151
ment comme un rang de solives ; &
sur ces mêmes cannes , on en met d'au-
tres plus larges , qui deviennent un
plancher aussi beau , aussi solide , que
s'il étoit tout en bois. Les murs exté-
rieurs sont faits en treillis , pour don-
ner un libre passage à l'air. On couvre
le toit de feuilles ; & quoique l'édi-
fice contienne toutes les commodi-
tés nécessaires , il se bâtit néanmoins
à très-peu de frais. Le travail d'un
homme seul suffit aux pauvres gens ,
pour leur habitation. Il se rend , dans
un petit canot , au bois le plus voisin ;
coupe autant de cannes qu'il lui en
faut , les apporte sur le rivage , fait
un train sur lequel il charge ses autres
matériaux , & descend la rivière jus-
qu'à l'endroit où il veut élever sa
cabanne. Il commence ensuite son ou-
vrage , attache avec des lianes , les
parties qui le sont ordinairement avec
des chevilles ; & en peu de jours ,
il a fini son bâtiment. Le dessous est
entièrement ouvert , sans autre mur
ni clôture , que les poteaux qui por-
tent l'édifice.

Pour se garantir du feu , que les
habitans de Guayaquil ont d'autant

plus de raison de craindre , qu'ils en ont souvent ressenti les effets , les cuisines sont éloignées des maisons à douze ou quinze pas de distance. Elles n'y communiquent que par une galerie découverte , en maniere de pont , & si légèrement construite , que sur la plus légère apparence de feu , elle peut être démolie en un instant. Ces incendies arrivent le plus souvent par la malice des negres , qui , pour se venger de leurs maîtres , jettent du feu sur les toits pendant la nuit , & embrasent tout un quartier.

Le sol sur lequel est bâtie la nouvelle ville , n'est point praticable pendant l'hyver. Outre que le fond est de craie spongieuse , le terrain est par-tout si égal & si uni , que n'offrant à l'eau aucun écoulement , la moindre pluie en fait un borbier. Aussi a-t-on ménagé , dans presque toutes les maisons , des especes de portiques qui servent de passage ; & indépendamment de ce secours , on est obligé , quand la saison des pluies recommence , de mettre au travers des rues , de grandes & larges planches , sur lesquelles on puisse marcher. Mais elles deviennent bien-

tôt si glissantes , que l'on tombe fréquemment dans la boue. L'été rend le terrain sec & ferme ; & l'on n'est pas même trop incommodé de la poussière. L'ancienne ville n'a pas les inconvéniens de la nouvelle , parce qu'elle est sur un fond de gravier toujours solide.

Guayaquil est défendu par trois forts , dont deux sont situés sur le bord de la rivière , & le troisième derrière les murs de la place , pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Ils sont composés de grosses pièces d'un bois très-dur , qui se conserve dans l'humidité. Les églises & les monastères sont de même matière , ainsi que tous les autres édifices , excepté le couvent des Dominicains , qui est de pierre , parce que la solidité du terrain , dans cet endroit , est suffisante , pour soutenir des bâtimens de cette pesanteur. Les autres églises , outre celle de la paroisse , sont celles des Franciscains , des Augustins & des Jésuites. Ces derniers y ont un collège ; mais les membres de toutes ces communautés sont peu nombreux , à cause de la médiocrité de leurs revenus. On ne connoît point

ici, comme au Mexique, ces pieuses libéralités qui enrichissent les cloîtres & ruinent les familles. Pour le gouvernement ecclésiastique, il y a un grand-vicaire de l'évêque de Quito, qui ordinairement est aussi curé de la ville. La juridiction temporelle est soumise au corrégidor, ou sénéchal, nommé par le roi, & qu'on change tous les cinq ans. Les autres parties de l'administration sont à-peu-près les mêmes, que dans toute l'étendue de l'Amérique Espagnole.

On ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil; c'est-à-dire, que pour sa grandeur, elle est une des villes les plus peuplées du Perou. La plupart de ses habitans sont des Européens qui s'y sont établis, ou par des mariages, ou pour le commerce. Le reste est un composé d'Indiens & de Créoles. Ceux qui sont en état de porter les armes, forment différentes compagnies de milice bourgeoise, pour la défense commune. Le corrégidor en est le chef: il a sous lui un commandant & un major, sur lesquels il se repose pour la discipline militaire.

On observe ici deux choses égales;

ment remarquables : la première, que , malgré la chaleur du climat , les naturels du pays n'ont ni la peau basanée , ni le teint olivâtre , comme dans les autres contrées situées au même degré ; la seconde , que quoique les Espagnols ne soient pas aussi blancs , que les peuples septentrionaux de l'Europe , leurs enfans sont presque tous blonds à Guayaquil , & ont le visage d'une beauté & d'une blancheur surprenante. Outre ces avantages , dont il semble que la nature se soit plu à les favoriser , ils sont encore très-bien faits ; & , en général , tous les habitans passent pour le peuple de l'Amérique qui a le plus de politesse. C'est ce qui engage quantité d'étrangers à s'y marier , sans que l'intérêt y ait beaucoup de part ; car on peut dire que les femmes n'y sont pas aussi avantageées des dons de la fortune , que des agrémens de la figure.

A juger de cette ville par son commerce , on la croiroit beaucoup plus opulente. Sa médiocrité vient , en partie , des pillages qu'elle a soufferts , & des incendies qui l'ont ruinée. Lorsque les Européens y ont acquis un

certain bien, & qu'ils ne possèdent aucuns fonds qui les y retiennent, ils se retirent à Lima ou à Quito, pour le faire valoir avec plus d'avantage, ou pour le conserver avec plus de sûreté.

Les bords du Guayaquil sont ornés de maisons de campagne, & bordés, de côté & d'autre, d'une infinité de cabanes. On a des canots pour passer d'un maison à l'autre; & ceux qui les conduisent sont si adroits, qu'une petite fille se met seule dans un de ces esquifs, & traverse les courans les plus rapides. Le bois dont ils sont construits, est blanc, doux & si léger, qu'un enfant peut aisément en porter une piece de quinze pieds de long, & de douze pouces de diametre. Ils en font des radeaux, dont ils se servent aussi pour de petits voyages de mer; & quelquefois ils les menent jusqu'à l'isle de Puna, qui est située au milieu du golphe. Ils en ont pour la pêche, & d'autres pour le transport des marchandises. Il y en a de plus ornés, & d'une construction plus élégante, sur lesquels des familles entieres passent de la ville dans leurs terres, & reviennent de

même. Ils ne reçoivent aucune agitation sur les rivières; & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maisons. On en peut juger par leur grandeur, qui donne une place suffisante, pour y faire toutes les dispositions convenables. Il y a de ces pièces de bois qui ont jusqu'à douze toises de long, & plus de deux pieds de diamètre. Les plus forts de ces radeaux ne portent pas moins de cinq cens quintaux; mais la plus grande singularité de ces machines flottantes, c'est qu'elles vont à la voile, & que les Indiens ont l'art inconnu en Europe, de leur faire faire tous les mouvemens d'un bâtiment régulier.

Le Guayaquil est si rempli de poisson, que la pêche seule occupe les habitans pendant une grande partie de l'année. J'ai souvent admiré avec quelle dextérité les Indiens se livrent à cet exercice. Un homme jette dans l'eau une pièce de bois, pareille à celle dont on fait les radeaux, met en travers un filet sur une de ses extrémités, & se tient à l'autre bout, avec une rame, droit sur ses pieds. Il s'éloigne à une demie-lieue de la plage, tandis qu'un

autre, qui le suit sur un semblable morceau de bois, prend le bout d'une corde attachée au même filet. Les deux pêcheurs retournent vers le rivage, où leurs camarades les attendent, pour les aider à tirer le poisson. Rien n'est plus étonnant, que leur habileté à garder l'équilibre sur ces bâtimens chancelans. L'agitation de l'eau les oblige de changer continuellement de position, & de faire toutes sortes de mouvemens. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que les pêcheurs doivent toujours avoir attention à la rame, & sur-tout au filet, pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois que le pied leur manque ; mais comme ils sont excellens nageurs, ils regagnent bientôt la solive ; & en un instant, ils se retrouvent dans leur première situation.

Le gouvernement, ou, comme on dit ici, le corrégiment de Guayaquil se divise en sept lieutenances ou bailliages, dont plusieurs offrent quelques singularités. Puerto-Viejo est une des cinq premières villes que les Espagnols firent construire dans la partie plate du Pérou. A leur arrivée dans ce pays, les

Indiens se refugierent, comme des oiseaux, sur les branches des arbres ; ils y avoient des cabanes , pour s'y mettre à couvert de leurs ennemis. Cette contrée est d'ailleurs si sujette aux inondations, que ne trouvant point de sûreté sur la terre, ils sont souvent obligés d'en chercher entre la terre & le ciel. Lorsqu'ils se virent attaqués par les Castillans, ils se défendirent, avec un courage extraordinaire, à coups de haches & de javelots, & vuiderent, sur la tête de ces étrangers, des pots d'eau bouillante. Il en coûta beaucoup de peine pour les dénicher & les soumettre.

Le bourg de Monte-Christo est compris dans le même bailliage. Il s'est formé de la ville de Manta, place maritime, saccagée & détruite par les pirates. Sur un rocher le plus saillant de cette côte, on voit une inscription latine, gravée par nos académiciens François, pour l'utilité des gens de mer. Elle détermine le point de la côte, où elle est coupée par l'équateur. Vous sçavez, Madame, & je crois vous l'avoir dit dans mes lettres sur la Laponie, que tandis que MM. de

Maupertuis, Clairaut, le Camus, &c, bravoient les glâçons du nord, pour déterminer la figure de la terre; MM. Godin, Bouguer & de la Condamine affrontoient les feux du midi. Cette fameuse question sur la forme de notre globe, occupoit depuis quarante ans l'académie: les uns le disoient applati, les autres alongé vers les poles. Tout le monde sentoît la nécessité d'une décision: les navigateurs y étoient les plus intéressés, puisque les distances des lieux étant différentes dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs. Les géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs cartes, les astronomes, pour la parallaxe de la lune, les physiciens, pour la gravité des corps, &c. Les travaux de nos académiciens sous les deux zones, aux extrémités de la terre, seront, dans l'histoire, une des plus brillantes époques du regne de Louis XV, & le témoignage le plus éclatant de son zèle pour les sciences.

Le pays de Quito, & en général tout le Pérou, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devoient se

faire sous l'équateur. L'agrément du roi d'Espagne fut demandé, pour un travail, dont les terres de son domaine alloient recevoir un nouveau lustre. Non-seulement le monarque entra dans des vues si glorieuses à son sang ; mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux mathématiciens Espagnols, pour accompagner nos académiciens. L'un étoit dom Georges Juan, chevalier de Malthe, officier de marine ; & l'autre, dom Antoine d'Ulloa, lieutenant de vaisseau. Ils partirent de Cadix en 1735, & débarquerent heureusement à Carthagene, où ils attendirent MM. Godin, Bouguer & de la Condamine. Ces derniers y arriverent trois mois après, avec M. de Jussieu, qui s'étoit joint à eux, comme botaniste, M. Seniergues, comme chirurgien, & d'autres François, en qualité de dessinateur, d'horloger, ou d'associés. J'aurai souvent occasion de vous parler de cette troupe de savans, qui laissoient par-tout, comme à Manta, des traces de leurs observations astronomiques.

L'isle de Puna est célèbre par le tombeau de la maîtresse de Pizarre,

& celui du fameux moine Val-Verda ; qui fut d'abord l'aumônier des conquérans , & ensuite le premier évêque du Pérou. Il s'étoit réfugié dans cette île , pour éviter le ressentiment d'Almagro , à qui il avoit , sans doute , déplu par trop de zèle. Ayant été découvert & surpris , il fut assommé à coups de massue par les insulaires ; c'étoit encore une victime qui devoit être justement immolée aux mânes de l'infortuné Atahualpa.

Désespérée de la mort tragique de son amant , la jeune & belle Capillana , devenue chrétienne & philosophe , s'étoit retirée à Puna ; & l'on montre encore , sur le rivage de la mer , une grotte assez profonde , où l'on prétend qu'elle fut inhumée. On m'a fait voir aussi , dans la bibliothèque des Dominicains de cette ville , un cahier peint de sa main , où sont tracés d'anciens monumens de son pays , qu'elle dessina dans sa retraite. Les Péruviens connoissoient peu la peinture ; mais l'amante de Pizarre , en apprenant l'espagnol , s'étoit fait instruire de nos arts. A côté de chaque figure , se trouve une courte explication en langue

SUITE DU PEROU. 163
castillane. Si ce manuscrit est véritablement de cette femme, comme on le dit, vous conviendrez que ce n'est pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette bibliothèque.

La première page représente les tombeaux, que les anciens Péruviens consacroient à la postérité, sous le nom de *guaques*. Ils choisissoient, comme les Egyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les morts; ils les entouroient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de mausolée; & les amis jettoient par-dessus, une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, de la hauteur de huit à dix toises, sur vingt ou vingt-quatre de longueur. Les campagnes en sont remplies aux environs des villes & des bourgades, dans les plaines, & sur les montagnes. La différence que l'on remarque dans la grandeur de ces monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des personnes qui y étoient enterrées.

Souvent on ensevelissoit les Péruviens avec leurs meubles, dont la plu-

part étoient d'or ; & c'est ce qui excite encore aujourd'hui la cupidité des Espagnols : ils passent le tems à fouiller dans ces sépultures , pour y chercher les trésors qu'ils y croient enfouis. Leur constance est quelquefois récompensée ; mais les guagues ne contiennent ordinairement que des squelettes , quelques vases de terre , une hache de cuivre , & un miroir fait d'une espece de pierre à fusil. Pour ouvrir ces tombeaux , on les perce en long & en travers ; & c'est au centre de la croix , que se trouvent le corps & les meubles qui ont servi à son usage.

Les miroirs , dont le manuscrit présente divers desseins , sont ordinairement ronds , avec une de leurs surfaces plate , aussi lisse , que le crystal , & l'autre moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs , la plupart n'ont que trois ou quatre pouces de diametre. Ils sont percés par le haut ; ce qui fait voir qu'on y passoit un cordon , pour les suspendre à quelque crochet. Il s'en trouve de plats , de concaves , de convexes & d'aussi bien travaillés , que si les ou-

riers eussent joint la connoissance de l'optique aux instrumens les plus propres à ces sortes d'ouvrages. On connoît encore les carrieres d'où l'on tiroit cette pierre ; mais les Espagnols n'en font aucun cas ; parce qu'avec de la transparence & de la dureté, elle a des veines & des pailles qui la rendent facile à se briser, & en gâtent la superficie.

Les haches de cuivre, enfermées dans les sépultures péruviennes, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Si ce n'étoit pas le seul instrument tranchant, dont ces peuples fissent usage, la quantité qu'on en trouve, suppose du moins que c'étoit un des plus communs. Leur principale différence est dans la grandeur ; cependant le manuscrit en offre qui ont le tranchant rond ; d'autres qui sont échan-crées ; & quelques-unes qui ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche. Quoique leur matière la plus ordinaire soit le cuivre, on en faisoit aussi de la même pierre, que celle des miroirs ; & les desseins de Capillana en représentent plusieurs de cette dernière espece.

Les anciens vases à boire sont d'une argile noire & très-fine; mais on ignore où les Péruviens la prenoient.

» Leur forme , dit l'auteur , est celle
 » d'une cruche ronde & sans pied, avec
 » une anse au milieu. D'un côté, est l'ou-
 » verture pour le passage de la liqueur;
 » de l'autre , une tête d'Indien , assez
 » naturellement figurée. Les coupes
 » d'or & d'argent ne devoient pas
 » être rares dans ce pays , où ces mé-
 » taux sont si communs. Aussi faisoient-
 » elles autrefois la plus grande richesse
 » des tombeaux. On y ajoutoit de ces
 » petites pincettes d'or , dont nos In-
 » diens se servent pour s'arracher le
 » poil du menton ». J'en trouve la fi-
 gure dessinée dans le manuscrit , de
 même que celle de quantité d'orne-
 mens qu'il seroit trop long de détaill-
 er.

Le maïs ayant toujours été la prin-
 cipale nourriture des Péruviens, ils
 en représentoient les épis , en pierre,
 avec un art qui ne permet point en-
 core de les distinguer de l'ouvrage de
 la nature. Leur habileté à travailler les
 émeraudes , ne cause pas moins d'é-
 tonnement. Les sépultures en fournis-

sent un assez grand nombre ; & l'on remarque qu'elles l'emportent, pour la beauté, sur toutes celles de la province de Bogota. On ne comprend point qu'un peuple, qui n'avoit aucun usage de l'acier ni du fer, ait pu donner de si belles formes à des pierres si dures, & les percer avec tant d'art. La disposition des trous augmente la surprise : les uns traversent diamétralement ; les autres ne pénètrent que jusqu'au centre de la pierre, & sortent par les côtés, à peu de distance les uns des autres.

Les édifices, anciennement bâtis par les habitans du Pérou, soit pour le culte de leurs dieux, soit pour le logement de leurs souverains, soit pour la défense de leur empire, sont un autre sujet d'admiration. Je peux, d'après les desseins & l'explication même de Capillana, vous donner la description de quelques restes de ces monumens. Je commence par le temple de Cayambé, dont on voit encore la plus grande partie. « Il est situé, » dit l'auteur, sur un terrain élevé, » qui forme une espece de monticule. » La figure de l'édifice est ronde ; les briques qui le composent, sont jointes

» avec la même terre, dont elles sont
 » construites; & cette masse devient un
 » mur aussi solide, que s'il étoit d'une
 » seule pierre. Il n'y a aucune sépara-
 » tion intérieure, parce que c'étoit
 » un lieu d'assemblée publique. La porte
 » en est petite, parce que les empereurs,
 » par respect pour le sanctuaire du
 » soleil, y entroient à pied, quoique
 » dans leurs palais même, ils fussent
 » toujours portés dans une litière.
 » Cayambé, à cause de la célébrité de
 » son temple, passoit pour une ville
 » sainte; & cette opinion s'étendant
 » jusqu'aux campagnes voisines, les
 » caciques & les rois même vouloient
 » y avoir leurs tombeaux.

» Dans la province de Quito, on
 » voit encore le palais de Callo, où
 » les premiers Incas faisoient leur rési-
 » dence; & cet auguste séjour des rois
 » du Pérou sert aujourd'hui de maison
 » de campagne à des moines. En
 » comparaison des autres bâtimens du
 » pays, on trouve, dans celui-ci, un
 » air de noblesse, qui annonce la ma-
 » jesté de ses premiers maîtres. Au-
 » tour d'une cour, regnent trois grands
 » salons, qui en forment le quarré
 » Chacun

» Chacun a plusieurs séparations ; &
 » derrière celui qui fait face à l'entrée ,
 » il y a divers petits réduits , qui pa-
 » roissent avoir été une ménagerie ; on
 » y distingue encore les loges de cha-
 » que animal. L'ouvrage , quoiqu'un
 » peu défiguré , quand je le vis , subsistoit
 » dans ses principales parties ; mais
 » on m'a dit que , depuis la révolution ,
 » on y avoit fait des changemens con-
 » sidérables. Les matériaux de l'édifice
 » sont de pierres presque noires , très-
 » dures , & si bien jointes , qu'on ne
 » feroit pas entrer la pointe d'un cou-
 » teau dans l'intervalle. Les portes ont
 » deux toises d'élévation , sur quatre
 » pieds de large par le bas , & vont
 » toujours en se retrécissant par le
 » haut jusqu'à trente pouces. On leur
 » donnoit cette hauteur , afin que le
 » monarque y pût passer dans sa litiere ,
 » dont les brancards étoient portés
 » sur les épaules de plusieurs Indiens.
 » Il pénétoit ainsi jusqu'à son appar-
 » tement , seul endroit où il marchoit
 » à pied.

» Près du bourg d'Atun - Canar ,
 » province de Cuença , j'ai visité la
 » forteresse la plus vaste , & peut-être la

» mieux bâtie de tout le Pérou. L'en-
 » trée en est défendue par une rivière
 » qui lui sert de fossé ; & du côté
 » opposé, l'enceinte s'élève sur une
 » colline qui en rend l'approche diffi-
 » cile. Le centre est occupé par une
 » tour de forme ovale, qui ne s'élève
 » pas à plus de deux toises au-dessus
 » des autres édifices ; & du milieu de
 » la quelle, il sort un quarré, en ma-
 » niere de donjon, formé par quatre ma-
 » railles, avec des especes de guérites,
 » par où les sentinelles avoient la vue
 » sur la campagne. Les murs de cette
 » forteresse embrassent un terrain spa-
 » cieux. On n'y entre que par une seule
 » porte, qui conduit à différentes pei-
 » tes ruelles, d'où l'on arrive à divers
 » corps de logis. Les uns paroissent
 » avoir servi de casernes pour les sol-
 » dats de la garnison. Les autres, par
 » leur hauteur, leur distribution &
 » leurs portes, semblent former l'appar-
 » tement des Incas. Les pierres, dont
 » les murs sont composés, ne sont pas
 » moins dures, moins polies, ni jointes
 » avec moins d'art, que celles du
 » palais de Callo ; & tous les apparte-
 » mens sont découverts, sans aucun

» marque qui fasse connoître qu'ils
» aient eu des planchers.

» On voit beaucoup d'autres ruines
» dans toute cette contrée, sur-tout
» dans les lieux déserts, où il ne reste
» nulle trace d'habitation. Ces ruines
» sont de briques crues, ou de pier-
» res communes : ce qui peut faire
» juger que c'est l'ouvrage des naturels
» du pays, avant qu'ils fussent sou-
» mis à l'autorité des Incas. Ces mê-
» mes peuples avoient une autre ma-
» niere de se fortifier, dont on remar-
» que encore des vestiges. C'étoit de
» creuser la terre autour d'une monta-
» gne escarpée, & d'y pratiquer de
» petites murailles à hauteur d'appui,
» pour se couvrir contre l'ennemi, & le
» repousser avec moins de danger. Au
» fond des fossés, ils bâtissoient des
» cases qui servoient de logement
» aux troupes. Ces ouvrages étoient si
» communs, qu'on en trouve sur pres-
» que toutes les montagnes ».

Ce que vous venez de lire, Madame,
de l'architecture des Péruviens, sous
le gouvernement de leurs anciens maî-
tres, me paroît un peu exagéré. S'il y
avoit eu de si belles forteresses, est-il

vraisemblable qu'on en eût pu faire la conquête avec tant de rapidité? La ville même de Cusco ne devoit être qu'un amas de cabanes, que les Européens ont détruites, parce qu'ils ne pouvoient les habiter. Les ruines du temple du soleil, dans le village de Cayambé, celles du palais des Incas, près d'Atun-Canar, & la forteresse de Callo, sont des édifices de briques crues, maçonnées avec de la terre-glaife. Tout l'intérieur de ces bâtimens étoit si obscur, qu'on ne pouvoit y voir clair, qu'en supposant qu'ils manquaient de toits. Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, on n'a pas trouvé dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts.

Toutes ces descriptions, dont je n'ai donné, pour ainsi dire, que l'abrégé, sont suivies d'un petit article sur les *Quippos*. Vous avez vu, Madame, qu'avant l'arrivée des Espagnols, les peuples du Pérou n'avoient aucune connoissance de l'écriture. Cependant ils trouvoient le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, de se former une sorte d'histoire, qui comprenoit tous les événemens remarquables.

de leur monarchie. Ils suppléerent d'abord au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Méxicains, & à l'exemple des Egyptiens, par des hiéroglyphes. Mais cette longue maniere d'écrire pouvoit à peine perpétuer quelques événemens principaux, quelques loix, quelques mysteres de la religion. On eût donc recours à une façon plus prompte & plus facile : aux figures peintes ou sculptées, on substitua d'autres signes, qui consistoient en de petits cordons de laine de toutes les couleurs, arrangés & contournés en divers sens. On attachà à chacune de ces formes, & à ces couleurs, la signification des choses les plus essentielles. Ainsi un rond, fait avec de la laine jaune, signifioit le soleil. Un autre de laine blanche désignoit la lune. L'Inca étoit représenté par un nœud simple, d'où pendoit une petite frange jaune; parce que cette couleur étoit celle de l'astre, dont les Incas se disoient les enfans. La reine étoit figurée de même, mais en blanc, symbole de la lune que les Péruviens croyoient être à la fois, la sœur & la femme du soleil. C'étoit

pour cette raison, que le prince régnant étoit obligé d'épouser sa propre sœur. La combinaison de ces nœuds & de ces couleurs, tenoit lieu de livres & de registres. Non-seulement tout ce qui appartenoit à l'histoire, aux loix, aux finances, aux cérémonies, aux comptes des marchandises, &c, étoit, par ce moyen, exactement conservé; mais les moindres circonstances y trouvoient place, par de petits fils attachés aux principales cordes. Il y avoit des officiers publics, à la garde desquels ces quippos étoient confiés; ils en étoient les dépositaires, comme les notaires le sont de nos actes; & l'on n'avoit pas moins de confiance en leur probité. La maîtresse de Pizarre convient de bonne-foi, que ces cordons sont moins propres à faire connoître nos pensées, que les caractères Européens; & que, dans un commerce amoureux, il y a une infinité de choses que les quippos ne peuvent rendre. « Ce langage, dit-elle, étoit trop borné, pour exprimer tout ce que je sentoais pour mon » amant ».

Ce qui semble encore prouver l'in-

suffisance de cette espece d'alphabet, c'est que les Péruviens avoient, de distance en distance, des couriers de relais, qui faisoient passer, de vive voix, les ordres du souverain d'une province à l'autre. Quelquefois, lorsque la commission devoit être secrette, ces mêmes couriers se donnoient l'un à l'autre une espece de quippos; mais alors c'étoit un chiffre convenu entre l'Incas & le gouverneur, auquel il étoit adressé.

Les peuples du Pérou n'ayant pas de lettres, pour communiquer leurs idées, manquoient aussi de chiffres pour faire leurs calculs. Pour savoir ce que chaque ville devoit fournir à l'empereur, ils en faisoient la répartition avec des cailloux ou des grains de maïs. Ils marquoient avec des fils le compte de chaque chose; ils en formoient des écheveaux, qui étoient pour eux comme autant de cahiers séparés. Il y avoit des maîtres des comptes pour les affaires de la guerre & de la paix, pour les vassaux, les tributs, &c; & ils n'avoient d'autre occupation, que de se rendre habiles dans cette singuliere arithmétique.

Le même manuscrit, d'où j'ai tiré

tous ces détails , parle de différentes plantes , & de divers animaux du Pérou , dont Capillana avoit aussi tracé la figure. On n'y trouvoit aucune explication , comme aux autres desseins ; mais le moine qui me les montrait , ne manquoit jamais d'y ajouter un petit commentaire , qui suppléoit au silence du dessinateur.

« Vous voyez , me disoit-il , cet animal qui paroît brouter l'herbe sur le
 » penchant d'une colline : c'est un chevreuil des monts Paramos , les plus élevés & les plus stériles de cette fameuse chaîne de montagnes , que l'on appelle les *Cordillieres*. Leurs cimes se perdent dans les nues ; & presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une neige aussi ancienne que le monde. De plusieurs de ces sommets , en partie écroulés , on voit sortir encore des tourbillons de fumée & de flammes au sein même de la neige. Quant à leur élévation , elles sont , à l'égard de celles de l'Europe , comme les clochers de nos villes , comparés aux maisons ordinaires. Ces montagnes , comme vous sçavez , partent de la terre Ma-

» gellanique , courent par les contrées
 » du Chily , du Paraguay , du Pérou ,
 » jusqu'à l'isthme de Panama , où elles
 » se resserrent pour le traverser , &
 » recommencent ensuite à s'élargir &
 » à s'étendre jusqu'aux extrémités du
 » Mexique. Du côté du sud , on ne les
 » a jamais mieux connues , que depuis
 » le voyage des mathématiciens de
 » France & d'Espagne ; parce qu'el-
 » les ont été comme le théâtre de leurs
 » sçavantes opérations. L'air y est plus
 » ou moins froid , la terre plus ou
 » moins aride , à proportion qu'elles
 » sont plus ou moins élevées. Les
 » plus hautes , comme je vous l'ai dit ,
 » se nomment *Paramos* , qui signifie
 » bruyeres ; & comme dans leur pro-
 » digieuse étendue , elles sont toujours
 » couvertes de neige , le froid y est
 » si aigu , qu'il les rend inhabitables ;
 » on n'y voit ni plantes , ni bêtes ,
 » excepté quelques jones , & l'animal ,
 » dont la figure est sous vos yeux.

« Ces chevreuils vont en troupes
 » dans les plus hautes parties de ces
 » lieux déserts , & où , par consé-
 » quent , l'air est le moins supportable ;
 » mais ce qui doit le plus vous sur-

H v.

» prendre, c'est l'espece de fureur
 » qu'on a ici pour cette chasse, malgré
 » les dangers dont elle est accom-
 » pagnée. Elle se fait entre plusieurs
 » personnes divisées en deux classes;
 » l'une d'Indiens à pied, pour faire
 » lever les chevreuils; l'autre, de
 » cavaliers pour la course. On se rend,
 » dès la pointe du jour, au sommet
 » du Paramo, chacun avec un levrier
 » en lesse. Les gens à cheval prennent
 » poste sur les plus hauts rochers, tandis
 » que les piétons battent les fonds,
 » en faisant beaucoup de bruit. On
 » embrasse ainsi un terrain de trois ou
 » quatre lieues; & s'il part un che-
 » vreuil, le cheval le plus proche court
 » après lui, sans qu'il soit possible, à
 » celui qui le monte, de le retenir,
 » ni de le gouverner. Il passe par des
 » descentes si roides, qu'un homme à
 » pied n'y marcheroit pas sans précau-
 » tion. Il ne connoît ni frein, ni dan-
 » ger, & ne s'arrête que lorsqu'il est
 » fatigué de l'exercice, ou que la bête
 » lui cede la victoire.

» Les chasseurs qui sont postés dans
 » d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu
 » le mouvement du premier, qu'ils

» partent de même , les uns pour cou-
 » per le chemin au chevreuil , les au-
 » tres pour le prendre de front. Les
 » chevaux n'ont pas besoin d'être ani-
 » més ; il leur suffit , pour s'élancer ,
 » d'entendre les cris des hommes &
 » des chiens ; alors ce qu'on peut faire
 » de mieux , est de leur laisser la li-
 » berté de courir ; mais en même
 » tems , il faut être assez ferme sur
 » l'arçon , pour résister aux secousses
 » qu'on reçoit de sa monture. Il en
 » coûteroit infailliblement la vie à ce-
 » lui qui tomberoit , soit par la violen-
 » ce de sa chute , soit par le mouve-
 » ment du cheval , qui , poursuivant
 » sa course , ne manqueroit pas de
 » l'écraser sous ses pieds. On donne
 » à ces chevaux le nom de *parameros* ;
 » parce qu'à peine sont-ils en état de
 » marcher , qu'on les exerce à courir
 » dans ces montagnes.

» Outre les joncs qui croissent sur les
 » Paramos , on y trouve encore une
 » certaine plante , nommée *bois de lu-*
 » *miere* , dont la hauteur est d'environ
 » deux pieds. Il est composé de tiges
 » droites & unies , de la grosseur du
 » petit doigt , qui sortent de la même

» racine ; on les coupe fort près de
 » terre ; on les allume comme des
 » bougies ; & quoique vertes, elles
 » répandent autant de lumière qu'un
 » flambeau , sans demander d'autre
 » soin , que d'ôter le charbon qu'elles
 » font en brûlant.

» Cette autre plante, dont la page
 » suivante vous offre le dessein, est
 » l'herbe fameuse, appelée *coca*, dont
 » on fait ici un fort grand commerce.
 » Autrefois elle n'étoit particulière
 » qu'à quelques cantons du Pérou ;
 » mais elle est devenue très-commune
 » dans les provinces méridionales, par
 » le soin que prennent les Indiens à
 » la cultiver. Plusieurs personnes pré-
 » tendent qu'elle ne diffère point du
 » hétel, qui n'est pas moins en usage aux
 » Indes orientales. Sa feuille est lisse,
 » molle, verte & longue d'un pouce
 » & demi. Le fruit est disposé en
 » grappes, d'abord rouge, ensuite
 » noir ; & c'est dans ce dernier état,
 » qu'on le recueille, & qu'on le fait
 » sécher pour le conserver. Il sert aux
 » Péruviens de petite monnoie, com-
 » me le cacao aux habitans du Mexique.
 » Les Indiens mâchent les feuilles de

» coca, mêlées en portion égale avec
 » une sorte de craie, faite d'écailles
 » d'huîtres calcinées. Elles leur tien-
 » nent lieu de toute autre nourriture ;
 » & quelque travail qu'ils fassent, ils
 » ne souhaitent pas d'autre soulage-
 » ment. L'expérience montre en effet,
 » que cette herbe les rend vigoureux,
 » & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle
 » leur manque. La meilleure est celle
 » qui croît aux environs de Cusco.
 » Il s'en fait une gande consommation
 » dans les lieux où l'on exploite les
 » mines ; car les ouvriers ne peuvent
 » se soutenir sans cet aliment. On leur
 » en fournit la quantité qu'ils desirent,
 » en la rabattant sur leur salaire jour-
 » nalier. Plusieurs particuliers ont
 » fait des fortunes considérables à ce
 » trafic ; les revenus de l'évêque, des
 » chanoines, & de l'église cathédrale
 » de Cusco. proviennent, pour la
 » plupart, de la dîme des feuilles
 » desséchées du coca.

» Dans la même page, où cette
 » plante est dessinée, vous voyez la
 » figure d'un arbre, qui croît au nord
 » de la province de Quitto. Il en dis-
 » tille sans cesse une gomme que les.

» habitans nomment mopa-mopa, &
 » qui sert à faire une sorte de laque
 » ou de vernis si durable, qu'il ne
 » peut être détaché, ni même terni
 » par l'eau bouillante. La maniere
 » de l'appliquer est fort simple : on
 » met dans la bouche un morceau
 » de cette gomme ; & l'ayant délayée
 » avec la salive, on y passe le
 » pinceau, avec lequel on prend la
 » couleur qu'on veut employer ; on la
 » couche sur le bois ; & elle forme, en
 » séchant, un enduit aussi beau, que
 » ceux de la Chine.

» Le leibo, qui est à l'autre page,
 » est un arbre haut & touffu, qui pro-
 » duit une espece de laine, plus douce
 » & plus fine que le coton. Les In-
 » diens ne savent point la filer ; &
 » jusqu'à présent, on ne s'en est servi
 » que pour remplir des matelas. Elley
 » est d'autant plus propre, qu'outre sa
 » mollesse naturelle, elle se leve & se
 » gonfle au soleil, jusqu'à rendre la
 » toile du matelas aussi tendue qu'un
 » tambour, sans s'affaïsser ensuite à
 » l'ombre, à moins que le lieu ne soit
 » humide.

» Les vijahuas, dont la figure est

» à côté de celle du leibo, sont de
 » grandes feuilles, qui pourroient tenir
 » lieu de draps dans un lit. Leur lon-
 » gueur commune est de cinq pieds,
 » sur deux & demi de large : excepté
 » une côte, qui est au milieu, le reste
 » est lisse & uni. Dans les déserts de
 » Guayaquil, elles servent à bâtir, sur
 » le champ, de petites cabanes; mais
 » dans tout le pays, on les emploie
 » à couvrir les maisons, à envelopper
 » le poisson, le sel, & toutes les mar-
 » chandises qu'on veut transporter &
 » garantir de l'humidité.

» De l'autre côté, est le mata-palo
 » (tue-pieu) qui n'a, dans son origine,
 » que l'apparence d'une foible plante,
 » & qui devient d'une prodigieuse
 » grosseur. Il croît fort mince au pied
 » d'un arbre puissant, auquel il se joint,
 » & le long duquel il s'élève, jusqu'à ce
 » qu'il soit parvenu à le dominer.
 » Alors sa houe s'élargit assez, pour
 » dérober à son soutien, les rayons
 » & l'influence du soleil. Il se nourrit
 » de la substance même de l'arbre qui
 » lui sert d'appui; & le consumant par
 » degrés, il prend sa place à la fin;

» & devient si gros , qu'on en fait des
» canots de la premiere grandeur.

» Tournez le feuillet , & vous
» verrez la représentation des plus
» excellens fruits du Pérou. Le chiri-
» moya passe pour le plus délicieux ;
» & on le préfere à l'ananas. Le jus
» en est doux , avec un léger mélange
» d'acide , & l'odeur si agréable , qu'elle
» en releve infiniment le goût. Sa
» grosseur & sa figure approchent de
» celle des pommes pointues d'Europe.
» Sa peau est verdâtre , & comme bro-
» dée de compartimens écailleux. Sa
» chair est blanche , mollasse , & mêlée
» de quelques fibres presque impercep-
» tibles. L'arbre qui produit ce fruit ,
» est haut & touffu. Ses fleurs sont très-
» recherchées , & se vendent fort cher ,
» par la passion qu'ont les femmes pour
» leur odeur.

» Vous connoissez cette autre plante ;
» c'est celle du fraisier ; elle ne differe
» de celles d'Europe , que parce que
» ces dernieres sont plus petites. Aussi
» nos fraises du Pérou sont-elles beau-
» coup plus grandes que les vôtres ;
» & leur qualité est plus aqueuse , sans
» en être moins agréable ».

Le religieux , qui m'expliquoit toutes ces figures , fut interrompu par le son d'une cloche qui l'appelloit au réfectoire. Nous en étions aux dernières pages du manuscrit ; & je vis d'un coup-d'œil , que ce qui restoit , étoit peu digne de curiosité. J'en dis le même de quelques autres détails de la province de Guayaquil. Aussi tout étoit-il prêt pour notre départ , sans savoir pourtant si c'est à Lima que nous irons d'abord , ou à Quito. Cela dépend d'une opération de commerce , qui déterminera peut-être mon marchand pour cette dernière ville. C'est ce que je vous dirai dans ma première lettre.

Je suis , &c.

A Guayaquil , ce 28 avril 1751.



L E T T R E C X L I I.

S U I T E D U P E R O U .

OUI, Madame, c'est à Quito : j'y arrive dans ce moment ; & je rassemble les principales circonstances de mon voyage. Nous nous embarquâmes sur le Guayaquil jusqu'au bourg de Caracol. Ce n'est pas qu'il n'y ait une route par terre ; mais les marais, & plusieurs grandes rivières la rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. Vous ne sçauriez vous imaginer ce que nous eûmes à souffrir pendant cette courte navigation, de la part des mosquitoes, dont je vous ai déjà tant parlé, & auxquels les persécutions qu'on en éprouve, forcent, malgré qu'on en ait, de revenir à chaque instant. Toutes nos précautions, pour nous en garantir, furent inutiles. Le jour, nous étions dans un mouvement continuel pour chasser ces insectes ; la nuit, nous souffrions des douleurs insupportables de leurs

piqûres. Il est vrai que nous avions de gros gands qui nous couvroient les mains ; mais le visage demeuroid exposé ; & les habits n'offroient qu'une foible défense au reste du corps. Les aiguillons pénétroient au travers du drap, & nous causoient des démangeaisons inexprimables.

Ce supplice dura jusqu'à Caracol ; où l'on nous procura des mules, pour continuer notre route par terre. Après quatre lieues de marche, nous arrivâmes sur les bords de la rivière d'Ojibar. Nous la traversâmes neuf fois à gué, dans ses divers détours, & toujours avec quelque péril. Le soir nous nous arrêtâmes dans une grande maison, située sur le rivage, près d'un lieu nommé le port des Motquites. Vous jugez, par ce nom, à quoi nous nous trouvâmes exposés pendant la nuit : nous fûmes si cruellement assaillis par ces détestables insectes, que nous prîmes le parti de nous jeter dans la rivière, & de nous y tenir jusqu'au jour. Mais en nous dérochant ainsi à la voracité de ces pernicious animaux, il ne nous fut pas possible de nous garantir la tête. Il fallut donc abandonner cette ressource,

& laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps. Au point du jour, nous ne pouvions réciproquement nous regarder sans une espèce d'horreur : nos visages étoient couverts de pustules, & nos mains chargées de tumeurs. On nous dit que cette maison avoit été abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire d'un homme qui y étoit mort; je crois qu'on auroit plutôt dû l'appeller l'enfer des vivans.

Nous continuâmes notre route, par un chemin si marécageux, que nos montures enfonçoient dans la boue jusqu'au poitrail. Nous fîmes halte à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. Nous n'y trouvâmes aucun endroit pour nous loger; mais les voituriers Indiens entrèrent dans la montagne, couperent des pieux & des branches, & formerent, en moins d'une heure, des cabanes qui nous mirent tous à couvert. Le lendemain, nous passâmes par un lieu appelé Mama-rumi, ou Mere-de-pierre. Nous y vîmes une cascade de la plus grande beauté. Le rocher, d'où les eaux se précipitent, est élevé de plus de cinquante toises, & accompagné, des deux côtés,

Les arbres très-hauts & très-touffus. La vue est également enchantée de la clarté de l'eau, & du volume qu'elle forme en tombant. Après sa chute, elle continue sa course dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin.

Nous suivîmes cette route, non sans un très-grand danger, parce que, d'un côté, elle n'offroit que d'horribles précipices; de l'autre, elle étoit si étroite, que les cavaliers & les mulets ne cessant de se heurter, tantôt contre les rochers, tantôt contre les arbres, nous étions tous meurtris à notre arrivée à Tarigagua. Il étoit aussi dangereux de passer sur les ponts, que de traverser les rivières. Comme ils sont de bois, & fort longs, ils branlent d'une manière effrayante. N'ayant d'ailleurs que trois pieds de large, sans parapets ni garde-fous, le moindre faux pas peut faire tomber la mule dans le torrent, où elle ne manqueroit pas de périr avec sa charge. On répare ces ponts, chaque année à l'approche de l'hyver, qui est le seul tems où l'on en fasse usage, parce qu'en été la rivière est toujours guéable.

mais on les construit avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans.

Lorsqu'un homme de marque, comme un évêque, un président, le gouverneur, fait ce voyage, le corregidor de Guaranda est obligé de faire élever, par les Indiens, des maisons de bois, qui servent au repos de chaque journée; elles demeurent sur pied pour servir aux autres voyageurs, jusqu'à ce qu'elles tombent faute de réparation. C'est dans une de ces cabanes abandonnées, que nous fûmes cruellement persécutés par les moquites. Quand ces maisons sont renversées, on se contente, comme nous avons fait, des huttes que les voituriers ou les guides bâtissent à la hâte.

Tarigagua est situé au pied du mont Saint-Antoine. Il n'est pas aisé de vous donner une idée de la route qui conduit à cette montagne, & des difficultés qu'on éprouve à la traverser. En quelques endroits, elle est si escarpée, qu'on ne peut y grimper qu'avec des peines excessives. Dans d'autres, la descente est si roide, que les mules peuvent à peine s'y soutenir. Quel-

quelquefois le passage est si étroit, qu'on y trouve difficilement assez de place pour contenir la monture. D'autres fois, il est bordé d'affreux précipices, qui font craindre, à chaque pas, de s'y abîmer.

Ces chemins, ou plutôt ces sentiers, sont remplis, dans toute leur longueur, d'un pas à l'autre, de trous très-profonds, où la mule met le pied de façon, que son ventre touche la terre. Il est vrai qu'ils servent comme d'escaliers, qui rendent la route moins impraticable : mais s'il arrive que l'animal n'y pose pas bien le pied, il s'abat ; & le cavalier court plus ou moins de risque, suivant le côté où il tombe, & où il y a plus ou moins de précipices. Vous direz peut-être qu'il seroit plus sûr d'aller à pied ; mais il n'est pas aisé de se tenir ferme ; & si l'on venoit à glisser, on enfonceroit dans la boue jusqu'aux genoux ; il ne seroit pas possible de s'en tirer.

Quoique ces trous rendent le chemin fort dangereux, cependant le péril est encore plus grand, dans les endroits où ils manquent. La pente étant très-escarpée, & le terrain continuellement détrempé par la pluie, le sen-

tier feroit trop glissant. Les mules ne pourroient pas y marcher ; à moins que des hommes n'allassent devant, pour y creuser de petites tranchées avec une bêche, & y former des espaces de degrés. Il faut renouveler continuellement le même travail, parce que, dans l'espace d'une seule nuit, la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. L'embarras d'avoir toujours quelqu'un devant soi, pour préparer le passage, le danger des chûtes & des contusions, le désagrément d'être couvert de boue, & souvent mouillé jusqu'à la peau, seroient moins fâcheux à supporter, s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui feroient trembler l'homme le plus intrépide.

La maniere dont on descend de ces lieux terribles, n'inspire pas moins d'épouvante. D'un côté, ce sont des hauteurs escarpées ; de l'autre, des abîmes effrayans. Il semble que les mules connoissent le danger, & les précautions qu'il faut prendre pour l'éviter. Quand elles sont au sommet d'une éminence, elles s'arrêtent, placent leurs pieds de devant l'un après l'autre,

l'autre, en font de même de ceux de derriere, demeurent quelque tems dans cette situation, comme pour examiner le chemin; & ensuite se laissent glisser avec la vîtesse d'un éclair. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre soin, que de se tenir ferme sur la selle; parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre à sa monture, & les précipiteroit l'un & l'autre au bas de la montagne.

Quoique l'habitude ait formé ces animaux à ce dangereux manége, ils ne laissent pas de marquer une sorte de faiblissement, quand ils arrivent au sommet de quelque hauteur. Ils s'y arrêtent, sans que le voyageur leur retienne la bride; & s'il arrive, par défaut d'expérience, qu'il les pique de l'éperon, ils n'en demeurent pas moins immobiles, jusqu'à ce qu'ils ayent bien pris leurs dimensions. Non-seulement ils examinent le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, mais ils hennissent, comme pour avertir le cavalier de se tenir sur ses gardes; & s'il n'a pas déjà passé par le même lieu, ces pressentimens lui causent beaucoup d'effroi. Alors les guides

prennent le devant, se postent le long du passage, grimpent sur quelques rocs, se cramponnent aux racines des arbres, & animent la mule par leurs cris, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le bas de la descente. On est étonné de voir avec quelle précision ces animaux dirigent tous leurs mouvemens. Les hommes même ne pourroient se conduire avec plus de prudence & de réflexion. Quand ces bêtes ont fait plusieurs voyages, elles acquierent une sorte de réputation, qui les rend d'un grand prix.

Nous surmontâmes heureusement toutes les difficultés de cette route, & nous nous rendîmes au bourg de Guaranda. Le reste du chemin, jusqu'à Quito, n'offre ni précipices, ni passages dangereux; mais le froid s'y fait sentir vivement. Tous les matins la campagne étoit blanche de frimas, & le haut des rochers couvert de gelée. Dans la zone torride, & sous l'équateur, un Européen, un François devoit s'attendre à des excès de chaleur, & le plus souvent j'étois transi de froid.

Nous eûmes le plaisir de voir, et

passant dans la plaine de Callo , le fameux palais des anciens Incas , dont vous avez lu la description. Plus nous avançons, plus les bois s'éclaircissoient. Bientôt nous ne trouvâmes plus que des sables , & plus haut , des montagnes nues & calcinées , qui bordoient la croupe du volcan de Pichincha. C'est vous dire , Madame , que nous approchions du terme de notre voyage.

Parvenu au haut de la côte , je me rappelai ce que j'avois vu dans les mémoires d'un de nos académiciens , qui , quelques années auparavant , étoit trouvé dans le même lieu. Je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration , à l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de large , entrecoupé de ruisseaux, qui se réunissoient pour former une rivière. Tant que ma vue pouvoit s'étendre , j'appercevois des campagnes cultivées , diversifiées de champs & de prairies , des côteaux de verdure , des villages , des hameaux entourés de haies vives & de jardins. La ville de Quito terminoit cette riante perspective : je me crus transporté dans nos plus belles provinces de

» France. A mesure que je descen-
 » dois , je changeois insensiblement
 » de climat , en passant , par degrés ,
 » d'un froid extrême , à la température
 » de nos beaux jours du mois de mai.
 » Bientôt je découvris tous ces objets ,
 » de plus près , & plus distinctement.
 » Chaque instant ajoutoit à ma surpri-
 » se ; je remarquai , pour la première
 » fois , des fleurs , des boutons & des
 » fruits en pleine campagne , sur tous
 » les arbres ; je vis semer , labourer &
 » recueillir dans un même jour , &
 » dans un même lieu ».

Enfin me voici à Quito ; & pour
 ne rien oublier , j'ai cru devoir , en
 arrivant , mettre par écrit tous ces
 détails ; dans quelques jours je repren-
 drai la suite de ma lettre

J'y reviens , Madame , avec d'autant
 plus de plaisir , à cette lettre , que de-
 puis trois semaines , que j'ai couru les
 rues & les environs de Quito , je puis
 vous faire connoître les dedans & les
 dehors de cette ville. Il faut vous dire
 d'abord , que je loge chez un Espagnol ,
 qui a suivi toutes les opérations des
 mathématiciens envoyés pour déter-
 miner la figure de la terre. Il m'a appris

qu'ils étoient arrivés , comme moi , par la route de Guayaquil ; « qu'en approchant de Guaranda , ils avoient rencontré , à une demie-lieue de ce bourg , le corrégidor , suivi de l'alcade provincial , qui venoit au-devant d'eux ; qu'un peu plus loin , ils virent paroître le curé , environné de jeunes Indiens vêtus de bleu , avec une ceinture de ruban , & une espece de turban sur la tête ; que chacun d'eux portoit dans la main un petit étendard ; que dans cet équipage , ils formoient deux ou trois compagnies , dansant à la manière du pays , & poussant des cris de joie. Cette troupe vive & brillante , ajouta l'Espagnol , accompagna les mathématiciens jusqu'au bourg. Le curé les complimenta ; & dès qu'ils furent entrés , le son des cloches , & l'harmonie de divers instrumens acheverent de donner à cette réception un air de triomphe. Dans leur étonnement , les astronomes demanderent à quoi ils devoient attribuer cet honneur ? On leur répondit que les habitans du pays n'en faisoient jamais moins , pour

» les étrangers de quelque distinction
 » Arrivés à Quito , le gouverneur leur
 » donna un appartement dans le palais
 » de l'audience , & les traita splendide-
 » ment , les trois premiers jours
 » pendant lesquels l'évêque , les audi-
 » teurs , les chanoines , les régidors
 » & toutes les autres personnes de
 » marque paroïssient se disputer , &
 » qui leur feroit le plus de politesses
 » Les académiciens François vinrent
 » par une autre route. Cette ville
 » devoit être leur demeure ordinaire
 » & comme le centre de leurs travaux
 » astronomiques. Les premiers jours
 » furent employés à recevoir , à
 » rendre des visites , & à satisfaire la
 » curiosité du public , autant que la
 » leur. Ils commencèrent ensuite à
 » reconnoître le terrain pour leurs
 » premières opérations ; mais ils furent
 » arrêtés par un de ces accidens qui
 » humilient les philosophes , en leur
 » faisant voir que la supériorité de
 » leurs lumières ne les met point à
 » couvert des nécessités communes.
 » La distance des lieux , & sur-tout le
 » défaut de commerce direct entre la
 » France & l'Amérique Espagnole,

» avoient retardé les lettres de change
 » qu'ils attendoient ; & dix-huit mois
 » après leur départ de Paris , ils
 » n'avoient pas encore reçu de nou-
 » velles d'Europe. Celui d'entre eux
 » qui étoit chargé de l'administra-
 » tion des fonds , avoit écrit au vice-
 » roi du Pérou , la triste situation où
 » ils se trouvoient ; & non-seulement
 » deux mois s'étoient écoulés avant
 » qu'il en eût une réponse , mais elle
 » n'avoit pas été favorable.

» Ainsi , dénués d'argent , à trois
 » mille lieues de leur patrie , ces sa-
 » vans se voyoient dans la nécessité de
 » chercher un asile , sans sçavoir à qui
 » s'adresser. Un d'entr'eux se transfé-
 » porta à Lima , pour y faire usage
 » de quelques lettres de crédit , qu'ils
 » avoient sur les correspondans de
 » France. Ce voyage eut tout le succès
 » qu'ils s'en étoient promis ; & rien
 » n'étant plus capable de troubler leurs
 » travaux , ils les commencèrent dans
 » la plaine d'Yaruqui , où j'assistois
 » souvent à leurs opérations. Ils avoient
 » aussi , pour spectateurs , une infinité
 » de jeunes Indiens , pour qui ces
 » sçavantes observations étoient des

» mystères impénétrables. Ils ne con-
 » cevoient pas ce que pouvoit faire un
 » homme à genoux, au pied d'un quart
 » de cercle, la tête renversée dans
 » une attitude gênante ; tenant d'une
 » main un verre enfumé ; maniant
 » de l'autre les vis du pied de l'instru-
 » ment ; portant alternativement son
 » œil à la lunette & à la division, pour
 » examiner le fil à plomb ; courant de
 » tems en tems regarder la minute &
 » la seconde à une pendule ; écrivant
 » quelques chiffres sur un papier, &
 » reprenant sa première situation. Au-
 » cun de ces mouvemens n'échappoit
 » à leurs regards ; & comme ces peu-
 » ples sont d'excellens pantomimes,
 » qu'ils ont le talent de contrefaire
 » tout ce qu'ils voient, même ce
 » qu'ils ne comprennent pas, on vit
 » au moment qu'on s'y attendoit le-
 » moins, paroître sur l'arène, de grands
 » quarts de cercle de bois & de papier
 » peint, assez bien imités, & ces
 » bouffons contrefaire les mathématis-
 » ciens avec tant de vérité, que cha-
 » cun d'eux ne put s'empêcher de s'y
 » reconnoître. Tout cela étoit exécuté
 » d'une manière si comique, que nos

• savans étoient les premiers à rire de
• ces scènes burlesques.

• » Après avoir suivi les académi-
• ciens dans la plaine , je les accom-
• pagnai sur les montagnes. Nous arri-
• vâmes au sommet le plus élevé de
• Pichinchà , le Vésuve de Quito , au
• pied duquel cette ville est située ;
• & vous ne sçauriez croire ce que nous
• eûmes à souffrir de la rigueur du
• froid , & de la violence du vent.
• Outre ces deux incommodités , nous
• étions enveloppés d'un brouillard
• si épais , qu'à peine pouvions-nous
• distinguer les objets à sept ou huit
• pas de distance. Quand ces téné-
• bres venoient à s'éclaircir , & que
• les nuages , par leur poids , descen-
• doient vers la surface de la terre ,
• alors ils paroissoient comme une
• mer , au milieu de laquelle notre
• rocher s'élevoit comme une île.
• Nous entendions le bruit des orages
• qui rouloient sur Quito & les lieux
• voisins. Nous voyions partir la fou-
• dre & les éclairs au-dessous de nous ;
• & pendant que des torrens de pluie
• inondoient le pays d'alentour , nous
• jouissions d'une paisible sérénité. Le

» ciel étoit clair ; le soleil tempérox
 » la fraîcheur de l'air ; le vent ne le
 » faisoit presque plus sentir. Tout
 » changeoit de face , quand les nuages
 » remontoient : leur épaisseur nous
 » ôtoit la respiration ; la neige recom-
 » mençoit à tomber, le vent à souffler ;
 » & à chaque instant , nous étions sur
 » le point de nous voir emportés ;
 » avec nos cabanes , dans les préci-
 » pices qui nous environnoient. Le
 » craquement des rochers qui se dé-
 » tachoient de la montagne , & l'é-
 » branloient en tombant , augmentoit
 » encore nos craintes. Il étoit d'autant
 » plus effrayant , qu'on n'entendoit
 » pas d'autre bruit dans ce désert ; &
 » il n'y avoit point de sommeil qui pût
 » y résister.

» Toutes les fois qu'il tomboit de
 » la neige , nous étions obligés de
 » sortir de nos cabanes avec des pelles,
 » pour ôter celle qui s'amassoit sur
 » le toit , de peur que la hutte n'en
 » fût écrasée. Nous avions , à la vérité,
 » des domestiques ; mais ils étoient
 » tellement engourdis par le froid ,
 » qu'on ne pouvoit les tirer d'une
 » petite tente , où ils entretenoient

» un feu continuel. Notre nourriture
 » consistoit en un peu de ris bouilli
 » avec de la viande ou de la volaille,
 » qu'on nous apportoit de Quito. Au
 » lieu d'eau, nous remplissions nos
 » pots de glace, que nous faisons fon-
 » dre auprès du feu ; & pendant que
 » nous mangions, chacun étoit obligé
 » de tenir son plat sur un réchaud.

» Quelquefois la nuit nous surpre-
 » noit en plein champ, au pied de la
 » montagne, où la nécessité nous con-
 » traignoit d'attendre le jour. Nos
 » selles nous servoient de chevet, nos
 » manteaux de matelas ; & nos mou-
 » choirs, soutenus de nos couteaux de-
 » chasse, formoient une espece de pa-
 » villon, qui nous fournissoit un abri
 » contre le verglas. D'autres fois,
 » nous avions à redouter l'éboulement
 » des grosses masses de neige incor-
 » porée & durcie avec le sable, que
 » nous prenions pour des bancs de
 » rochers. Elles se détachotent du som-
 » met de la montagne, & se précipi-
 » toient près de nos tentes. Nous
 » étions réveillés par ce bruit que les
 » échos redoubloient, & qui sembloit
 » encore s'accroître dans le silence de
 » la nuit.

» Pendant que nous étions campés
 » dans ce lieu , deux particuliers de
 » Quito eurent la curiosité , peut-être
 » au nom de toute la ville , de savoir
 » ce que nous faisions si long-tems
 » dans la moyenne région de l'air.
 » Leurs mules les conduisirent au
 » pied du rocher , où nous avions élu
 » notre domicile. Mais il leur restoit à
 » franchir deux cens toises de hauteur
 » perpendiculaire , que l'on ne pou-
 » voit monter , qu'en s'aidant des pieds
 » & des mains. Nous les vîmes plusieurs
 » fois abandonner la partie ; mais en-
 » fin , à l'envi l'un de l'autre , ils firent
 » de nouveaux efforts , & parvinrent à
 » notre poste , après avoir mis plus
 » de deux heures à l'escalader. Nous
 » les reçûmes agréablement ; nous leur
 » fîmes part de toutes nos richesses.
 » Ils nous trouverent mieux pourvus
 » de neige que d'eau. On fit grand feu,
 » pour les faire boire à la glace. Ils
 » passerent avec nous une partie de
 » la journée ; & le soir , ils reprirent
 » le chemin de Quito , où nous avons
 » depuis conservé la réputation d'hom-
 » mes extraordinaires. Personne ne
 » pouvoit se persuader que l'unique

» motif des mathématiciens , pour
 » mener une vie si dure, fût de vérifier
 » la figure de la terre. On étoit dans
 » l'opinion , qu'avec le secours des
 » sciences magiques, ils alloient à la
 » recherche des mines, & qu'ils entrete-
 » noient un commerce secret avec le dia-
 » ble. Deux Indiens, qui avoient perdu
 » leur âne , s'adresserent à eux , & leur
 » demanderent à genoux, ce que ces
 » animaux étoient devenus , parce que
 » rien , disoient ils , ne leur étoit caché.

» Autrefois Pichincha étoit un vol-
 » can ; & il y a eu quelques éruptions
 » assez vives depuis la conquête. L'ou-
 » verture est dans un pic , dont le
 » sommet est présentement couvert
 » de sable & de matiere calcinée ;
 » mais il n'en sort plus de feu ; & l'on
 » n'y voit aucune apparence de fumée.
 » Cependant ceux qui habitent les en-
 » virons , sont quelquefois alarmés
 » par les bruits effrayans, que causent
 » les vents renfermés dans les cavités
 » de la montagne. Ils rappellent à leur
 » esprit, ses anciennes dévastations ,
 » lorsque la ville & le pays voisin se
 » trouvoient , pour ainsi dire , ense-
 » velis sous un déluge de cendres.

» Ce vaste gouffre est séparé en
 » deux, comme par une muraille ; &
 » tout ce que nous y apperçûmes, ne
 » nous parut être que les débris
 » écroulés de la cime, lors de son em-
 » brasement. Un amas confus de ro-
 » chers énormes, brisés & entassés
 » irrégulièrement les uns sur les autres,
 » présente, aux yeux, une vive ima-
 » ge du cahos. On a vu sortir de ce
 » volcan, des cataractes de feu, qui
 » s'ouvroient de nouvelles routes,
 » en perçant les flancs de la monta-
 » gne. Des cascades de neige à demi-
 » fondue, se précipitoient dans la
 » plaine ; une mer d'eaux bouillantes
 » couvroit le terrain, plusieurs lieues
 » à la ronde, & rouloit dans ses flots,
 » pêle-mêle, des masses enflammées,
 » des blocs de glaces, & des fragmens
 » de rochers.

» La vie des mathématiciens, sur le
 » sommet glacé de Pichincha, fut
 » comme le noviciat de celle qu'ils
 » menerent, pendant deux ans, sur
 » plus de trente montagnes différentes,
 » sans autre soulagement, que celui de
 » l'habitude ; car leurs corps s'endur-
 » cirent enfin, & se familiariserent

» avec ces climats , comme avec la
 » grossièreté des alimens. Ils se firent
 » aussi à cette profonde solitude , ainsi
 » qu'à la diversité de température qu'ils
 » éprouvoient en passant d'une mon-
 » tagne à l'autre. Autant que le froid
 » étoit vif sur les hauteurs , autant
 » la chaleur étoit excessive dans les
 » vallons qu'il falloit traverser. Enfin
 » l'habitude les rendit insensibles au
 » péril ; & dans le plus fort du danger,
 » l'honneur soutint toujours leur cou-
 » rage. En voyant de loin les éclairs
 » qui avoient duré pendant plusieurs
 » jours , la foudre qui grondoit sans
 » interruption , la neige qui tomboit
 » sans relâche , & couvroit la cime
 » des montagnes , les habitans crurent
 » un jour que tous ces savans avoient
 » péri. Ce n'étoit pas la première fois
 » qu'on en avoit fait courir le bruit ;
 » & dans cette occasion , on fit pour
 » eux des prières publiques.

» Mais ce ne furent pas là les seuls
 » obstacles qu'ils eurent à combattre ;
 » ils se seroient crus trop heureux ,
 » s'ils n'eussent eu contr'eux , que la
 » rigueur des frimats. Il leur fallut
 » encore essuyer toutes les chicanes

» du barreau , dans la discussion de
 » plusieurs procès qu'ils eurent à sou-
 » tenir : destinée singuliere pour des
 » hommes qui , jusques - là , n'en
 » avoient peut-être jamais connu que
 » le nom ; plus singuliere encore pour
 » des académiciens , qui , au lieu de se
 » livrer uniquement au principal ob-
 » jet de leur voyage , étoient obligés
 » d'employer la moitié de leur tems ,
 » à dresser des actes de procédures ,
 » à solliciter des juges , à donner de
 » l'exercice aux procureurs & aux
 » avocats. Ces procès étoient de trois
 » sortes : matiere civile , politique
 » & criminelle.

» Procès en matiere civile : vous
 » avez vu que le manque d'argent
 » mettoit quelquefois les académiciens
 » dans l'embarras : un jour ils furent
 » obligés de vendre jusqu'à leurs habits
 » & d'autres petits effets , pour avoir
 » de quoi vivre. La nécessité où ils
 » se trouverent à Quito , de faire ce
 » petit com̄erce , les fit passer pour
 » des contrebandiers , qui vendoient
 » des marchandises prohibées. Plusieurs
 » personnes déposerent qu'elles avoient
 » acheté , de ces étrangers & de

» leurs domestiques , des aiguilles ,
 » des pierres à fusil , des chemises , des
 » dentelles , des diamans , des bijoux ,
 » &c. Les informations furent en-
 » voyées au viceroy ; un alcade
 » visita les meubles , les hardes , les
 » livres des académiciens , les instru-
 » mens de mathématique ; mais rien ne
 » lui parut de contrebande ; il dressa
 » un procès-verbal , qui déchargea
 » les accusés.

» Procès en matière politique :
 » c'étoit au sujet des pyramides qui
 » furent construites à Quito , pour ser-
 » vir , dans tous les tems , à constater
 » le travail des mathématiciens , & à
 » en perpétuer la mémoire. MM. Juan
 » & l'Ulloa s'opposèrent à la construc-
 » tion de ces monumens , appor-
 » tant pour raison , que l'inscription
 » latine qui devoit y être gravée , étoit
 » injurieuse à la nation Espagnole , &
 » personnellement à sa majesté catho-
 » lique ; que d'ailleurs on avoit oublié
 » d'y faire mention d'eux , quoiqu'ils
 » eussent été associés aux mêmes tra-
 » vaux ; qu'on avoit nommé deux mi-
 » nistres de France , sans parler de ceux
 » d'Espagne ; & que pour le couron-

» nement des pyramides , on avoit mis
 » une fleur - de - lys , ce qui blessoit
 » l'honneur de la personne royale. Ils
 » concluoient que l'inscription fût
 » supprimée , & l'auteur admonesté.

» De pareilles plaintes , formées
 » contre des étrangers , ne pouvoient
 » manquer de faire impression ; mais
 » sans entrer dans l'embarras de cette
 » procédure , qui fut fort longue , il
 » suffit de savoir qu'ils en sortirent
 » victorieux. Ils déclarèrent que , si les
 » deux mathématiciens Espagnols ,
 » MM. Juan & d'Ulloa , n'étoient pas
 » nommés dans l'inscription , ils ne
 » devoient s'en prendre qu'à eux-mê-
 » mes , puisqu'ils avoient refusé de
 » l'être en qualité de co-opérateurs ,
 » *cooperantibus* ; que ce terme leur
 » ayant déplu , on avoit proposé d'y
 » substituer ceux de *concurrentibus* ,
 » d'*auxiliantibus* , & que tout cela
 » n'avoit pas été accepté ; qu'en con-
 » séquence , leur nom ne s'y trouvoit
 » pas , mais qu'on avoit laissé un espace
 » vuide , où il étoit aisé de les insérer ,
 » si on pouvoit parvenir à les conci-
 » lier ; que l'on ne concevoit pas com-
 » ment on avoit pu soupçonner des

» François, de manquer de respect pour
 » un souverain du sang de leur roi; qu'en
 » disant que les pyramides avoient
 » été érigées sous les auspices de sa
 » majesté catholique, *auspiciis regis*
 » *catholici*, c'étoit en parler avec plus
 » de dignité, que si on eût mis avec
 » son consentement; que d'ailleurs il
 » n'étoit pas possible de supposer qu'un
 » ouvrage de cette nature s'exécutât
 » sur les terres d'un souverain, sans
 » son agrément; que les noms des
 » ministres d'Espagne pouvoient paroître
 » une circonstance étrangère, au
 » lieu qu'on ne porteroit jamais le
 » même jugement de ceux des ministres
 » de France; que ces derniers
 » avoient été les promoteurs de cette
 » glorieuse entreprise; que les parties
 » adverses pouvoient élever,
 » à leurs frais, d'autres pyramides,
 » sur lesquelles on ne leur contesteroit
 » pas la liberté de faire graver tout
 » ce qu'ils jugeroient à propos.

» A l'égard de la fleur-de-lys qui terminoit
 » ces monumens, on faisoit
 » voir que l'écusson entier des armes
 » d'Espagne n'étoit pas propre à un
 » couronnement isolé; qu'on avoit

» suivi un usage constant & confor-
 » me aux regles , en faisant servir
 » d'ornement , la piece principale des
 » armoiries ; que l'inscription étant
 » dédiée au roi d'Espagne , on avoit
 » dû prendre les armes personnelles
 » de Philippe V , qui régnoit alors ;
 » que pour empêcher toute interpré-
 » tation suspecte , il n'y avoit qu'à
 » couvrir de la couronne d'Espagne ,
 » cette même fleur-de lys , & qu'alors
 » on ne pourroit plus douter qu'elle
 » ne fût le symbole d'un monarque
 » Espagnol , né prince de la maison de
 » France.

» Les académiciens finissoient par de-
 » mander l'approbation de l'audience
 » royale pour l'inscription. Ce tribu-
 » nal rendit son jugement , qui por-
 » toit permission de faire élever dans
 » la plaine d'Yaruqui , deux pyrami-
 » des en mémoire de leurs observa-
 » tions , sous la condition expresse ,
 » qu'elles seroient terminées par la
 » couronne d'Espagne. L'inscription
 » étoit approuvée dans toutes ses par-
 » ties ; les noms des deux mathéma-
 » ticiens Juan & d'Ulloa y devoient
 » être inférés , avec les qualités sous

» lesquelles ils avoient été envoyés ,
 » pour assister aux opérations des acadé-
 » miciens de France.

» Mais ces monumens célèbres ,
 » dont la construction rencontra tant
 » d'obstacles , ces fameuses pyrami-
 » des , qui devoient perpétuer la gloire
 » de tant de savans dans les Indes ,
 » & éterniser les fruits de leurs tra-
 » vaux , ne subsisterent pas long-tems
 » après leur départ. Un ordre de la
 » cour d'Espagne en fit détruire jus-
 » qu'aux fondemens ; & les pierres ,
 » dont le centre marquoit les deux
 » termes de la base , ont servi depuis
 » à faire des meules de moulin.

» Le troisième procès étoit au su-
 » jet du meurtre de M. Seniergues ,
 » chirurgien envoyé avec les acadé-
 » miciens au Pérou , & qui y finit sa
 » vie d'une manière tragique. Il se
 » faisoit à Cuença , dans la place pu-
 » blique , un combat de taureaux.
 » Seniergues , qui étoit tranquillement
 » assis dans une loge , fut assailli par
 » une populace armée & furieuse ,
 » animée par celui dont le devoir étoit
 » de la réprimer. Le brave chirurgien
 » se voyant attaqué , descend de sa

» loge, fait face à cette multitude ;
 » la contient quelque tems , puis en
 » est poursuivi , enveloppé , désarmé ,
 » & enfin tombe , percé de blessures
 » mortelles. Une galanterie françoise
 » étoit le sujet de la querelle : Senier-
 » gues avoit entrepris de défendre les
 » droits d'une jolie femme , contre
 » un amant qui l'avoit trompée.

» Il s'éleva une émeute générale
 » contre ceux de votre nation , qui
 » se trouverent présens ; presque tous
 » coururent risque de la vie. Il y eut heu-
 » reusement , parmi les ecclésiastiques
 » & les moines , des âmes charitables ,
 » qui leur donnerent un asile. Le blessé
 » mourut , au bout de quatre jours ,
 » dans la maison des Jésuites. Les
 » académiciens , pour honorer la mé-
 » moire du défunt , se crurent obligés
 » d'intenter & de soutenir , contre les
 » meurtriers , un procès qui dura plus
 » de trois ans. Les coupables furent
 » condamnés à un bannissement qu'ils
 » n'ont point gardé , à une amende
 » qu'ils n'ont point payée ; & après
 » le départ des François , ayant fait
 » entendre de nouveaux témoins , ils
 » ont été entièrement absous : seule-

» ment le plus criminel prit le parti
» de se faire prêtre.

» Malgré la loi, qui défend de por-
» ter des poignards, ils sont tolérés
» parmi nous, dans toute l'Amérique.
» Aussi, dans les grandes villes, comme
» Lima, Quito, &c, il y a des tems,
» où il ne se passe pas de semaine,
» quelquefois pas un seul jour, qui ne
» soit marqué par quelque meurtre.
» L'abus des asiles est la principale
» cause de ce désordre. Un assassin, sur
» le parvi d'une eglise, insulte à toute
» la justice séculière. Il est étonnant
» que l'excès du mal n'ait pas encore
» fait sentir la nécessité du remede.

» Tandis que, d'une part, on chagri-
» noit les académiciens au Pérou, de
» l'autre, on y rendoit des hommages
» à l'illustre corps dont ils étoient
» membres. L'université de Quito dé-
» dia une these à l'Académie royale des
» sciences de Paris, & la lui fit remet-
» tre avec la dédicace. L'une & l'autre
» étoient gravées sur une planche d'ar-
» gent, avec une Minerve environnée
» de génies, qui, sous la figure d'en-
» fans, formoient des jeux, avec les
» attributs des sciences mathématiques

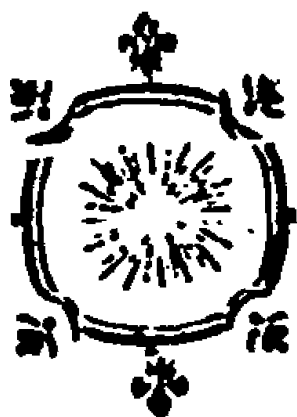
» & physiques. L'Académie en témoi-
 » gna sa reconnoissance à l'université,
 » par une lettre de remerciement ».

L'Espagnol, de qui je tiens tous ces détails, m'a appris qu'après sept ans de séjour au Pérou, plusieurs de nos savans argonautes étoient retournés dans leur patrie : M. de la Condamine, par la riviere des Amazones; M. Bouguer, par la route de Carthagene & de S. Domingue. MM. Godin & Jussieu ne quitterent le pays, que plusieurs années après. Le premier accepta le titre de cosmographe de sa majesté catholique, & la chaire de mathématique dans l'université de Lima. Il y a quelques mois qu'il est parti pour l'Espagne, où l'on assure qu'il a dessein de se fixer. M. de Jussieu fut retenu par un décret de l'audience de Quito, en qualité de médecin : les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit dans ses lumieres, fit juger son secours nécessaire, dans un tems où la petite vérole ravageoit toute la province. Cette maladie ne regne pas ici continuellement ; & quelquefois il se passe sept ou huit ans, sans qu'on en ressent
 aucune

SUITE DU PEROU. 217.
aucune atteinte; mais lorsqu'elle com-
mence à paroître, elle répand la dé-
solation dans les campagnes. Outre sa
malignité naturelle, on rejette une partie
de ses malheureux effets, sur le peu
d'assistance qu'on donne aux malades.
Ceux qui échappent, ne doivent la vie
qu'à la force de leur tempérament.

Je suis, &c.

A Quito, ce 22 mai 1751.



Tom. XII.

K

L E T T R E C X L I I I .

S U I T E D U P E R O U .

JE crois, Madame, assez connoître actuellement la ville de Quito, pour entreprendre de vous en donner une idée. Elle est située dans l'intérieur des terres, sur le penchant du Pichincha, entre deux plaines spacieuses, qui se rétrécissent en s'approchant de la montagne, où elles se joignent. C'est là que la ville est placée, dans un terrain très-inégal, & sur les ruines même de l'ancienne Quito, bâtie par les Indiens. Cette position rend les rues fort irrégulieres : les unes sont dans des fonds, les autres sur des hauteurs. Il est étonnant qu'avec des plaines si belles, si étendues, les Espagnols ayent choisi une situation si désagréable. Peut-être n'imaginoient-ils pas, qu'ils dussent y avoir un jour une si grande ville ; car en se servant de l'ancien emplacement, ils ne firent d'abord que substituer des édifices solides à de fragiles cabanes ;

mais par le séjour de Gonzalez-Pizarre, Quito devint une cité riche & florissante. Bientôt les deux plaines furent remplies de maisons de campagne, les terres cultivées, les champs émaillés de fleurs, & les côteaux couverts de nombreux troupeaux. Diverses collines fournissent des eaux abondantes, que des tuyaux souterrains conduisent dans les divers quartiers de la ville. Sa grandeur est, à-peu-près, comme celle de Rouen : dans un terrain moins inégal, elle paroîtroit plus étendue.

La principale place est quarrée ; & ses faces sont ornées de quatre grands édifices ; savoir, la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel-de-ville, & celui de l'audience, qui tombe en ruine. Au milieu est une très-belle fontaine ; & aux angles aboutissent quatre grandes rues, droites, larges, mais incommodes, par des montées & des descentes continuelles. Ce défaut ne permet, dans aucune partie de la ville, l'usage des carrosses ; on se contente de chaises à porteur pour les femmes ; les hommes vont à pied, accompagnés d'un domestique qui tient un parasol.

Les autres rues ne sont point ali-

mense, sans le secours d'un guide qui demeure sur les lieux.

L'entrée de la grotte est un peu étroite; il faut se courber pendant quelques pas pour y pénétrer; mais le terrain s'abaisse à mesure qu'on avance, et l'on chemine bientôt sans obstacle. On parcourt d'abord la branche qui est à droite, et le premier objet curieux qui se présente est une stalactite, appelée par le peuple le *tas de la Vieille*. Cette pierre présente un cône d'à peu près douze pieds de circonférence à la base, et de quatre et demi de hauteur. Elle a été formée par l'eau imprégnée de spath calcaire très-pur qui tombe de la voûte. On remarque dans cette partie un assez grand nombre de stalactites en forme de mamelons, mais d'une assez petite dimension. En général, ces sortes de congélations sont rares dans cette grotte. La voûte offre encore des pierres brillantes de diverses formes et grandeurs, et trop élevées pour pouvoir être aperçues en détail.

Plus loin on trouve une belle pièce, de forme elliptique, et appelée *chambre des Gâteaux*; elle a trente pieds de longueur sur neuf de hauteur, et elle est ornée, à hauteur d'appui, de branches de silex qui forment tout autour un double rang de rameaux en-

trelacés. Ces rameaux , disposés avec autant d'élégance que de symétrie , font un effet admirable , et représentent assez bien diverses figures de pâtisserie. Le plafond est extrêmement uni et orné de petites coupoles remplies des mêmes figures. A quelque distance de cette pièce , on entre dans une autre plus petite et d'une moindre élévation ; dont la voûte et les parois sont tout couverts d'un spath trièdre de la plus belle transparence. Ces pierres brillent comme le diamant , et lorsque la pièce est bien éclairée , elles jettent des reflets étincelans.

La chambre des coquillages qui vient ensuite , est un assez vaste appartement tout parsemé de térébracules , d'huîtres fossiles et autres coquilles incrustées dans le roc. Cette pièce est suivie d'une autre chambre cristallisée , presque entièrement semblable à la première.

Après avoir visité toute la première partie de la grotte , on arrive au grand embranchement par un large chemin appelé la grande route , qui dans quelques endroits a trois toises de largeur , et une voûte de six d'élévation , et même plus , si l'on mesure la profondeur des coupoles que l'on y remarque de distance en distance. Ces coupoles sont

L'exactitude de ces religieux à remplir les devoirs de leur état, a déterminé les principales villes du Pérou à les choisir pour administrer leurs hôpitaux.

Un des colleges gouvernés par les Jésuites, est honoré du titre d'université; les gages des professeurs sont payés par le roi. Il est assez remarquable que la chaire de médecine soit toujours vacante, parce que personne ne se présente pour la remplir. Il y a douze places de fondation royale, pour les fils des auditeurs & des autres officiers civils & militaires.

L'évêque de Quito a plus de cent mille livres de revenu; & son chapitre, composé de quatorze chanoines, près de soixante mille. L'office divin se fait avec beaucoup de pompe dans la cathédrale; mais la fête, qui se célèbre avec le plus d'apparat, est celle du saint sacrement. Toutes les cours, les officiers, & les personnes d'un rang distingué, ne manquent pas de s'y trouver, & d'y paroître avec tout le fîlle de l'orgueil espagnol. Ce qui mérite le plus d'attention, ce sont les processions extraordinaires & les dan-

ses des Indiens , qui accompagnent toujours ces dévotions d'éclat. Les maisons sont ornées de riches tapisseries , & les rues terminées par des arcs de triomphe , avec des autels de distance en distance , qui étalent une quantité étonnante de vaisselle d'or & d'argent. Cette splendeur , jointe à la richesse des habits , donne à cette fête une magnificence qu'on n'imité qu'imparfaitement dans nos villes d'Europe.

Un mois avant la célébration , les curés de la ville & ceux des environs , choisissent un certain nombre d'Indiens pour les danses , & leur font répéter celles qui étoient en usage avant la conquête. Leur musique consiste dans un fifre & un tambour ; & leurs mouvemens ne sont que des sauts , qu'ils font de très-mauvaise grace. La plupart s'habillent en femmes ; & c'est à qui se distinguera le plus par le grotesque de sa parure. Ils ont une espece de masque formé de rubans , dont ils se couvrent le visage , mettent sur leurs bas de petites bottines , & y attachent des grelots , qu'ils prennent plaisir à faire sonner. Avec ce bizarre

vêtement, ils forment des compagnies de huit ou dix personnes, passent des jours entiers à courir dans les rues, sans autre vue, que de remplir un devoir de religion, ou peut-être parce que cet exercice les amuse. Ils le commencent un mois avant, & ne le finissent qu'un mois après la grande fête. Ils ne s'inquietent alors, ni de leur travail, ni de leur famille, & ne font que courir, sauter, danser, sans marquer ni fatigue, ni ennui, ni dégoût, quoique le nombre de leurs admirateurs diminue chaque jour, & que les applaudissemens se changent enfin en railleries & en mépris.

Cette apparence de dévotion ne suppose pas, que ces peuples, aient des notions fort éclairées sur le christianisme. Il se trouve même très-peu de gens parmi eux, qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au service divin les dimanches & les fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Il y a quelques jours, qu'un Indien ayant manqué à la messe, pour s'être amusé à boire, fut condamné au fouet, punition ordinaire dans pareil

cas. Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le curé, & de le remercier de son zèle à faire exécuter le précepte. Le pasteur lui fit une courte réprimande, avec une exhortation affectueuse de ne pas négliger les devoirs de la religion. A peine eut-il cessé de parler, que l'Indien, s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner le même nombre de coups pour le lendemain, qui étoit une autre fête, parce qu'ayant envie de boire encore, il prévoyoit qu'il ne pourroit pas assister à la messe. Ce que vous pourriez prendre pour malignité dans une autre nation, n'est ici, Madame, qu'un excès d'ignorance & d'imbécillité.

Ce qui empêche que la religion chrétienne ne prenne d'heureuses racines dans le cœur de ce peuple, outre la stupidité de son caractère, c'est qu'il conserve toujours une forte inclination pour le culte du soleil, son ancienne idolâtrie. Dans les grandes villes, où l'on doit supposer qu'il a pris plus d'attachement pour le christianisme, il y a ce-

pendant encore des jours, où sa dévotion pour cet astre se réveille, & lui fait regretter un tems qu'il ne connoît plus que par tradition. Tel est le jour de la nativité de la Vierge, auquel les Indiens célèbrent la mort d'Atahualipa, par une espece de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils sont habillés comme on l'étoit du tems des Incas. Ils portent les images du soleil & de la lune, leurs cheres divinités ; le reste du tems se passe à boire. Comme ils sont fort adroits à jetter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols, si redoutés d'ailleurs de cette nation qui les regarde comme ses maîtres, ne sont pas en sûreté ce jour-là ; & les plus sages se tiennent renfermés dans leurs maisons.

Un autre obstacle à la parfaite conversion des Indiens, est leur peu d'instruction, & la contradiction qu'ils remarquent entre la doctrine qu'on leur prêche, & les exemples qu'on leur donne. Chaque curé est un tyran qui les fait travailler à son profit, & rouer de coups au moindre

mécontentement. L'ordonnance les oblige , trois fois la semaine , à venir au cathéchisme ; & s'ils y arrivent un peu tard , la correction paternelle du pasteur est une volée de coups de bâton , appliqués dans l'église même ; de sorte que , pour se le rendre propice , chacun d'eux apporte son présent. Ce même curé , qui leur interdit le commerce des femmes , en a plusieurs , qu'il ne se donne seulement pas la peine de leur cacher. Quand les moines vont dans les campagnes , faire la quête pour leur couvent , c'est une expédition militaire , où ils s'emparent de tout ce qui est à leur bienséance. Si l'Indien ne lâche point , de bonne grace , ce qui lui est extorqué , ils le chargent d'injures & de coups.

Entre les cours de justice , qui se tiennent à Quito , la principale est celle de l'audience royale ; elle ne diffère point des autres tribunaux de ce nom , établis en divers lieux de l'Amérique Espagnole ; & je vous ai dit que cette juridiction répond à celle de nos parlemens. L'audience de Quito s'étend jusqu'aux extrémités de la province ; & l'on ne peut appel-

der de ses jugemens , qu'au conseil des Indes , auquel même on ne doit avoir recours , que dans le cas d'une injustice manifeste. Après elle , vient la chambre des finances , qui reçoit les tributs des Indiens , les droits qui se perçoivent dans les douanes , & toutes les sommes destinées à payer les honoraires des personnes en charges. Le corps-de-ville a ses officiers municipaux , l'inquisition , ses commissaires , ses alguazils , &c.

On fait monter à cinquante ou soixante mille le nombre des habitans ; & on les distingue en différentes classes , comme je l'ai dit de ceux de Carthagene. Les Espagnols sont les plus pauvres , parce qu'ils préfèrent la fainéantise aux richesses. L'exercice d'une profession leur paroît avilir leur dignité , qui consiste à n'être ni noir , ni mulâtre , ni indien. Les métifs , moins orgueilleux , apprennent divers métiers , & s'appliquent aux arts. Ils deviennent orfèvres , peintres , sculpteurs ; & l'on est d'autant plus surpris de la perfection de leur travail , que le plus souvent ils manquent des instrumens nécessaires. Ils laissent aux In-

diens les occupations purement mécaniques. Au reste, ces occupations se réduisent presque uniquement aux fabriques, à la culture des plantations, & aux soins des bestiaux. Chaque village est obligé, par les ordonnances, de fournir tous les ans, aux métairies de son district, un certain nombre d'hommes, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service, ils s'en retournent; & d'autres leur succèdent. Quoique cette répartition regarde aussi les manufactures, on a renoncé à l'observer, parce que n'étant pas tous exercés au métier de tisserand, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui entendent mal cette profession. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques avec leurs familles, & enseignent le même art à leurs enfans. Outre le salaire annuel de ces sortes d'ouvrages, on donne à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre, & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement, ils bâtissent des cabanes, qui, par degrés, deviennent de gros villages, & la métairie une terre seigneuriale.

L'habillement des hommes du commun varie suivant leurs castes : peu sont vêtus à l'Espagnole ; & aucun ne l'est avec goût. Une casaque, une cappe, des manches sans paremens, des caleçons, &c. le tout plus ou moins riche, plus ou moins chargé d'or ou d'argent, selon l'état, la faculté, la condition de chaque particulier ; voilà en quoi consistent ces vêtemens. Ils sont presque tous teints en bleu, seule couleur qui plaise à ce peuple. Aussi tire-t-on des côtes du Mexique, de l'indigo, dont il se fait une grande consommation dans les fabriques du pays.

La plupart des Indiens n'ont point de chemise ; ils se contentent d'un caleçon & d'une camisole de coton noir, qui a la forme d'un sac à trois trous : l'un au milieu pour passer la tête, & les deux autres à côté, pour les deux bras. Autour du cou, ils ont une dentelle large de quatre doigts, en maniere de fraise, qui se rabat devant l'estomac & sur les épaules. La camisole ne descend que jusqu'aux genoux ; & ils mettent par-dessus une espece de manteau de serge,

qui, avec un chapeau de la fabrique du pays, forme toute leur parure; & ils ne la quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent rien à cette mode; jamais non plus ils ne se couvrent les jambes, ni ne portent de souliers, à moins qu'ils ne soient fort à leur aise; & alors ils ont des boucles d'or ou d'argent. Il n'entre pas plus d'art dans les habits des femmes; & l'on y remarque, en général, plus de richesse que de goût.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent, dans les colleges, à l'étude de la scholastique, & très-peu aux belles lettres, aux mathématiques, ou à l'histoire. Quand ils entrent dans le monde, l'unique exercice de ceux qui ne prennent pas le parti de l'église, est de visiter leurs biens de campagne. Ils abandonnent le commerce aux Européens, & vivent dans une indolence, dont ils ne sortent que pour se livrer à la débauche, qui est ici de tous les sexes, de tous les états, de tous les âges. Ils aiment le jeu, les femmes, les liqueurs fortes, & tous les vices attachés à ces différentes passions. Aussi

les maladies vénériennes sont-elles si communes dans ces contrées, que peu de personnes en sont exemptes, quoiqu'il souvent elles ne se manifestent point au-dehors. Ce qui les rend si générales, est le peu de soin que l'on apporte à les guérir. Il est vrai que le climat leur est favorable, & que rarement elles obligent de garder le lit. On voit des gens parvenir à une extrême vieillesse, sans que cette maladie, contractée dès l'enfance, les ait quittés un instant.

Le peuple de Quito est particulièrement adonné au larcin, & l'exerce avec une adresse, qui tient de la subtilité de nos joueurs de gobelets. Les mêtifs, qui passent pour les filoux les plus hardis, en veulent principalement aux chapeaux des gens de condition, parce qu'ils sont, pour l'ordinaire, ornés de pierreries. Les voleurs qui aspirent à de plus grands profits, prennent le tems de la nuit, pour appliquer le feu à la porte des magasins, font entrer leurs complices par l'ouverture, & demeurent dans la rue, pour recevoir les marchandises. Cette audace est si com-

mune , que les marchands sont obligés d'entretenir une garde bien armée , pour faire la patrouille dans les rues.

On ne croit pas ici que ce soit un crime , de dérober les choses comestibles , ni les ustensiles de table. Un Indien qui se trouve à portée de prendre une piece d'argenterie , ou une volaille dans l'office , ne manque jamais de s'en saisir ; s'il est découvert , il s'excuse en disant qu'il n'a point eu de mauvaise intention ; & c'en est assez pour établir qu'il n'est point coupable. S'il n'est pas apperçu , il n'y a pas de soupçons ni de preuves qui puissent constater le fait , lorsqu'il s'obstine à le nier.

Le langage qu'on parle dans toute cette province , n'est point uniforme. L'Espagnol y est aussi commun que le Péruvien ; & il y a dans ces deux idiomes , beaucoup de mots pris & corrompus de l'un & de l'autre. La langue Indienne est la première qu'apprennent les enfans , parce que c'est celle de leurs nourrices ; & dans la suite ils se font un jargon mêlé , dont ils ne peuvent se défaire. Un Espagnol qui arrive d'Europe , a besoin d'un interprete pour les entendre.

On observe à Quito des variétés étonnantes de la part du climat. Le sommet des montagnes est couvert de neige ; l'intérieur est rempli de feux dévorans ; & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur excessive. Suivant la situation des lieux , on y remarque tous les degrés du chaud & du froid. Un Européen curieux voit, avec un plaisir mêlé d'admiration, des plantes qui se dessèchent dans un champ , pendant que d'autres de la même espèce commencent à pousser ; & des fleurs qui perdent leur éclat , tandis que d'autres sont prêtes à s'épanouir. Le penchant des montagnes présente , en même temps , toutes les beautés & toutes les richesses des différentes saisons. Les plaines sont si agréables, la nature y répand ses dons d'une main si libérale , qu'on les préfère aux pays situés sous les zones tempérées. Les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes ; & l'on y jouit, sans cesse , & à la fois , des charmes du printemps , & des richesses de l'automne. La douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits , y font trouver mille délices. L'humidité nécessaire y

est toujours entretenue ; & il est rare qu'il se passe un jour , sans^t que la terre soit favorisée des rayons du soleil. Il n'y a aucune différence sensible dans tout le cours de l'année ; & l'on y porte indifféremment des étoffes légères , & des habits de drap ; il y règne des vents constans & modérés , qui , de quelque côté qu'ils soufflent , ne cessent de rafraîchir l'air.

Mais ces avantages sont balancés par beaucoup d'inconvéniens : des pluies terribles & presque continuelles , y sont accompagnées d'éclairs , de tonnerres , & souvent d'affreux tremblemens de terre , qui semblent menacer la nature de sa ruine. Après la plus belle matinée , les vapeurs commencent à s'élever ; l'air se couvre de nuages sombres ; le ciel est embrasé du feu des éclairs ; un orage épouvantable fait retentir les montagnes , & cause , dans la ville , de fréquens accidens. En un instant , elle se trouve inondée d'eau ; les rues sont changées en rivières , les places en étangs ; & ce désordre dure jusqu'au coucher du soleil , où l'air redevient tranquille , le ciel pur & le tems serein. Si ces pluies cessent pendant

quinze jours , tout Quito en est alarmé ; & les habitans sont en prieres , pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption , les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies dangereuses ; & que l'excès d'humidité ruine les semences : au lieu que des pluies interrompues servent , non-seulement à tempérer l'ardeur du soleil , mais à nettoyer les rues de la ville , qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes d'immondices.

Cette alternative d'humidité & de chaleur , donne au terroir une fertilité admirable , & une qualité excellente aux productions du pays. C'est ce qu'on remarque dans tout ce qui se mange à Quito. Le pain de froment , si rare dans la plupart des autres parties de l'Amérique méridionale , y est à très-bas prix , & seroit beaucoup meilleur , si les Indiennes , chargées du soin de le faire , entendoient mieux la façon de le pétrir & de le cuire. Le bœuf , le veau , le mouton , le porc , la volaille y sont aussi parfaits qu'en Europe , & se vendent quatre fois moins. Les autres especes de provisions

suivent la même proportion. Les terres voisines du sommet des montagnes, produisent du bled, de l'orge, & différentes sortes de racines & de légumes. Au-dessous, sont d'immenses pâturages, où l'on voit paître de nombreux troupeaux. Leur laine, employée aux vêtemens, fournit de l'occupation à une infinité de bras. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches, pour avoir du lait & du fromage, dont il se fait ici un commerce étonnant. Mais le goût des habitans est sur-tout déclaré pour les confitures : vous seriez surprise de la quantité de sucre & de miel, qui se consomme pour cet usage. Toutes les tables sont couvertes de fruits ; ce sont les premiers plats qu'on y sert, & les derniers qui disparoissent. On emploie le suc de ces mêmes fruits, à relever la plupart des autres mets.

Tous les villages que j'ai vus jusqu'à présent, dans la province de Quito, sont bâtis avec beaucoup d'irrégularité. La partie principale est l'église & le presbytere, qu'on nomme ici le *couvent*, parce que tous les curés n'étoient d'abord que des religieux. Ces bâti-

mens ont quelque apparence de décence ; mais le reste du village n'est composé que de huttes dispersées dans toute la campagne , où chacun a sa portion de terrain , qu'il cultive pour sa subsistance.

Le plus grand nombre des habitans sont des Indiens. Cette nation , pleine de rusticité , & plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance , est peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages semblables aux bêtes féroces. On ne conçoit pas qu'un peuple , jadis assez sage , pour avoir fait des loix équitables , & formé un gouvernement aussi régulier que celui des Incas , ne conserve plus aucune marque de cette ancienne police. Peut-être ce changement est-il l'effet de la tyrannie de leurs nouveaux maîtres ; car on ne sauroit supposer que la sagesse de cette administration n'ait été due qu'aux empereurs , & que des sujets , conduits par des princes si éclairés , soient restés dans la grossièreté & l'ignorance. Dans l'état où ils sont aujourd'hui , leur imbécillité est si excessive , qu'à peine croît-on pouvoir les placer au-dessus des animaux. Leur

indifférence est si grande pour les choses du monde, que rien n'est capable d'altérer la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités & aux revers. Quoiqu'à demi nus, ils paroissent aussi satisfaits, que l'Espagnol le plus vain, sous la richesse de son habillement. Tout ce qu'on peut nommer opulence, n'a pour eux aucun attrait; les dignités excitent si peu leur ambition, qu'ils reçoivent, avec la même insensibilité, l'emploi d'alcade ou celui de bourreau, & passent de l'un à l'autre, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes : ces deux situations leur paroissent à peu près les mêmes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, parce qu'ils leur causent de la douleur; mais un moment après l'exécution, ils oublient la peine même. Dans leurs repas, ils ne desirent que ce qu'il leur faut pour les rassasier. Les mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis; & dans le choix, je doute qu'ils préférassent les derniers;

car plus l'aliment est simple , plus il est de leur goût.

L'intérêt a sur eux si peu de pouvoir , qu'ils refusent de rendre le plus petit service , pour la plus grosse récompense ; & l'on ne connoît aucun moyen de les fléchir. Qu'un voyageur s'égare , comme il arrive souvent au Pérou , & qu'il s'avance vers une cabane , pour s'informer du chemin & avoir un guide , l'Indien se cache , fait répondre par sa femme , qu'il n'est pas au logis , & se prive plus volontiers d'une réale , qui est le prix ordinaire de ces sortes de commissions , que d'interrompre son oisiveté. Les prières , les offres , les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on lui propose , & qu'il a la liberté de refuser. A l'égard de celles qui lui sont prescrites par ses maîtres , & pour lesquelles il n'est point payé , il ne suffit pas de lui dire ce qu'il doit faire ; on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur lui. Si l'on tourne un moment le dos , il s'arrête , & cesse de travailler ; jusqu'au retour de celui dont il craint la présence.

Ces Indiens sont en général très-lents

lents dans tout ce qu'ils font ; de-là le proverbe du pays , pour tout ce qui demande du tems & de la patience : « c'est un ouvrage d'Indien ». Dans leurs fabriques de tapis , de rideaux , de couvertures , toute leur industrie consiste à prendre les fils l'un après l'autre , & à les compter , chaque fois , pour les faire passer dans la trame. Ils font des années entières à achever une seule piece. Il est vrai que le défaut d'adresse & d'invention n'y contribue pas moins que leur lenteur naturelle. Joignez à cela une paresse excessive , que ni leur propre intérêt , ni celui de leur maître ne peuvent vaincre. S'ils ont des besoins indispensables , ils en laissent le soin à leurs femmes. Ce sont elles qui font leurs vêtemens , préparent leur nourriture , composent leur boisson , tandis qu'accroupis , à la maniere des singes , ils les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle , sans se donner le moindre mouvement , jusqu'à ce que la faim les presse , ou que l'envie les prenne d'aller voir leurs amis.

Leur penchant pour l'ivrognerie est si général , que la dignité même de cacique , ni l'office d'alcade , ne sont pas un frein qui les retienne. Lorsqu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes , ils se couchent pêle-mêle , sans s'inquiéter s'ils sont auprès de la femme d'un autre , ou près de leur frère , de leur fille , ou de leur mère. Tous les devoirs , dans ces occasions , sont oubliés , jusqu'à ce que les curés se transportent sur le lieu de la débauche , & chassent devant eux cette troupe d'ivrognes.

Le christianisme ne les a pas encore guéris du préjugé , que la personne qu'ils épousent a peu de mérite , s'ils la trouvent vierge. Aussi dès qu'un jeune homme a obtenu une fille des pères & mères , ils commencent à vivre ensemble comme mari & femme. Après s'être assurés de leur état dans cette familiarité , si l'époux découvre , dans la mariée , l'espèce de mérite qu'il desire , l'hymen se conclut ; sinon , la fille est renvoyée aux parens , qu'on accuse de tromperie & de fraude. Cet usage est tellement établi ,

que les évêques & les curés perdent leur peine à le combattre. Aussi la première question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage, est, s'ils se sont éprouvés, pour les absoudre de ce péché, avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

Jamais ces peuples n'iroient à confesse, s'ils n'y étoient comme forcés; & à chaque fois qu'ils y vont, il faut que le prêtre leur apprenne ce qu'ils ont à faire. Il commence par réciter avec eux le *confiteor* d'un bout à l'autre; & s'il s'arrête, l'Indien s'arrête avec lui. Ensuite il ne suffit pas que le confesseur lui demande s'il a commis tel péché; il faut qu'il assure qu'il l'a commis réellement, sans quoi le pénitent nieroit tout. Voyant que le prêtre insiste, il s'imagine qu'il est informé du fait par quelque moyen surnaturel; & alors, non-seulement il avoue sa faute, mais il découvre toutes les circonstances, sur lesquelles il n'est pas interrogé. On a beaucoup hésité, dans un concile tenu à Lima, si l'on admettroit les Péruviens aux sacrements, à cause de cette excessive stupidité; & il

fut décidé, qu'il n'y auroit que les plus intelligens, qui participeroient à la communion. Les femmes & les enfans se rendent régulièrement à l'église, parce qu'ils aiment à chanter : les hommes ne prennent plaisir qu'à sonner les cloches ; & si on leur ôtoit cet exercice, il seroit difficile de les faire aller à la messe. Aussi l'inquisition est-elle sans cesse occupée à les y contraindre ; & les détachemens de la Sainte-Hermendad gardent l'entrée des temples, tant que dure l'office ou le sermon.

Au reste, cet abrutissement ne paroît venir que du peu de soin qu'on prend de cultiver leur l'esprit, sur-tout dans les campagnes ; car ceux qui sont élevés dans les villes, ont plus d'ouverture & moins de grossièreté. S'ils conservent encore quelques usages indiens, c'est par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés. Les plus spirituels exercent l'état d'artisan, & sur-tout de barbier, auquel ils joignent, ordinairement, celui de chirurgien. Le commerce, que cette profession leur procure avec

les premières personnes du pays ; les élève au-dessus de leurs compatriotes , par l'esprit & par les manières.

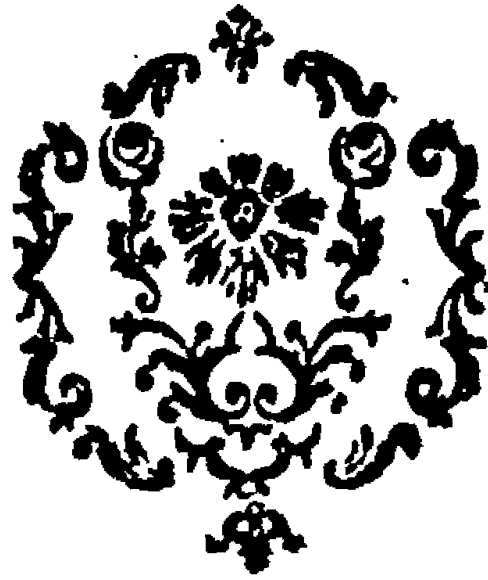
La province de Quito a été longtemps un royaume particulier, indépendant des empereurs. Elle fut conquise par le pere d'Atahualpa ; & comme il aimoit passionnément ce jeune prince , qu'il avoit eu d'une maîtresse chérie , fille du roi détrôné , il voulut lui laisser un établissement honorable , en lui accordant ce royaume , mais à titre de fief seulement , parce que , suivant une loi invariable , toutes les conquêtes devoient être annexées à la couronne. Vous avez vu comment , après la mort de ce monarque , Huascar , son fils aîné , & l'héritier de son trône , perdit le sceptre avec la vie , & laissa à son frere l'empire du Pérou.

Soumis à la domination Espagnole , le royaume de Quito a été divisé en gouvernemens , ces gouvernemens en corrégimens , les corrégimens en bailliages. La réunion de toutes ces juridictions forme aujourd'hui l'audience royale , dont le ressort a plus de quinze

246 SUITE DU PEROU.
cens lieues de circonférence. Mais une
grande partie de cet espace est , ou
déserte , ou habitée par des nations
barbares , peu connues même des
Espagnols.

Je suis, &c.

A Quito , ce 28 mai 1751.



L E T T R E CXLIV.

S U I T E D U P É R O U .

AVANT que de partir pour la capitale du Pérou, je visitai les provinces septentrionales de l'audience de Quito, telles qu'Ibarra, Otavalo, &c. Ensuite, pour nous rendre à Lima, nous prîmes notre route par Latacunga, Riobamba, Cuença, Loxa, Tumbes, Truxillo, que je ne vais que parcourir.

Saint-Michel d'Ibarra a pris le nom de sa ville principale. Elle est située dans une plaine spacieuse, arrosée par deux rivières qui rendent ce pays très-fertile. Son terrain est si humide & si mou, que les maisons s'y affaissent & s'enfoncent. On compte, dans ce lieu, dix à douze mille habitans Espagnols ou de race mêlée, & beaucoup de couvens. C'est là, que les créoles du Pérou ont commencé à se croire meilleurs chrétiens que les autres peuples. Pendant que nous portions notre

commerce dans la mer du sud, ils prétendoient se distinguer de nous par cette qualité. Un *Chrétien* & un *François* étoit leur manière de parler, pour signifier un Espagnol & un homme de notre nation. On seroit pourtant d'autant plus fondé à leur contester ce titre, que la plupart des préceptes du christianisme sont fort altérés parmi eux. La loi qui défend la viande les jours d'abstinence, est d'abord très-mal observée. Ils ne se font aucun scrupule de manger, les jours maigres, la tête, les pieds, les entrailles des animaux, & d'user de graisse de porc ou de bœuf, au lieu d'huile ou de beurre. Ils ne connoissent d'autre office divin, que la messe; & ceux même qui demeurent à plus de trois lieues de l'église, sont dispensés de l'entendre les jours de commandement. Toute la piété des créoles se réduit à la dévotion du rosaire, qui se récite publiquement, deux ou trois fois la semaine, dans chaque bourgade, aux processions nocturnes, ou en famille. Les religieux portent au cou leur chapelet, les séculiers sur leurs habits. Les uns & les autres le récitent pour le succès de leurs in-

trigues amoureuses. Ils y joignent diverses amulettes , pour se garantir des sorciers & du mauvais air, & si ce sont des femmes, pour se préserver du mal qu'elles craignent de ceux qui se passionnent pour leur beauté ; c'est ce qu'elles appellent le mal des yeux. Mais la superstition qui l'emporte sur toutes les autres, c'est de se munir d'un habit de moine , dans lequel on se fait enterrer. Les religieux ont persuadé aux créoles riches , que plus ils seront inhumés proche de l'autel , plus ils participeront aux prières ecclésiastiques.

Non loin de la ville de Saint-Michel, est un lac fameux dans l'histoire des Incas , pour avoir été le tombeau d'une multitude d'Indiens , qu'un empereur y fit jeter à mesure qu'on les égorgeoit sous ses yeux. Les eaux en furent rougies ; de-là leur est venu le nom de lac de sang.

Il y a , dans la même province , une multitude d'ânes sauvages , que les habitans prennent à la chasse. On s'assemble par troupes , les uns à pied , les autres à cheval ; & l'on fait une battue, pour resserrer ces animaux dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient :

renfermés dans un cercle d'hommes ; ils cherchent à se sauver. L'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture , que tous les autres le suivent à la file ; & l'on saisit ce moment , pour leur jeter des filets. Dès qu'ils sont pris , on les renverse ; on leur met des entraves aux jambes ; & pour les emmener plus facilement , on les accouple avec des ânes domestiques. Lorsqu'ils jouissoient de leur liberté , ils étoient fiers , hardis , courageux , mordoient & ruoient avec adresse ; & le meilleur cheval ne pouvoit les atteindre à la course ; mais , à la première charge qu'on leur met sur le dos , ils perdent leur légèreté & leur bravoure , & prennent cet air de lenteur & de stupidité , qui est l'apanage de leur espece. On a encore observé qu'étant libres , ils ne peuvent souffrir que les chevaux approchent d'eux : s'ils en voient paroître un dans le champ , où ils sont en troupes , ils se jettent dessus , sans lui donner le tems de fuir , & le mordent jusqu'à qu'ils lui aient ôté la vie. Lorsqu'on passe près de leurs retraites , on est étourdi du concert désagréable de leurs voix , mille fois répétées par

SUITE DU PÉROU. 257
les échos des collines & des vallées.

Le corrégiment qui suit, vers le sud, est celui d'Otavalo. Le lieu principal est un grand bourg, où l'on compte dix-huit à vingt mille habitans, tant Indiens que Créoles. La situation m'en a paru admirable, & le terrain bien cultivé; les fabriques d'étoffes y sont riches, & en grand nombre; on y fait des toiles de coton, des pavillons de lit, des courtes-pointes damassées, &c. J'ai vu semer l'orge & le froment, comme on plante nos petits pois; on fait des trous dans les sillons, & l'on y jette cinq ou six grains. On assure que cette méthode, quoiqu'un peu longue, dédommage le propriétaire, par l'abondance de la récolte.

Cette même province offrit, pour la première fois, à ma vue, de ces ponts de cordes, si communs au Pérou, pour le passage des rivières. Quand les poutres ne sont pas assez longues pour atteindre de l'un à l'autre bord, & qu'en conséquence les ponts de bois ne peuvent avoir lieu, on tord ensemble plusieurs lianes, dont on forme des espèces de cables, de la longueur qui

L vj.

convient à l'espace qu'on veut traverser. On les tend d'une rive à l'autre, au nombre de six pour chaque pont. Ceux des côtés sont plus élevés, que les quatre du milieu, & servent de garde-fous. On attache en travers, sur les quatre autres, de gros bâtons, sur lesquels on ajoute des branches d'arbres ; & c'est le sol où l'on marche. Il n'y a que les hommes qui y passent ; on fait aller les bêtes à la nage : mais alors il faut qu'elles soient déchargées de leurs fardeaux, & que les Indiens transportent à l'autre bord, leurs bâts & leurs paquets.

On supplée quelquefois à ces sortes de ponts, par un autre cable de sept à huit pouces d'épaisseur, tendu d'un bord à l'autre, & fortement attaché à des pieux. La maniere de passer est fort extraordinaire. De cette corde pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme. Les Indiens de la rive d'où il part, lui donnent une forte secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long du cable, que par le moyen

de deux autres cordes, on le tire en même tems de l'autre bord.

Pour le passage des mules, il y a deux cables à peu de distance l'un de l'autre. On serre avec des sangles, le ventre, le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois, qui court entre ces deux cables, par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la premiere secousse le fait arriver à l'autre rive.

Latacunga est la capitale du corregiment de ce nom. Un tremblement de terre, à la fin de l'autre siecle, en fit périr presque tous les habitans. Les pierres, dont les maisons & les églises ont été rebâties, sont si spongieuses & si légères, qu'elles nagent sur l'eau. La chaux s'y insinue parfaitement; & cette légèreté, jointe au peu d'élévation des édifices, semble garantir aujourd'hui la vie des hommes, en cas de nouveaux accidens de cette espece.

On tire ces pierres des carrieres formées par les volcans. Celui de Coto-paxi, qui n'en est éloigné que de six lieues, creva avec beaucoup de violence, lorsque les Espagnols firent la

conquête de ce pays. Depuis ce tems, il s'est embrasé plusieurs fois, avec des effets encore plus terribles. Le bruit d'une explosion, arrivée en 1744, se fit entendre, dit-on, à plus de cent lieues. Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine, avant que de se répandre uniformément; ce qui fauva la vie à plusieurs personnes, sur la tête desquelles ce torrent passa sans les toucher. On assure que la flamme s'éleva à plus de dix-huit cens pieds de haut, & lança à plus de trois lieues, de gros quartiers de rochers, témoins encore existans d'un fait, qui semble passer les bornes de la vraisemblance. On voit un de ces éclats, plus gros qu'une chaumière d'Indien, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin. Les cendres furent portées jusqu'à la mer, à plus de quatre-vingt lieues de distance; & dans l'espace de dix à douze lieues, elles couvrirent les terres, jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure. Ce voile, qui dura plus d'un mois, fit périr un nombre prodigieux de bestiaux.

Almagro, qui fut, comme vous sa-

vez, un des premiers conquérans du Pérou, jetta les fondemens de la ville & du corrégiment de Riobomba. Quelques familles de distinction, qui passèrent d'Espagne dans cette partie de l'Amérique, après la conquête, prirent plaisir à s'établir dans cette ville. Les mœurs & les usages ne different pas de ceux de Quito, dont les principaux habitans tirent leur origine, & n'ont pas cessé d'y former des alliances. Le corps de ville est composé de régidors pris dans les familles nobles; & parmi eux, on élit annuellement les alcades ordinaires, par les suffrages unanimes des autres citoyens: privilege unique dans toute l'audience, une seule voix contraire rend nulle l'élection.

Cuença, chef-lieu du corrégiment de ce nom, seroit la plus délicieuse ville du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses eaux, par la fertilité de son terroir, par la beauté de son ciel, si la paresse insurmontable des habitans ne leur rendoit tous ces avantages inutiles. Ce vice ne regarde que notre sexe; car les femmes sont si laborieuses, que leurs ouvrages en laine, & la teinture qu'elles savent leur

donner, font la ressource des familles; tandis que les hommes vivent dans une honteuse oisiveté.

C'est dans cette juridiction, que se voient encore les restes de la forteresse d'Atuncanar, dont j'ai eu occasion de parler. Près d'un village peu éloigné de Cuença, est une colline, d'où sort à gros bouillons, par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamètre, une eau si chaude, que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu.

Le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, connu dans toute l'Europe sous le nom de quinquina, croît en abondance dans le corregimiento de Loxa. Les naturels du pays l'appellent *ganaperide*, & les Espagnols du Pérou, *bois de fièvres*. L'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge, est à peu-près de la grandeur d'un cerisier ordinaire. Sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches. Chaque rameau finit par des bouquets de fleurs, qui, avant que d'être épanouis, ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Les feuilles sont lisses, assez

épaisses , larges de deux pouces , longues de trois , & faites en forme de fer de lance. On ne se sert, en médecine, que de l'écorce ; on l'envoie en Europe , sèche , facile à casser , épaisse de deux à trois lignes , rude extérieurement , couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre , intérieurement unie , un peu résineuse , de couleur de rouille , d'un goût fort amer , astringent , & d'une odeur qui n'est pas désagréable.

On prétend que le hazard en fit faire la découverte à un Indien , qui , ayant la fièvre , but de l'eau d'un lac où quelques-uns de ces arbres étoient tombés , & fut guéri. Les Espagnols en donnerent la connoissance aux autres Européens ; mais la faculté douta de son efficacité ; & ce remède , quoique certain , éprouva d'abord des contradictions , comme toutes les nouveautés. Il produisit quelques mauvais effets ; mais un Jésuite du Pérou , étant venu à Rome , invita tout son ordre à donner de la réputation à cette plante. Chacun d'eux guérissoit les fièvres , comme par enchantement ; & dès-lors on appella le quinquina la *poudre des Pères* : les Anglois le nomment encore

la poudre Jésuitique. S'il est vrai que cette fameuse société ait gardé pour elle l'or du Pérou, du moins nous a-t-elle fait part d'un de ses trésors, en nous apportant cette écorce merveilleuse. Quelques médecins s'éleverent contre ce remède ; & l'on vit naître, de toutes parts, des écrits pour & contre ce excellent fébrifuge : mais à force d'en montrer l'utilité & d'en exagérer les vertus, l'usage en est devenu universel. On en fit un secret, qu'on vendit fort cher à Louis XIV ; & ce prince, en le rendant public, fit un grand présent à l'humanité.

Il croît, au Pérou, trois especes de quinquina, le rouge, le blanc & le jaune : les Indiens, qui en font commerce avec les Espagnols, ont soin de se munir d'un acte pardevant notaire, pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa, c'est-à-dire, la meilleure de toutes ; c'est celle que je viens de décrire.

Pour avoir du quinquina, on abat l'arbre, on le dépouille de son écorce, & la seule préparation est de la faire sécher. Depuis le tems qu'on coupe cette plante, il n'en resteroit plus,

si les graines qui tombent ne la reproduisoient.

Mais ce n'est ni l'utilité de cette écorce, ni la fertilité du terroir, ni l'abondance des moissons, ni la quantité des pâturages, ni la douceur du climat, qui font estimer le pays de Loxa, de Cuença, & divers autres cantons de la province de Quito: ce sont les précieux métaux, qui, par une infinité de ramifications, pénètrent toute l'étendue de ces différentes contrées. Les autres bienfaits de la nature n'obtiennent presque aucune considération de la part des Espagnols; ils appellent pauvres, les provinces où l'on ne trouve que les commodités de la vie, & qui manquent d'or; ils honorent du nom de riches, celles qui, avec beaucoup de mines, n'ont pas même de quoi nourrir les hommes employés à les exploiter. Cependant ces dernières ne sont, proprement, que des lieux d'entrepôts; l'or & l'argent qu'on tire de leur sein, n'en sortent que pour passer ailleurs. On se hâte de les emporter fort loin; & le pays dont ils sont la production, est celui dans lequel ils font le moins de séjour.

La façon d'extraire l'or , consiste à creuser la terre de la minière , pour la charrier dans un réservoir , où l'on fait entrer l'eau par un conduit. On remue cette terre ainsi transportée ; & les parties les plus légères sortent par un autre canal , qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice , jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond , que les parties pesantes , c'est-à-dire , le sable , le gravier & le métal. On agit toutes ces matières dans des seaux ; on en ôte les plus grossières ; & il ne reste que l'or purgé de tous les corps étrangers. Ordinairement il s'y trouve en poudre , quelquefois en grains de différente grosseur. Ce travail est le partage des esclaves negres , tirés des comptoirs de Porto-Belo & de Panama. Une partie est employée au lavoir ; les autres charrient la terre ; & il n'y a point d'interruption.

Dans le corrégiment de Loxa , l'or des mines n'est qu'à dix-huit , & même à seize carats ; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée , par son abondance , qu'il rapporte plus de profit , que le métal le plus fin. Les mines du Pérou sont à celui qui les

découvrir le premier. Il suffit de présenter une requête à la justice, pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord sur la veine, deux cens quarante-six pieds en longueur, & cinquante en largeur, pour celui qui en prend possession ; & il choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure quatre-vingt autres pour le prince ; le reste revient au maître du terrain, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui tombe dans la part du roi, est vendu ; mais ceux qui veulent opérer de leurs propres bras, obtiennent du mineur une veine à faire valoir ; ce qu'ils en tirent est pour eux, en payant les droits du prince, & le loyer du moulin, qui est si considérable, que celui à qui il appartient, se contente le plus souvent de ce bénéfice, sans faire travailler en son nom.

Ces moulins sont composés d'une grande pierre ronde, creusée en forme d'auge, dans laquelle on fait tourner une meule, pour écraser le minerai. On y jette ensuite une certaine quantité de mercure, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même

tems , l'auge circulaire reçoit un filet d'eau , conduite avec rapidité par un petit canal , pour délayer la terre , qu'elle entraîne par un trou destiné à cet usage. Le métal incorporé avec le mercure tombe au fond , où il est retenu par sa pesanteur. On sépare l'or du vif-argent , en le faisant fondre ; & c'est alors qu'on en connoît le poids & la valeur.

Suivant la qualité des mines , & la richesse des veines , cinquante quintaux de minerai donnent quatre , cinq ou six onces d'or. Quand ils n'en produisent que deux , le mineur ne retire que ses frais. De toutes les mines métalliques , celles de l'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit , se rétrécit , se perd , se retrouve , & cela dans un très-petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature soutient les mineurs dans l'espérance d'arriver à ce qu'ils appellent la bourse : ce sont certaines veines qui enrichissent tout d'un coup celui qui fait cette heureuse découverte. Cette inégalité peut les ruiner : aussi voit-on plus rarement faire fortune à exploiter des mines d'or , que de tout

autre métal, quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minéral. C'est par la même raison, que les mineurs d'or sont privilégiés, & ne peuvent être exécutés pour le civil.

L'invincible aversion des Indiens pour les Espagnols, fait que les plus riches mines, dont ils ont entr'eux la connoissance, demeurent cachées, & par conséquent inutiles aux uns & aux autres; car les Péruviens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage; ils aiment mieux vivre dans la misère. L'opinion commune est, qu'il y entre de l'enchantement; & l'on raconte les plus étranges aventures de ceux qui ont entrepris de les découvrir: ce sont des morts subites, des apparitions de démons, des hommes enlevés dans les airs, &c. Mais parmi toutes ces causes de destruction, il n'y a de vrai, que la trop grande abondance d'eau, dont les mines se trouvent quelquefois inondées.

On n'applique point les negres aux travaux souterrains, parce qu'ils y meurent tous; les Indiens même y résistent rarement; & rien n'a tant contribué à en diminuer le nombre. Lorsqu'ils y ont passé quelque

tems, le mercure les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans, & meurent hébétés. Les cruautés des corrégidors & des curés en ont aussi forcé plusieurs à s'aller joindre à diverses nations ennemies des Espagnols. Les autres, poussés à bout par la même dureté, n'aspirent qu'au moment de pouvoir secouer le joug. Ils font de tems en tems quelques tentatives; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les appaise aisément, par des menaces ou des promesses. De plus, les Espagnols se trouvent un peu renforcés par les esclaves négres, pour lesquels ils ont plus d'égards, que pour les Indiens, depuis qu'il ne leur est plus permis de réduire ces derniers à l'esclavage. Les noirs, faisant fond sur l'affection de leurs maîtres, imitent leur conduite envers les naturels du pays, & prennent sur eux un ascendant, qui nourrit une haine implacable entre ces deux nations. Les ordonnances sont d'ailleurs remplies de précautions, pour empêcher qu'elles ne s'allient entre elles: il est défendu aux negres & aux négresses d'avoir aucun commerce d'a-

mour

mour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés, & pour les femmes, d'être fustigées rigoureusement.

De la ville de Loxa, nous nous rendimes à Tumbez, où l'on nous fournit un bâtiment jusqu'à Truxillo. Ces deux places appartiennent à l'audience royale de Lima. La premiere tire son origine d'une riviere, dont les environs, quoiqu'assez habités, l'étoient encore plus avant la conquête. Une partie des Indiens est passée dans les terres plus éloignées; & il ne reste aucun vestige de ces anciens monumens, qui avoient causé l'admiration des Européens, à leur arrivée au Pérou. On y voyoit une forteresse bâtie par les Incas, & un temple fort riche, dédié au soleil, avec un monastere de vierges consacrées à son culte.

Truxillo, ainsi appelé du nom de la patrie de Pizarre, est un des premiers établissemens fondés au Pérou par les Espagnols. L'Amérique en a peu qui soient plus peuplés: il est fermé par un mur de briques; & pour la grandeur, il peut être mis au rang des villes de la troisième classe. Il n'est

qu'à une demie-lieue de la mer ; & deux lieues plus loin, on trouve le port de Quanquacho , où se fait tout le commerce maritime. Les maisons ont une assez belle apparence ; la plus grande partie sont de briques , ornées de portiques & de balcons : vous ne prendriez les autres, que pour de simples barraques. La crainte des tremblemens de terre ne permet pas d'élever ces édifices ; il y en a peu qui ayent un étage au-dessus du rez-de-chaussée.

Le corrégidor & l'évêque résident dans cette ville ; & outre le chapitre & les autres prêtres séculiers, il y a des couvens d'hommes & de filles, un collège de jésuites, un hôpital, &c. Deux choses bien difficiles à concevoir, c'est, d'une part, la conduite des moines ; de l'autre, la bonne opinion qu'ont les habitans. A juger de ces religieux par leur nombre, on pourroit croire que la dévotion est portée au plus haut degré parmi eux ; mais que ceux qui la professent à l'extérieur, sont loin de se conformer à cette apparence ! Les supérieurs consomment à leurs plaisirs les biens du monastere,

& ne se font aucun scrupule de reconnoître les enfans qui naissent d'eux, de les entretenir même dans leurs maisons, comme autant de témoins de leurs débauches. Il faut pourtant excepter les jésuites de cette irrégularité générale & scandaleuse ; mais si l'on ne peut leur rien reprocher du côté des mœurs, ils ne le cedent point aux autres en fait d'opulence ; il seroit même difficile d'apprécier tous leurs revenus. Le bon usage qu'ils en font, tant pour l'entretien de leur pharmacie, dont ils ont un soin particulier, que pour d'autres choses utiles à la société, à l'humanité, leur fournit encore mille moyens de les augmenter.

Quoique les Espagnols n'ignorent point combien la vie des moines est irrégulière, ils n'en conservent pas moins, pour eux, un respect qu'ils portent jusqu'à l'adoration. Les cordeliers & les dominicains sont principalement l'objet de ce culte ridicule ; & voici par quels moyens ces religieux entretiennent la vénération publique. Ils inventent des fêtes burlesques, dont l'aveuglement des peuples ne leur permet pas de voir toute l'extravagance. La

cérémonie commence la veille aux premières vêpres , par une procession des jacobins , qui vont solennellement de chez eux aux cordeliers. Dix hommes portent l'image de leur fondateur , saint Dominique , qui , escorté de toute sa troupe , va voir son ami saint François. Cette image , couverte de ce que l'art peut imaginer de plus riche en étoffe , est toute éclatante de petites étoiles d'argent , pour être apperçue de plus loin. Saint François informé de l'honneur que lui fait son ami , va au-devant de lui jusqu'à la moitié du chemin ; & là , les deux saints se font de grands complimens par la bouche de leurs enfans ; car quoiqu'on ait trouvé le secret de leur donner des gestes , on n'a pas encore pu inventer des ressorts pour les faire parler. Saint François , plus modeste que son ami , vient le recevoir en habit de moine ; mais sous cette spécieuse pauvreté , il est tout environné d'arcs & de rayons d'or & d'argent , & a sous ses pieds une si grande quantité de ces métaux , que dix-huit hommes , tout courbés , gémissent sous le poids d'un pareil fardeau. Quatre

géans de différentes couleurs , un blanc, un noir , un mulâtre & un Indien , vont au-devant des deux images. Ce sont des hommes d'osier , couverts de papier peint ; mais à bien considérer leurs figures, leurs masques , leurs chapeaux , leurs perruques , on les prendroit plutôt pour de vrais épouvantails. Au milieu d'eux est une espèce de monstre , qui porte sur son dos un panier , d'où sortent des marionnettes qui sautent & dansent pour amuser le peuple. Enfin ils entrent dans l'église parmi un grand nombre de cierges , & de petits anges placés sur des tables , comme des poupées. On fait le soir un feu d'artifice , avec une illumination ; & l'on finit par brûler le monstre & les géans. Le lendemain il y a sermon & grande musique. Pour rendre le jour plus solennel , on permet aux femmes d'entrer dans les couvens ; elles visitent les cellules des moines ; & le soir , on fait une autre procession , pour reconduire saint Dominique. Le culte des images est poussé jusqu'à l'idolatrie. On ne voit que statues , qu'on prend soin d'orner , & devant lesquelles tous le monde va

brûler de l'encens. Les moines quêteurs, à pied & à cheval, en portent dans les rues, qu'ils donnent à baiser aux passans, pour une certaine rétribution.

Les Truxilliens sont un mélange de toutes sortes de races; mais entre les Espagnols, il se trouve des familles distinguées. Ce pays est riche en grains, en fruits, en légumes, en bestiaux; & les Indiens, qui y apportent leurs denrées de cinquante lieues, y font régner en tout tems, les commodités & l'abondance. Ils entreprennent ces voyages à peu de frais: leurs provisions de bouche sont renfermées dans un petit sac, rempli de farine d'orge grillée. Ce secours leur suffit pour une route de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent dans une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chica, ou près d'un ruisseau, dans les lieux déserts. Là, ils prennent un peu de leur farine, qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche, avant que de l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent un grand coup par-dessus, & se trouvent assez fortifiés, pour continuer leur chemin.

La ville de Truxillo est environnée d'arbres & de bosquets , qui en rendent l'abord très-agréable. Des jardins bien tenus , bien cultivés , présentent un aspect riant, qui, joint à un ciel toujours pur , offre un séjour délicieux aux voyageurs , & aux habitans. A quelque distance est une rivière , dont les eaux sont conduites, par divers canaux , dans les différentes parties de cette charmante & fertile contrée.

En avançant toujours vers la capitale , nous trouvâmes plusieurs restes d'anciens édifices. Dans quelques endroits , nous vîmes des murs de palais ; dans d'autres , de larges fossés , qui bordoient les grandes routes. Le plus souvent c'étoient des forteresses , des châteaux situés convenablement , pour arrêter les ennemis. Nous ne voyagions ordinairement que de nuit , parce que tout ce pays étant couvert de sable , la réflexion du soleil est si violente , que les bêtes de charge sont accablées par la chaleur , ainsi que par le manque d'eau & de pâturages. Aussi reconnoît-on mieux les chemins , par les os des mulets qui ont succombé ,

que par les autres traces de ces animaux. Ce n'est pas qu'il n'en passe continuellement pendant toute l'année; mais le vent efface bientôt les empreintes de leurs pieds, & trompe les guides les plus expérimentés. Il est vrai que les voyageurs ont deux moyens de retrouver leur route: le premier est d'aller toujours directement contre le vent, & de l'avoir également derrière eux quand ils reviennent; le vent du sud, qui y souffle régulièrement, rend cette règle infallible. Le second moyen est de prendre, de tems en tems, une poignée de sable, & de la porter au nez. La fiente & l'urine des mulets lui donnent une odeur forte, qui sert à faire distinguer le chemin. La terre est tellement inculte, dans quelques endroits, que lorsqu'on rencontre de l'herbe, ou des arbrisseaux, on est assuré d'être dans le voisinage de quelque habitation. Elles sont toujours près des rivières, dont l'eau & la fraîcheur fertilisent le terrain, & font pousser cette verdure, qu'on ne trouve pas dans les lieux inhabités.

Nous approchions de Lima, dont le pays me parut jouir de la plus abon-

dante fertilité. Il ne manque , aux agrémens de la situation, que de la pluie pour arroser son terroir; mais l'industrie supplée à l'humidité que les nuages lui refusent , & rend la terre fertile , malgré la sécheresse du climat. J'ai déjà remarqué qu'un des principaux soins des Incas & peut-être ce qui fait le plus d'honneur à leur gouvernement , étoit d'ouvrir des canaux , pour distribuer l'eau des rivières dans les différentes parties de leurs états. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits , & les ont conservés dans le même ordre. C'est par cette voie, que toutes les campagnes de Lima sont arrosées; qu'on y cultive des champs spacieux d'orge & de froment, de grandes prairies, pour la nourriture des chevaux , de vastes plantations de sucre , des oliviers , des vignes , des vergers & des jardins , qui produisent des fruits & des légumes dans une singulière abondance. A Quito, vous avez vu que les récoltes n'avoient point de saisons déterminées ; au lieu qu'ici , la terre se couvre de moissons , & les arbres se dépouillent de leurs feuilles , selon le cours ordinaire de la nature. Les plantations d'oliviers

ressemblent à d'épaisses forêts , tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que par la grosseur & la force des feuilles. Comme on ne les taille jamais, leurs branches sont tellement entrelacées les unes dans les autres, que la lumière ne peut pénétrer au travers. La seule culture qu'ils demandent, est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre. Avec des soins si légers, les habitans recueillent une grande quantité d'excellentes olives, qui se conservent marinées à la manière de celles d'Europe, & dont on tire une huile préférable à celle d'Espagne.

Quelqu'éloge qu'on puisse faire, en général, de tous les fruits du Pérou, il n'y en a point qui égalent ceux de Lima. On les mange frais pendant toute l'année; parce que les saisons étant alternatives, dans les montagnes & dans les vallées, lorsqu'ils cessent d'un côté, ils mûrissent de l'autre. On fume les terres avec la fiente de certains oiseaux de mer, qui se ramasse dans quelques isles voisines de la côte. Ces animaux, après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture, vien-

nent se reposer la nuit dans ces isles ,
 & s'y rassemblent en si grand nombre,
 que le terrain est entièrement couvert
 de leurs excréments. On les enleve
 avec soin ; & on les emploie princi-
 palement , dans les champs semés de
 maïs. On en met un peu à chaque
 tige ; & on l'arrose en même tems.
 Quelques personnes croient que ce
 fumier n'est autre chose que la terre
 même de ces isles , qui a la propriété
 d'exciter une fermentation dans le sol,
 avec lequel elle est mêlée. Cette opi-
 nion est fondée sur la quantité prodi-
 gieuse qui s'en enleve tous les ans ,
 & sur les expériences qu'on a faites : en
 creusant le terrain jusqu'à une certaine
 profondeur, on lui a reconnu la même
 qualité , qu'à la superficie, la même
 couleur, la même chaleur, la même
 odeur.

Je suis , &c.

A Lima , ce 4 juillet , 1751.

L E T T R E CXLIV.

SUITE DU PÉROU.

QUEL triste spectacle , Madame , offre à la vue d'un étranger, la ville de Lima , depuis l'affreux tremblement de terre , qui a renversé cette capitale du Pérou ! Mon dessein n'est pas de vous la représenter telle qu'elle est actuellement ; depuis l'événement terrible qui l'a ruinée de fond en comble, ses pertes ne sont point réparées ; & tout y retrace encore, aux yeux épouvantés, l'horrible image d'un bouleversement universel.

Ce fut à la fin d'octobre de l'année 1746 , sur les dix heures & demie du soir , que se firent sentir les premières secousses ; & dans l'espace de quatre minutes , que dura leur plus grande force , toute la ville fut renversée. Le mal fut si prompt , & le ravage si général, que la fuite n'étoit pas un moyen d'éviter le danger. Les uns se trouvèrent ensevelis sous les ruines des mai-

sons , les autres écrasés dans les rues par la chute des murailles. Il n'est point d'exemples d'un événement si lamentable ; & il est difficile que l'imagination puisse se faire un tableau fidèle d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites, toutes les maisons abattues. Mais , quoiqu'il n'en soit pas resté vingt-cinq sur pied, de soixante mille habitans dont la ville étoit composée , il n'en a pas péri la douzième partie. Les uns furent garantis dans les cavités que formoient les ruines mêmes ; les autres , se trouverent sur le haut de ces débris, sans savoir comment ils y avoient été portés ; car dans une conjoncture aussi pressante , personne n'eut le tems de délibérer ; & quand on l'auroit eu , il n'y avoit aucun lieu , où l'on pût se croire en sûreté. La terre secouoit les bâtimens avec tant de violence , que chaque choc en détruisoit la plus grande partie , dont le poids achevoit , en s'écroulant , la destruction de tout le reste. Des deux tours de la cathédrale , l'une fut renversée jusqu'à la hauteur de la nef , l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches ; & l'église a été entièrement

écrasée & bouleversée par leur chute. Le magnifique arc de triomphe , qu'avoit fait construire , sur le pont , le dernier viceroy des Indes , & au haut duquel il avoit placé une statue équestre de Philippe V , cet ouvrage , si frappant par la majesté & la richesse de son architecture , a été abîmé & réduit en poudre. Le palais de l'audience , le tribunal de l'inquisition , l'université , les colleges & tous les édifices de quelque distinction , ne conservent que de légers vestiges de leur ancienne forme. Ces chocs se succédoient avec rapidité ; & l'on compta près de deux cens secousses en moins de vingt-quatre heures. Jusqu'au mois de février de l'année suivante , on en observa plus de quatre cens , dont quelques-unes , quoique plus courtes que la première , se firent sentir avec autant d'impétuosité , & non moins de dommage.

A la même heure , le fort de Callao éprouva le même désastre ; il n'y eut que quelques tours , & une partie des ramparts , qui résistèrent aux premières secousses ; mais la perte des édifices n'eut rien de comparable à la terrible

catastrophe qui suivit l'ébranlement. Callao étoit le port de Lima , situé à deux lieues de cette ville , sur une pointe de terre , qui ne s'élevoit pas de dix pieds au-dessus de l'eau. La mer s'y débordoit quelquefois avec tant de fureur , qu'elle atteignoit presque le haut des murs. La plupart des maisons n'avoient qu'un étage. On y voyoit le magnifique palais du viceroi , & l'hôtel du gouverneur , dont on admiroit la structure. La mer s'étant retirée , comme on l'avoit vue dans d'autres tems , revint furieuse , en élevant des montagnes d'écume , & tomba sur le fort , dont elle fit un abîme d'eau. Elle s'éloigna une seconde fois , pour revenir avec plus de violence ; & par une nouvelle inondation , elle engloutit si généralement cette malheureuse ville , qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix , comme un vestige de cette horrible dévastation. De vingt-quatre vaisseaux qui étoient dans le port , dix-neuf furent submergés ; les autres , enlevés , dit-on , par la force des eaux , demeurèrent à sec à une distance considérable du rivage. On ajoute , pour achever de donner

une idée de ce désastre, que la mer transporta l'église des augustins presque entière, jusqu'à une île assez éloignée, où on la retrouva.

Les gens de Callao, qui se montoient à plus de quatre-mille, périrent dans ce déluge, à l'exception d'environ deux-cens, qui eurent le bonheur de se sauver. C'étoient ceux qui, étant à bord des quatre vaisseaux, furent transportés au-delà du port. Vingt-deux autres personnes durent la vie à ce même pan de mur, qui sert encore comme de monument au malheur de cette ville. On a sçu d'eux, que plusieurs habitans s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-tems au-dessus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient brisés contre des écueils. Comme l'eau monta à plus d'une lieue, ceux qui avoient pu prendre la fuite, furent engloutis au milieu du chemin.

Il est difficile de calculer la perte qui s'est faite dans cette ville. On sait qu'elle a dû être immense, parce que les grandes boutiques, qui formoient le principal dépôt du commerce, étoient alors remplies de grains, de suif,

d'eau-de-vie , de cordages , de bois , de fer , d'étain , & de toutes sortes de marchandises & de provisions. On évalua à plus de six cens millions , le montant des sommes qu'il en auroit coûté , pour remettre les choses dans l'état où elles étoient avant le délâstre.

Pendant l'affreuse nuit qui anéantit Callao , les habitans de la capitale se flattoient d'y trouver un azile & des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir , lorsqu'ils apprirent que cette ville n'existoit plus. La nouvelle en fut apportée par des soldats que le viceroi avoit envoyés sur les côtes. Il se conduisit , dans cette triste circonstance , avec un zele , une activité , un courage & une prudence qui lui ont mérité les éloges de toute la nation. Sans lui , la faim auroit achevé de détruire tous les malheureux échappés aux tremblemens de terre. Les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus , les fours de Lima détruits , les moulins renversés. En un mot , plus de cinquante mille personnes se trouvoient sans pain. Dans cette horrible confusion , il ne se déconcerta point ; il envoya , à tous les baillifs des pro-

vinces voisines , ordre de faire voiturer au plutôt toutes les farines de leur district. Il rassembla les maçons , les boulangers , les bouchers , les fit travailler nuit & jour , pour remettre en état les moulins , les fours & les boucheries. Ayant reçu avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture , & que la mer jettoit à chaque instant sur le rivage une quantité prodigieuse de meubles , il donna sur le champ des ordres , pour faire enterrer les morts , & nomma des officiers pour retirer les effets , & en tenir un registre exact. Il fit défense à tout particulier , sous peine de la vie , de rien ramasser. Il y eut deux potences de dressées , l'une à Lima , l'autre à Callao ; & quelques exemples de sévérité tinrent tout le monde dans le devoir. La police qu'il établit , prévint les crimes de vol & d'assassinat que la confusion favorisoit ; & dès que la terre parut avoir repris son assiette , il fit dresser des plans de réédification des deux villes de Lima & de Callao , dont M. Godin , qui , comme je vous l'ai dit , étoit alors professeur

le mathématique , eut la direction. Quelque subits que soient les tremblemens de terre au Pérou , ils ont toujours quelques signes qui les précèdent. Une minute avant le choc , on entend un bruit souterrain , qui se répand en divers endroits , & ressemble , tantôt aux mugissemens des taureaux , tantôt à une décharge d'artillerie. Les animaux ont toujours les premiers pressentimens du malheur qui doit arriver. Les chiens poussent des hurlemens effrayans ! Les bêtes de charge s'arrêtent , & par un instinct naturel , écartent les jambes pour se tenir plus fermes , & être moins exposées à tomber. Les hommes , effrayés de ces présages , quittent leurs maisons , se sauvent dans les rues , & courent vers les grandes places , pour chercher une sûreté , qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Ils sortent nus , si c'est la nuit qu'arrive le malheur ; & la présence du danger , leur faisant oublier toutes les regles de la modestie , ils ne se donnent pas même le tems de mettre leur chemise , que la plupart avoit quittée en se couchant. On voit alors tant de figures

singulieres, qu'il seroit difficile de tenir son sérieux, si dans ces terribles instans, l'on n'étoit soi-même occupé par d'autres objets. Joignez à cela les cris des enfans, les lamentations des femmes, qui invoquent les saints, celles des hommes même, qui sont trop effrayés, pour ne pas faire paroître leur terreur, & vous n'aurez encore qu'une foible idée de cet affreux théâtre de consternation & d'horreur. Cet effroi universel n'est point terminé après les premières secousses; personne n'ose retourner chez soi, crainte qu'elles ne se renouvellent. En effet, il arrive souvent que les maisons tombent par de nouveaux chocs, après avoir été affoiblies & ébranlées par les premiers.

Ces convulsions épouvantables de la nature n'ont aucune régularité, ni pour la durée, ni pour la violence; mais il n'y a jamais assez d'intervalle de l'une à l'autre, pour qu'on ait le tems d'en oublier les effets. Il se passe rarement un mois dans cette ville, sans qu'on en ressente quelque secousse; mais des bouleversemens, tels que celui que je viens de peindre, sont

quelquefois un demi-siècle sans se répéter. Avant celui qui causa tant de dommage à Lima en 1687, les récoltes d'orge & de froment étoient si abondantes dans le pays, qu'elles suffisoient aux besoins des habitans, & qu'ils étoient dispensés d'en tirer d'ailleurs. Mais après cet accident, le terroir changea tellement de nature, que le bled pourrissoit, sans pousser de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulphureuses & de particules de nitre, qui étoient restées dans la terre. Les propriétaires furent obligés d'employer leurs champs à d'autres usages: ils y mirent de la luzerne, & y planterent des cannes de sucre, qui n'étoient pas sujetes aux mêmes inconvéniens, & dont ils tiroient plus de profit. Cette stérilité de grains dura quarante ans, après lesquels on s'apperçut que le terrain s'amélioroit, & se disposoit à reprendre sa première fertilité. Mais, soit que l'on trouvât plus d'avantage dans les nouvelles productions, soit que les laboureurs se soient moins appliqués à la culture du froment, il est certain qu'on n'a pas eu autant de

bled , qu'on en recueilloit auparavant.
 Quoique le dernier tremblement de terre ait pu produire le même effet , on s'en inquiète moins , depuis qu'on s'est ouvert un commerce de grains entre cette ville & le Chili.

Avant ce dernier malheur , Lima , cette reine des cités de l'Amérique méridionale , étoit dans le moment de son plus grand éclat. Aussi est-ce l'instance où je veux la peindre d'après les relations qui m'ont été faites , par des témoins encore existans de son ancienne splendeur. On la nomma d'abord la ville des rois , parce que François Pizarre la fonda , dit-on , vers le tems de l'épiphanie ; d'autres croient qu'elle fut ainsi appelée en l'honneur de Charles-Quint & de Jeanne sa mere , reine d'Espagne. Dans la suite , elle prit le nom de Rimac , de la riviere qui baigne ses murs , ainsi que de la grande & belle vallée dont cette capitale occupe le centre , sans aucunes bornes pour la vue. Les Espagnols , par corruption , ont donné le nom de Lima à la ville seulement , sans rien changer à celui de la riviere & de la vallée.

Un grand & magnifique pont de pierre, qui traversoit le fleuve, aboutissoit à une arcade, & conduisoit à la place royale, au milieu de laquelle étoit une fontaine remarquable par sa beauté & par sa grandeur. Une statue de bronze, qui en faisoit le sommet, représentoit la renommée environnée de quatre bassins. L'eau jaillissoit de sa trompe, & de la bouche de huit lions de même métal, qui relevoient ce monument. Les édifices les plus somptueux concouroient encore à l'ornement de cette place : les principaux étoient la cathédrale, le palais de l'archevêque, celui du viceroy, l'hôtel-de-ville & les prisons. Lima a la forme d'un triangle, dont le plus grand côté s'étend le long de la rivière. Elle est environnée d'un mur de briques, flanqué de trente-quatre bastions, mais sans plate-forme ni embrasures, parce qu'on ne s'est proposé que de la mettre à couvert de surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte, on comptoit sept portes & trois poternes.

De l'autre côté de la rivière, est un fauxbourg nommé Saint-Lazare, considérablement augmenté depuis quel-

ques années. Toutes ses rues , de même que celles de la ville , sont pavées , larges , droites , paralleles , se coupent à angles droits , & forment des carrés de maisons d'une égale grandeur. Elles sont traversées par des canaux tirés du fleuve , dont les eaux passent sous des voûtes , & contribuent infiniment à la propreté. Chaque propriétaire a donc chez lui un petit ruisseau pour son usage , & la plupart un jardin qu'il arrose. Il y a , sur le bord de la riviere , une promenade de cinq grandes allées d'orangers , où toute la noblesse de Lima se rend chaque jour , à cinq heures , en voiture.

Les édifices , quoique très-bas , pour la plupart , ne sont pas d'un aspect désagréable ; & tout l'intérieur est peint de fleurs & de paysages assez bien exécutés. Pour que ces bâtimens résistent mieux aux tremblemens de terre , leurs parties principales sont de bois , ajustées avec des mortoises , dans les solives du toit & du plancher. On couvre toutes ces pieces d'osier ou de cannes , en dedans & en dehors ; & l'on met , à l'extérieur , une couche de terre glaise , sur laquelle on peint des fa-
çades

çades en forme de pierres de taille. On y ajoute des corniches & des portiques également figurés, qui en imposent à la vue ; & je crus d'abord, en arrivant, qu'ils étoient construits avec les matériaux qu'on n'avoit fait qu'imiter. Les toits sont plats & unis, & n'ont que l'épaisseur nécessaire, pour garantir du vent & du soleil. Comme il pleut rarement à Lima, on n'a pas besoin d'autres précautions. Par cette construction, les maisons sont moins en danger, que si elles étoient bâties de matériaux plus solides. Tout l'édifice se prête au mouvement de la terre ; & les fondemens étant liés avec les autres parties, suivent la même impression. En souffrant le choc, elles peuvent bien être endommagées ; mais il est difficile qu'elles soient renversées. Une chose remarquable, c'est de voir, dans le voisinage de cette ville, les murs d'une ancienne bourgade, qui, quoique bâtis sur la superficie du sol, sans mortier & sans ciment, ont résisté, jusqu'à présent, aux plus violentes secousses de tremblement de terre ; tandis que les plus solides édifices, élevés par les

architectes Espagnols , ont succombé. On assure que les Indiens , remarquant la méthode de leurs premiers conquérans , se moquoient d'eux , & disoient que les Castillans creusent des tombeaux , pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant , c'est qu'après avoir vu ces nouvelles villes si souvent changées en ruines , & connoissant l'ancien usage des naturels du pays , on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses & des appartemens commodes , l'emporte sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute.

Les églises de Lima étoient presque toutes bâties de pierre , embellies de peintures , & superbement décorées. Celles des Dominicains , des Franciscains , des Augustins , des peres de la Merci & des Jésuites se distinguent le plus , après la cathédrale , par leur magnificence. On est étonné de la pompe & de l'opulence qu'elles étalent , particulièrement aux fêtes solennelles. Les autels , depuis leur base jusqu'au couronnement , sont couverts d'argent massif , travaillé en diver-

es sortes d'ornemens; mais le goût & la façon ne répondent pas à la richesse de la matière. Les murs sont revêtus de tentures de velours, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent, & par intervalle, de meubles émaillés de ces deux métaux. Des candelabres de six à sept pieds de haut, rangés sur deux files, bordent toute la longueur de l'église; dans les intervalles, sont placées des statues d'anges sur des piédestaux, avec des vases incrustés de pierres, des reliquaires précieux, & tout ce qui peut donner le plus d'éclat au service divin. Les étoffes, pour les habillemens sacerdotaux, sont toujours choisies parmi les plus belles, les plus riches, qui arrivent d'Europe; & en général, tout ce qui sert à décorer les lieux saints, est, dans chaque espèce, ce qu'on peut trouver de plus rare. J'ose dire même, que les ornemens les plus communs, ceux qu'on expose ici les jours ordinaires, surpassent en richesse & en magnificence, ceux qu'on étale avec ostentation, dans nos villes de France, pour les plus grandes solennités.

La plupart des maisons religieuses étoient vastes , les appartemens spacieux & bien distribués ; leurs églises sur-tout avoient une apparence majestueuse ; & celles qui n'étoient bâties que de bois , imitoient si parfaitement la couleur de la pierre , qu'il falloit les toucher , ou les voir de bien près , pour être détrompés. La hauteur des tours étoit médiocre , tant à cause des tremblemens de terre , qui ne permettent pas de les élever , que pour les mettre en état de supporter le poids des cloches , qui , par le nombre & la grosseur , peuvent le disputer à celles d'Europe. Tous ces couvens sont fournis d'eau , aux dépens de la ville , non de celle des ruisseaux , qui , comme je l'ai dit , vient de la rivière par des conduits souterrains , mais d'une eau de source , par le moyen de différens tuyaux. Aussi sont-ils obligés d'entretenir une fontaine dans la rue , pour l'usage des pauvres gens , qui ne peuvent en avoir dans leurs maisons.

La ville de Lima est la résidence ordinaire des vicerois du Pérou. Leur gouvernement n'est que triennal ; mais , par des ordres particuliers du souve-

rain, ils peuvent être continués plus long-tems. Leur autorité est absolue ; & ils président à toutes les juridictions, dont les officiers ne sont, pour ainsi dire, que leurs ministres dans l'expédition des affaires. Ces différens tribunaux sont le conseil de la guerre & des finances, le bureau d'administration, l'audience royale, la chambre des comptes, la cour de la monnoie, le corps de ville, le consulat, la caisse royale & celle des morts, l'officialité, l'inquisition, l'université, &c. La pompe extérieure des vicerois ne diffère point de celle de la royauté ; & ils regnent en effet dans toute l'étendue de leur ressort : aussi leur réception se fait-elle avec un éclat digne d'un rang si élevé. Vous serez peut-être curieuse de connoître les cérémonies ordinaires d'une fête, où les Espagnols se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Dès qu'un viceroy est débarqué au port de Payta, qui est à plus de deux cens lieues de la capitale, il dépêche à Lima un officier de distinction, honoré du titre de son ambassadeur, avec des lettres qui portent la nouvelle de son

arrivée. Son prédécesseur, à qui elles sont remises, envoie sur le champ un courier, pour le complimenter : ensuite congédiant l'ambassadeur, il lui donne un riche présent, auquel il joint presque toujours un corrégiment, avec la liberté de le faire exercer en son nom, s'il a des liens qui l'attachent à d'autres devoirs. Le nouveau viceroi est fêté par tous les corrégidors, qui, de bailliages en bailliages, lui fournissent des litieres; & il est accompagné, servi & défrayé jusqu'à Lima. En y arrivant, il traverse cette ville sans s'y arrêter, pour se rendre au port de Callao. Là, il est reçu & reconnu par un alcade envoyé de la capitale, & par tous les officiers militaires. On le loge dans le palais du fort, qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant, les tribunaux ecclésiastiques & séculiers viennent le complimenter; & c'est sous un dais, qu'il écoute leurs harangues. L'audience royale arrive la première, suivie de la chambre des comptes, du clergé, du corps-de-ville, du consulat, de l'inquisition, de l'université, des supérieurs d'ordres, & des personnes de marque. Après la cérémo-

nie , on lui sert un magnifique dîner ; & le soir il y a comédie , où les femmes ont la liberté d'assister.

Vous demandez ce que c'est que cette comédie ? Je vais vous faire la description de celle de Lima : ce sont les mêmes acteurs qui jouent à Callao , à l'arrivée de son excellence. Quand j'y allai pour la première fois , je trouvai la salle très-mal éclairée , c'est-à-dire , par la lumière du jour mêlée à celle des chandelles. La tête du souffleur paroissoit au milieu d'une petite trape , & surpassoit le niveau du théâtre. Je le pris d'abord pour un spectre , qui alloit s'élancer sur la scène. Je ne tardai pas à être désabusé , lorsqu'il commença à lire la pièce assez haut , pour être entendu des spectateurs même les plus éloignés. Le parterre présentoit l'aspect le plus bizarre : beaucoup de gens étoient en robe de chambre & en bonnet de nuit , & des officiers mêlés avec des soldats , parmi la populace la plus vile & la plus dégoûtante. Le beau monde , & quelques personnes de distinction occupoient les loges ou l'amphithéâtre ; & les dernières places n'étoient remplies que de fem-

mes du commun, en jupon noir, avec un voile de laine blanche.

La piece commença; & je vis paroître les acteurs assez bien habillés. A quelques scenes, aussi ennuyeuses qu'insipides, succéda un intermede bouffon. Un des comédiens paroissoit vouloir gagner, pour un sac d'argent, le cœur d'une femme qui lui chantoit de petits airs, & qui n'étoit absolument pas éloignée de lui accorder quelques faveurs. Un homme apporta, sur le théâtre, trois têtes à perruque, leur mit d'abord des vêtemens d'hommes, les en dépouilla ensuite, & les habilla en femmes. L'idée vint à trois messieurs qui se présenterent galamment devant elles, de les séduire, comme le premier, à prix d'argent; mais elles userent d'une retenue & d'une rigueur inflexibles.

Dans un autre intermede, le théâtre représentoit une hôtellerie Espagnole pendant la nuit. On apporta trois lits de plumes & trois couvertures. Une reine & ses dames d'honneur, devenues l'hôtesse & les servantes de l'auberge, se mirent en devoir de faire ces lits. Arriverent six hommes qui demanderent à coucher, & payerent

d'avance. L'un d'eux, qui étoit un avare, avoit roulé son argent dans vingt ou trente morceaux de papier. Ces messieurs se déshabillèrent, sans façon, devant les dames, ôterent six ou sept paires de culottes, autant d'habits, & se mirent au lit deux à deux. Le plus plaisant de l'histoire, c'étoit de les voir tous s'arracher la couverture, & se battre à qui en auroit le plus. L'aspect de ces lits de plumes, celui de voir ces hommes se jeter réciproquement par terre, me parurent moins ridicules, que les applaudissemens incroyables, dont toute la salle retentissoit.

On fit succéder d'autres scènes entre un roi, une reine & une magicienne, contre la quelle plusieurs spadassins mirent l'épée à la main. Elle para avec sa baguette, & se retira dans la coulisse, sans avoir reçu de blessure. Ces héros renfermerent leurs épées dans leurs fourreaux, les réservant prudemment pour une occasion plus favorable. Tantôt la fée donnoit la mort par un seul de ses regards; tantôt elle rappelloit à la vie par un autre. Cependant elle vint une fois sur le théâtre,

se laissa tomber, se cassa le nez, se releva, sortit & reparut avec une emplâtre.

Dans un autre intermede, des maris fort en colere poursuivoient leurs femmes avec des bâtons, & sembloient déterminés à les rouer de coups. Des voisins charitables vinrent accommoder l'affaire, & empêchèrent ces brutaux de se livrer à leur fureur. Pour se venger de cet affront, les femmes habillées en amazones, & armées de pied en cap, eurent leur tour contre les maris, qui furent forcés de se soumettre aux vainqueurs. Au dénouement, la magicienne renonça à satan & à ses œuvres, & embrassa la religion chrétienne, déclarant qu'elle n'en suivroit jamais d'autre. Un des acteurs, à qui je parlai après le spectacle, me dit que sa troupe avoit reçu nouvellement cette piece de Madrid, où elle avoit été fort goûtée; & que personne, à Lima, n'étoit en état d'en composer une semblable. Mais je reviens au viceroi.

Le second jour, il sort dans un carrosse, que la ville lui envoie, & se rend dans une église qui est à la moitié du chemin, entre Callao & Lima. Il

y trouve son prédécesseur , qui lui remet le bâton de commandement ; & ils se séparent aussi-tôt , l'un pour prendre l'état de simple particulier , & retourner en Espagne ; l'autre , pour faire son entrée solennelle dans la capitale. Toutes les rues sont nettoyyées , & tendues de riches tapisseries , avec des arcs de triomphe , où brillent à l'envi l'art , le goût & la richesse. Lorsque son cortège est assemblé , il monte , lui & sa famille , sur des chevaux , que la ville leur fournit. On voit d'abord défiler les compagnies de milice , ensuite les colleges & l'université , puis tous les membres qui composent les divers tribunaux , montés sur des chevaux superbement équipés. Les habits des officiers municipaux sont des robes de velours cramoisi , avec de grands bonnets sur la tête ; & ce vêtement n'est employé dans aucune autre occasion. Quelques-uns d'eux marchent à pied , portant un dais , sous lequel s'avance le viceroy. Deux alcaides ordinaires lui servent de palfreniers , & tiennent , chacun de son côté , la bride du cheval. On passe par différentes rues , qui conduisent son ex-

cellence à la place royale. Elle descend à la porte de la cathédrale, où l'archevêque le reçoit à la tête de son chapitre. Elle entre dans l'église ; & l'on y chante le *te deum*, tandis qu'elle se place avec les tribunaux, sur des sièges d'une richesse éclatante. Après cet acte de religion, elle remonte à cheval, se rend au palais ; & on lui sert une magnifique collation, à laquelle toute la noblesse est admise. Le lendemain, elle retourne à la cathédrale, mais dans son carrosse, & sans autre cortège, que celui qui doit désormais l'accompagner dans toutes ses fonctions publiques, je veux dire ses gardes. L'archevêque officie pontificalement ; & le viceroi retourne chez lui, suivi de cette même noblesse, qui ne néglige rien, pour y paroître avec éclat. Ce même jour, & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance ; les confitures & les glaces sont présentées dans des vases d'or. Il est permis à toutes les femmes de venir au palais, & de s'y faire admirer dans les salons, les galeries & les jardins.

A ces fêtes, succèdent les courses

de taureaux , qui durent cinq jours : les trois premiers sont en l'honneur du viceroi ; les deux autres, pour l'ambassadeur qui a porté la nouvelle de son arrivée. Après ces divertissemens tumultueux, on donne à son excellence des amusemens plus tranquilles : ce sont les colleges & l'université, qui en font seuls tous les frais. Les louanges du viceroi sont célébrées par des ouvrages d'esprit ; & l'on accorde des prix publics aux pieces qui se font distinguer. Le recteur , placé sur un siège , vis-à-vis de son excellence , prononce un discours à son honneur , & lui présente le recueil de tous ces ouvrages , magnifiquement relié. Les moines soutiennent des theses, & font des panégyriques ; les religieuses donnent des collations & des concerts ; & le viceroi ne manque point d'assister successivement à toutes ces fêtes. Si l'on en croit la tradition du pays , lorsque le duc de la Palata vint prendre possession de cette dignité , en 1683 , les habitans firent paver en lingots d'argent , les rues par lesquelles il devoit passer , pour se rendre dans son palais. Chacun de ces lin-

gots pesoit , dit-on, deux cens marcs & cette seule dépense étoit au moins de quatre - vingt millions de piastres.

Le viceroy du Pérou a des gardes à pied & à cheval , dont l'uniforme ne le cede , ni en éclat , ni en richesse , à celui des plus grands monarques ; & son excellence ne sort jamais , sans être accompagnée de huit d'entre eux , qui la précédent & qui la suivent. Ils montent la garde à la principale porte du palais , & se tiennent , pour l'ordinaire , dans les premiers appartemens. Avec ces deux troupes , elle a toujours un corps de cent soldats , pour l'exécution de ses ordres.

Elle donne chaque jour trois audiences , l'une aux Indiens , l'autre aux Espagnols , la troisième aux dames de la ville ; car sa cour réunit la galanterie avec le faste. Ses revenus fixes & ordinaires ne répondent point à son rang : le viceroy ne jouit par an , que de deux cens mille francs ; mais l'extraordinaire & le casuel se montent à des sommes beaucoup plus considérables. Il nomme à plus de cent

gouvernemens particuliers, & à tous les emplois, tant civils que militaires; ce qui lui produit encore d'immenses richesses. Il peut, à ce qu'on prétend, mettre sur pied plus de quatre vingt mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il a, dans son palais, un oratoire, desservi par six chapelains, un sacristain, & un chœur de musique. Je ne rapporte cette dernière circonstance, que pour vous apprendre que celui qui y préside est un François, appelé M. de Montbref, avec lequel j'ai visité les provinces méridionales du Pérou. Je parlerai de ces différentes courses, quand j'aurai achevé de vous faire connoître la capitale.

Je suis &c.

A Lima, ce 8 Juillet 1757.

L E T T R E C X L V .

S U I T E D U P É R O U .

ON compte à Lima cinquante-quatre églises , vingt-six monastères d'hommes , quinze de filles , presque autant d'hôpitaux , indépendamment de plusieurs autres fondations pieuses , utiles , ou charitables. On prétend que leur emplacement occupe le tiers de la ville. Les Franciscains y ont trois maisons , dont la principale , qui passe pour la plus belle de cette grande cité , contient sept cens religieux , prêtres , frères , ou domestiques. Il y a quatre couvens de Dominicains , trois d'Augustins , trois de l'ordre de la Merci , six maisons de Jésuites ; & tous ces moines forment environ , avec les religieuses , qui ne leur cèdent guère pour le nombre , la sixième partie des habitans.

La cathédrale , dédiée à saint Jean l'évangéliste , fut érigée en métropole par Paul III , douze ans après sa fondation par François Pizarre. L'archevê

que a cent mille écus de revenu , & son chapitre plus de deux cens mille. Cette même église est paroissiale ; les sacremens y sont administrés par quatre curés & deux vicaires. Il y a de plus sept autre paroisses , outre cette foule innombrable de religieux de toute espece & de toutes couleurs , qui ont chacun un petit troupeau à diriger. Les Dominicains , les Jésuites , les Cordeliers , les Augustins & les peres de la Merci ont aussi des colleges annexés à l'université de Lima.

Cette université fut fondée par Charles-Quint , & confirmée par les bulles de plusieurs papes. On y compte cent quatre-vingt docteurs dans les quatre facultés , sous l'autorité d'un recteur qu'on élit tous les ans , & environ deux mille écoliers ; mais excepté les chicanes & les subtilités scolastiques , les autres sciences y sont peu cultivées. On assure même que , lorsque M. Godin y fut élu professeur de mathématique & d'astronomie , il ne put se faire comprendre à aucun étudiant. Cette académie porte le nom de saint Marc , & est incorporée à celle de Salamanque , pour jouir des

mêmes prérogatives. Divers particuliers y ont fondé plusieurs bourses pour l'instruction & l'entretien d'un certain nombre de jeunes gens, qu'on y élève dans l'étude des humanités, de la jurisprudence, de la théologie & autres sciences ecclésiastiques. Avec tous ces secours, on n'est presque jamais parvenu à y former un sujet médiocre.

La milice de Lima n'est composée que de troupes bourgeoises, dont le roi ne paye que les officiers principaux. Il y a trente-six compagnies d'infanterie, dont quatorze de créoles, huit du corps de commerce, huit d'Indiens, six de mulâtres; il y en a dix de cavalerie. Les officiers, payés par sa majesté, sont le vice-roi, les deux généraux, d'infanterie & de cavalerie, le commissaire général, leurs lieutenans, &c. C'est d'elle aussi, que les officiers d'artillerie reçoivent leurs appointemens. Le roi d'Espagne entretenoit encore à Callao, une garnison de six cents hommes. Il y avoit, dans le même port, un général de la mer, & d'autres officiers de marine, tous obligés de s'assembler au premier signal, pour faire transporter les munitions de guerre & de bouche.

On distingue à Lima, comme à Quito, à Carthagene, & dans toutes les autres villes de l'Amérique Espagnole, différentes especes d'habitans. Les principaux tirent leur origine des anciens Castellans, qui ont fait la conquête du Pérou; & la plupart se disent d'une noblesse très-ancienne. Ils croient aussi avoir beaucoup plus d'esprit que les Espagnols Européens, qu'ils traitent de bêtes. Peut-être est-ce par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de regner entr'eux; parce qu'ils ne peuvent voir, sans jalousie, les charges & la plus belle partie du commerce entre les mains des étrangers. A l'égard des titres, personne ne leur conteste ceux de marquis, de comtes & de chevaliers; & plusieurs sont admis dans les ordres militaires d'Espagne. La famille d'Ampuero, qui descend, par les femmes, des anciens Incas, parce qu'un Castellan de ce nom épousa une princesse de leur sang, est ici dans une très-grande considération. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs & des prérogatives, dont elle ne cesse de jouir, & qui portent les personnes du rang

le plus illustre à rechercher son alliance. Le viceroy ne manque jamais de le rendre un hommage public, lorsqu'il vient prendre possession de son gouvernement. Le chef de cette maison se met dans un balcon, sous un dais, & son excellence s'avancant sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois révérences vers le balcon.

Toutes ces familles nobles font ici une figure convenable à leur naissance. Elles ont un grand nombre de domestiques, d'esclaves, de chevaux & de équipages. Il n'y a pas même de bourgeois qui n'ait son carrosse, sa chaise ou sa calèche, tirée au moins par une mule. On fait monter le nombre des voitures à cinq ou six mille, dont la plupart sont dorées, & d'une forme agréable. Quand un prêtre porte le viatique à un malade, il s'empare du premier carrosse qu'il rencontre, & le garde jusqu'à ce qu'il rentre dans l'église. Le particulier à qui il appartient, attend dans quelque maison, que la course soit finie. Les cochers sont fort jaloux de se procurer cet avantage; parce qu'il y a des indulgences attachées à

ette cérémonie. On voit ici des gens qui, quand ils ont acheté une voiture, ne garderoient bien d'y monter, avant qu'elle ait porté notre Seigneur. Les domestiques conduisent le carrosse de chez le sellier à la porte de l'église : les prêtres s'en servent ordinairement un jour entier ; après quoi le propriétaire est convaincu qu'il est à l'abri de toutes sortes d'accidens.

La beauté des meubles ne répond point à celle des équipages. L'estrade seule est couverte de tapis & de carreaux de velours pour les femmes. C'est une marche de sept à huit pouces de haut, & de cinq à six pieds de large, qui regne ordinairement de tout un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils ; il n'y a qu'une grande familiarité, qu'ils leur permettel'estrade. On ne voit, pour toute tapisserie, qu'une certaine quantité de mauvais tableaux, qui sont l'ouvrage des Indiens de Cusco. Le lit est placé dans un coin, en forme d'alcove, dont la principale commodité est une fausse-porte, pour admettre ou renvoyer les étrangers, sans qu'ils puissent être aperçus. Les maisons ont peu d'autres

lits, parce que les domestiques couchent à terre sur des peaux de moutons. La hauteur & l'étendue donneroient aux appartemens un air de grandeur, s'ils étoient percés plus régulièrement; mais les fenêtres y sont en si petit nombre, que l'obscurité y regne par-tout.

On remarque plus de somptuosité dans les habillemens. Celui des hommes ne diffère de l'habit espagnol, que par un excès de luxe, qui regne généralement dans toutes les conditions. Toute personne qui peut acheter une étoffe, est en droit de la porter; & le mulâtre, qui exerce un vil métier, est quelquefois vêtu plus richement, que l'Espagnol de la première distinction. Aussi invente-t-on tous les jours, de nouvelles étoffes : celles qui viennent d'Europe, sont aussi-tôt débitées : le prix n'est point un obstacle; & chacun se pique d'avoir les plus belles.

On fait moins de dépense pour la table; car on n'a presque point d'idée de ce que nous appelons la bonne chère. Les créoles sont naturellement assez sobres sur le vin; leur penchant est

plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent en portion, comme les moines, & sans aucun goût de propreté. Dans un repas d'un pareil, on fait passer, devant les convives, plusieurs plats qu'on donne aux domestiques, sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. Les viandes sont assaisonnées d'épicerie si piquantes, que les étrangers les trouvent insupportables. Mais ce qui rend encore ces ragoûts plus mauvais, c'est un goût de suif, qui vient des graisses mal apprêtées. On ignore d'ailleurs l'art de faire rôtir les grandes pièces, en les tournant continuellement à la broche.

Comme on n'a pas l'usage des fourchettes, c'est une autre source de malpropreté. On se lave les mains, à la fin du repas, dans un même bassin; & cette eau commune sert aussi à se laver les levres. On dîne à dix heures du matin; on soupe à quatre heures du soir; & à minuit on sert une collation. Dans le cours de la journée, on fait un grand usage de l'herbe du Paraguay, qui se prend comme du thé.

Le pain n'est pas moins estimé pour le goût , que pour la blancheur. Ce sont les negres qui le font pour le compte des boulangers ; & les boutiques en sont toujours bien fournies. Quand un esclave s'est rendu coupable de quelque faute grave, on le met chez un de ces mitrons , qui se charge de sa nourriture, & paie même au maître une certaine somme , soit en pain , soit en argent. C'est le plus grand châtiment , auquel un negre puisse être condamné ; les galeres n'en approchent point. Il est forcé de travailler jour & nuit ; on le nourrit mal ; on lui laisse peu de tems pour le sommeil ; & bientôt il est réduit à un tel degré d'affoiblissement , qu'il n'est rien qu'il ne fasse , pour obtenir sa délivrance.

La viande la plus ordinaire à Lima, est le mouton. Le bœuf y est aussi fort estimé ; mais on en mange peu ; & deux ou trois de ces animaux suffisent, par semaine, pour toute la ville. La volaille est exquise & abondante ; le gibier y est moins commun. La plus grande consommation est de chair de porc , qui , quoique bonne , n'est cependant pas aussi délicate , qu'à Carthagène.

hagène. Toutes les viandes , & le poisson même , sont accommodés avec du sain-doux , parce qu'à l'arrivée des premiers Espagnols au Pérou , le pays ne produisoit point d'huile ; mais depuis qu'il en a de son crû , l'ancienne nécessité s'est tournée en habitude. Ce fut Antoine de Ribera , qui y planta le premier olivier , d'où sont venus ceux qui forment aujourd'hui d'épaisses forêts. On apporte, des montagnes, du veau gelé , comme un mets fort délicat. Toute la préparation consiste à tuer le veau , & à le laisser plusieurs jours à l'air , pour l'y faire geler. Il se conserve dans cet état , & y acquiert un degré de bonté , qu'il n'avoit pas dans sa fraîcheur.

Aux terres & aux emplois , qui font le principal soutien des familles nobles , il est permis , à Lima , de joindre les profits du commerce : la qualité de gentilhomme , n'est point incompatible avec celle de négociant. Persuadés que cette profession est le grand ressort de la fortune d'un état , les rois d'Espagne ont déclaré que , sans déroger , ni craindre l'exclusion des ordres militaires , on pouvoit l'e-

xercer dans les Indes. Cette voie de s'enrichir , étant ouverte à tout le monde , & Lima étant comme le centre de tout le commerce du Pérou , le nombre des familles y augmente sans cesse , par de nouveaux établissemens. Il y aborde quantité d'Européens , qui , charmés des agrémens du pays , s'y attachent par des mariages. Les femmes y sont d'ailleurs si aimables , que cette raison seule les y retiendrait , indépendamment de la beauté du climat , & du désir d'y faire fortune.

Ces femmes ont la peau d'une blancheur éclatante , de la vivacité , les yeux charmans , & le teint admirable. Mais l'usage du fard ne laisse pas un long regne à leur beauté. Des cheveux noirs & fort épais leur descendent jusqu'au dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent derrière la tête , en cinq ou six tresses , qui en occupent toute la largeur. Elles y passent une aiguille d'or un peu courbée , terminée aux deux bouts , par deux boutons de diamans. Au - devant , l'art forme de petites boucles , qui , de la partie supérieure des tempes , tombent jusqu'au milieu des oreilles ; & chaque

tempe offre une grande mouche de velours. Les pendans d'oreilles sont des brillans accompagnés de glands & de houpes de soie noire. Les colliers de perles, les bracelets de diamans, & tout ce qui peut donner de l'éclat à la parure, est tellement prodigué sur toute leur personne, que la femme même d'un particulier sans état, sans titre, sans noblesse, sort rarement de sa maison, sans avoir sur elle pour vingt mille écus de pierrieres & autres ornemens. Chacune, dans sa sphere, se regle sur celles du rang le plus distingué, sans excepter les négresses même, qui veulent imiter les femmes de qualité.

Un jupon court, garni de dentelles, au travers desquelles on voit la jambe & le bout des jarretieres; une camisolle qui laisse appercevoir une partie de la gorge; une autre jupe, ouverte par devant, & qui, pour l'ordinaire, est d'une étoffe fort riche; une chemise dont les manches sont retroussées jusqu'aux épaules; une plaque d'or, garnie de diamans, attachée sur l'estomac par un ruban qui ceint le corps; une mante & un voile, forment l'habit

ordinaire des femmes de Lima. C'est une chose étonnante , que l'attention & le goût qu'elles apportent au choix des dentelles , dont leur parure est chargée : ce sont les plus riches du Brabant ; toutes les autres seroient rejetées comme trop communes. Elles sont cousues si près l'une de l'autre, sur la jupe & sur la chemise , qu'on ne voit de la toile , qu'autant qu'il en faut pour l'agrément. Une de ces chemises coûte quelquefois plus de mille écus.

La petitesse du pied passe ici pour une si grande beauté , qu'on y raille sans cesse les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance , on fait porter aux filles , comme à la Chine , des souliers si étroits , que même dans l'âge avancé , ils ont à peine cinq pouces de long. Ils se ferment avec des boucles de diamans ; & pour faire éclater la beauté de la jambe , qui , comme je l'ai dit , est presque entièrement découverte , on ne porte que des bas de soie blancs. Les hommes sont peu d'attention à la nudité des épaules & de la gorge , parce qu'ils ne sont affectés que du petit pied. Aussi celles que la nature a favorisées de cet avantage , ont-elles

SUITE DU PÉROU. 317
grand soin de le cacher, ou de ne le
montrer qu'avec art, pour le faire
encore plus desirer.

Les habits des femmes sont tellement remplis d'odeurs, qu'elles s'annoncent toujours de fort loin, par les délicieuses vapeurs qu'elles exhalent. On ne les surprend jamais sans musc ou sans ambre; elles en mettent derrière leurs oreilles, dans leurs robes, & à toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets même en sont chargés, comme s'il manquoit quelque chose au parfum des fleurs dont elles entrelacent leurs cheveux: c'est un autre ornement, dont elles sont encore très-jalouses. La grande place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété de celles que les Indiens y viennent étaler. On y voit les dames, dans des calèches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable & de plus cher en ce genre; & ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou, comme en Espagne, il est pourtant rare qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade;

& plus rare encore qu'elles sortent à pied, sur-tout dans les grandes villes. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites; & souvent on les trouve où elles ne sont point attendues. Les plus modestes en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert d'un voile, qui les empêche d'être reconnues, elles prennent des libertés que les hommes osent à peine se permettre.

Dans l'intérieur de leurs maisons, elles sont assises sur des carreaux, les jambes croisées sur un tapis. Elles passent ainsi les jours entiers, sans presque jamais changer de situation, même aux heures des repas, parce qu'on les sert à part, sur une petite table qu'elles ont toujours à côté d'elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. On les voit chez elles avec autant de familiarité qu'en France; & elles se font un plaisir, dans les visites qu'elles reçoivent, de jouer de la harpe ou de la guitare, qu'elles accompagnent de la voix.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres. Partout on n'entend que des concerts

d'instrumens , ou des chansons vives & ingénieuses , gaies & badines. Les danses & les bals ne sont pas moins fréquens ; elles ont tant de goût pour cet amusement , qu'on les trouve toujours disposées à s'y livrer. Le mouvement des bras , qui fait une partie du mérite de la danse françoise , leur est inconnu. Elles les ont pendans , ou pliés sous un manteau qui les enveloppe , & ne laisse appercevoir que les inflexions du corps & l'agilité des pieds. Les hommes dansent à peu près dans le même goût , sans quitter leurs longues épées , dont ils tiennent la pointe en avant , pour en être moins embarrassés.

En général , rien n'est plus opposé à la mélancolie , que l'humeur des habitans de Lima ; mais avec cette gaieté , cette vivacité naturelles , ils aiment à s'instruire dans la société des personnes éclairées. L'usage où ils sont , de former entre eux de petites assemblées , leur donne une politesse qu'ils exercent principalement envers les étrangers , pour lesquels ils ont beaucoup d'égards. Les femmes joignent les avantages de l'esprit à ceux de la figure.

Elles pensent avec justesse , & s'expriment avec élégance ; mais elles aiment à gouverner , & m'ont paru un peu hautaines, sur tout à l'égard de leurs maris.

L'amour regne ici avec une puissance égale entre les deux sexes. Les hommes sacrifient libéralement à cette passion la plus grande partie de leur bien ; & comme ils n'aiment point les chaînes indissolubles , ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques. Leur méthode , qu'ils nomment *mariage derriere l'église* , consiste à vivre avec une maîtresse , dont ils reçoivent la foi, comme ils donnent la leur. Les loix du royaume sont d'autant plus favorables à ces sortes d'unions , qu'elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & que les enfans illégitimes ont les mêmes droits que les autres, lorsqu'ils sont reconnus par le pere. On se marie aussi quelquefois sans le consentement des parens. Une fille qui veut épouser son amant , l'avertit de se trouver le soir , avec un prêtre , devant la porte de la maison. Dès que l'heure du rendez-vous sonne , elle sort de l'appartement, où elle est avec toute sa fa-

mille , & va se marier par la fenêtre , ou dans la cour. Elle rentre quelques minutes après , sans que personne se doute de la cérémonie ; & le lendemain plusieurs prêtres ou moines vont la demander à son pere , au nom du mari. S'il la refuse , on l'arrache de ses bras ; & pour le consoler , on lui prouve que telle est la volonté de Dieu & de la sainte Vierge.

Il est aussi ordinaire à Lima qu'à Paris , de voir des hommes mariés quitter une épouse jolie, pour s'attacher à une laide maîtresse ; mais au Pérou , comme en France , cette bizarrerie est odieuse ; & les honnêtes gens en sont indignés. Un autre trait de ressemblance , est l'art qu'ont les coquettes , d'abuser du foible qu'on a pour elles ; elles se font une gloire d'avoir ruiné plusieurs amans ; & outre sa fortune , on risque , sur-tout avec elles , de perdre sa santé. Le mal qu'elles donnent est d'autant plus difficile à réparer, qu'on y fait moins d'attention, & qu'on trouve peu de médecins pour le guérir. L'unique ressource est dans le secours de quelques vieilles femmes ; qui traitent ces maladies avec des tisannes , & par

des cauterres, dont les deux sexes sont également pourvus. Les dames en font si peu de mystère, que dans leurs visites, elles se demandent des nouvelles de leur v. . . & se pansent réciproquement leurs ulcères.

Elles aiment une galanterie aisée; & les propositions qu'un amant n'oseroit faire en France, sans s'attirer l'indignation d'une honnête femme, ne leur déplaisent point, quelque éloignées même qu'elles soient d'y consentir. Leur entretien est agréable & spirituel; mais il approche presque toujours un peu du libertinage. Les vieilles prennent pour un compliment, d'être appelées p. . .; & les jeunes ne sont pas plus flattées d'être traitées de pucelles, que de l'être en effet. En France, on voit des filles qui accordent leurs faveurs sur une promesse de mariage; mais ici, aux premières propositions que fait un homme, il doit déclarer ses intentions; & il reçoit ordinairement cette réponse: « si vous vous annoncez comme mari, » non; si vous vous présentez comme » amant, oui ». Dans les contrats de mariage, il y a souvent une

clause , par laquelle une femme se réserve certains jours , dans la semaine , pour avoir la liberté de faire tout ce qui lui plaît.

Les confesseurs ont , en général , une très-grande indulgence pour cette fragilité humaine , & pensent que la route la plus sûre , pour gagner le ciel , est d'acquérir dans sa jeunesse , par le commerce de ses charmes , trente à quarante mille francs , pour faire dire des messes après sa mort. Aussi le sexe , à Lima , y travaille-t-il avec zèle ; & ce trafic est presque toujours accompagné de quelque signe extérieur de dévotion. Après celle du rosaire & du mont-carmel , c'est l'immaculée conception , qui tient le premier rang. Les Cordeliers & les Jésuites l'ont tellement accréditée , que toutes les actions , celles même où l'on s'écarte le plus de la pureté virginale , commencent toujours par ces paroles : « louée soit la très-sainte-Vierge , conçue sans tache , & engendrée sans péché ».

Parmi les autres modes des femmes de cette ville , il n'y en a point d'aussi générale , que celle de porter continuelle-

ment dans sa bouche de petits rouleaux de tabac pour se nétoyer les dents, qui, à ce qu'elles croient, en deviennent plus belles & plus nettes. Cet usage & celui de fumer, qui n'est pas moins commun parmi les hommes, produit une très-grande consommation de tabac. Il est une autre plante fort célèbre au Pérou, par la vertu que les Indiens lui attribuent, de rendre leurs femmes fécondes. On la nomme macha; & des expériences sans nombre ne permettent pas, dit-ton, de révoquer en doute, qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité. Sa racine est un oignon semblable aux nôtres; d'un goût merveilleux, & d'une qualité extrêmement chaude.

Il est tems, Madame, de vous rendre compte, en peu de mots, de mes différentes courses avec M. de Montbref. Nous visitâmes d'abord ce qu'on appelle ici le pays des vallées, c'est-à-dire, ce long espace qui s'étend entre les Cordillieres & la mer du Sud. C'est la partie du Pérou la plus agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour in-

commode. L'été est chaud, sans qu'on se plaigne de l'excès; parce que la chaleur est tempérée par des vents qui soufflent modérément dans cette saison. Le froid de l'hyver ne ressemble point au nôtre; mais il est assez fort, pour faire quitter la toile & prendre le drap. Pendant tout ce tems, la terre se couvre d'un brouillard épais, qui empêche les rayons du soleil de pénétrer jusqu'à elle. Il se maintient toute la matinée; & à midi, il commence à s'élever sans se dissiper. Mais il n'offusque plus la vue, & cache seulement le soleil durant le jour, & les étoiles pendant la nuit. Quelquefois il s'éclaircit un peu, & laisse appercevoir l'image de cet astre, sans en laisser sentir la chaleur. Les vapeurs se résolvent en rosée, & humectent la terre par-tout également. Alors la verdure renaît; les collines se parent de fleurs; & les habitans des villes s'empressent d'aller peupler les campagnes. Jamais cette humidité n'est assez forte, pour rendre les chemins difficiles; à peine est-elle capable de pénétrer l'étoffe la plus légère.

Une singularité fort étrange dans:

toutes ces vallées, c'est qu'il n'y tombe jamais de pluie ; que jamais on n'y voit d'orages. Les habitans ignorent ce que c'est que le tonnerre ; & leur frayeur est égale à leur étonnement, quand ils l'entendent pour la première fois. Mais la nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent infiniment le prix. J'ai déjà parlé des tremblemens de terre ; un autre fléau dont tous les soins ne garantissent personne, ce sont les puces & les punaises. Il n'y a point de maisons qui en soient exemptes, & où l'on n'en voie sans cesse tomber à travers les planchers. On attribue la prodigieuse multitude de ces insectes, à la mal-propreté des villes : tout Lima est un lieu public de commodités ; & les parfums du jour ne sont que les ordures de la nuit.

La vallée de Pachacamac, si fameuse par son ancien temple, n'est qu'à trois lieues de cette capitale. Plus loin, on trouve celle de Guarco, célèbre au Pérou, non-seulement à cause de sa fertilité, mais par le souvenir qui se conserve encore de son ancien domaine. Ses habitans, qui éter-

doient leur pouvoir sur tout le pays voisin , ne furent assujettis aux Incas , qu'après une longue & sanglante résistance. Les vainqueurs , pour les contenir , firent bâtir une forteresse , dont les fondemens étoient de grosses pierres quarrées , si bien liées , qu'à peine en apperçoit-on la séparation , même dans leurs débris. On croyoit ce fort tellement défendu par sa situation & la nature de l'ouvrage , que les empereurs y avoient leurs trésors.

Le val de Taxamalca renfermoit autrefois plusieurs palais , & les plus riches magasins des Incas. On y voyoit aussi des tombeaux remplis de vases & autres meubles d'or & d'argent. Les Espagnols les pillèrent , après avoir détruit une partie des habitans. C'est par ces belles vallées , que passe le chemin royal , fait pour la sûreté des routes , & la commodité des voyageurs.

La rade de Pisco est d'une grandeur à pouvoir contenir une flotte nombreuse. La ville , qui étoit autrefois au bord de la mer , en est actuellement , par l'effet d'un tremblement

de terre, éloignée d'un quart de lieue. Le commerce est riche dans ce port, parce qu'il est naturellement l'échelle des villes d'Yca, de Guancavelica, & de toutes celles qui correspondent à Lima, dans la partie du nord.

Yca est beaucoup plus peuplée que Pisco. On y fabrique du verre, dont il se fait un débit considérable; mais il est sale & mal formé. Guancavelica est riche, & fameuse par la très-grande quantité de vif-argent de ses mines, qui en fournissent à tous les moulins d'or & d'argent du Pérou. La même ville offre un autre sujet d'étonnement: c'est une fontaine dont on prétend que l'eau se pétrifie si vite, que la plupart des maisons sont bâties de cette pierre. Montbref, qui en a vu des morceaux, dit qu'elle est jaune, légère & assez dure. Ceci me rappelle une rivière qui passe près de la montagne de Falanga, au nord de Quito, laquelle a la vertu de pétrifier le bois & les feuilles qu'on y jette. On voit des branches absolument de pierre, dans lesquelles on apperçoit, non-seulement la porosité des trons & les fibres du bois, mais jusqu'aux plus

petites veines des feuilles. Elles changent de couleur ; mais la figure est exactement conservée.

Les vignes des environs de Pisco ; ne pouvant être arrosées commodément par des canaux, sont plantées d'une manière qui leur rend ce secours inutile. Chaque sep est dans un creux de quatre ou cinq pieds de profondeur, où regne une humidité générale , que la nature a répandue dans la terre, pour suppléer au défaut de pluie ; car ce pays est d'une telle aridité, qu'il n'y a point d'autres lieux habitables que les vallées.

Dans celle de Quilca, est située la ville d'Aréquipa, où l'on respire l'air le plus pur du Pérou. La campagne y est émaillée de fleurs pendant toute l'année ; & l'on y jouit d'un printems continuel. François Pizarre la bâtit d'abord dans un village de ce nom ; mais sa situation peu avantageuse la fit transférer dans un autre emplacement. C'est une des grandes cités du Pérou ; & parmi plus de six cens familles Espagnoles, on y compte beaucoup de noblesse. Elle occupe un terrain uni, à vingt lieues de l'Océan, près

d'un volcan qui y cause de fréquens tremblemens de terre. Des canaux tirés d'une riviere voisine, & conduits dans toutes les rues, y entretiennent la propreté ; on n'y est sujet à aucune de ces maladies qui proviennent de l'intempérie des saisons. Elle fut séparée du diocèse de Cusco, & érigée en évêché au commencement de l'autre siècle. Les Jésuites y ont un college ; & d'autres religieux, des couvens.

Entre Cusco & cette ville, est le lac de Titica, si fameux sous la domination des Incas, & dans l'histoire de la conquête du Pérou. C'est le plus grand de tous ceux que l'on connoît dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingt lieues de circuit, & près de cent brasses de profondeur. Sa figure est ovale ; & plusieurs rivières y portent leurs eaux. On y prend toutes sortes de poissons : aussi les Indiens, qui habitent ses bords, ne s'attachent-ils qu'à la pêche, dont ils font un commerce avantageux. Ce pays abonde en mines : quelques-unes ont été découvertes ; mais la plupart sont inconnues, par la malice & l'obli-

nation des Indiens , qui n'ont pas d'autre voie pour se venger de la tyrannie des Espagnols , que de leur cacher des trésors , pour lesquels ils leur voient tant de passion.

Ce lac renferme plusieurs isles , dont l'une étoit remarquable par sa grandeur. Elle formoit anciennement une colline , que les Incas firent aplanner , & dont le lac tire son nom , qui , en langue péruvienne , signifie *colline de plomb*. Elle fit naître à Manco-capac , fondateur de la monarchie , l'idée d'une fable qui devint , comme vous l'avez vu , le fondement de la religion de l'empire. Il feignit que le soleil lui avoit ordonné de composer dans cette isle , des loix raisonnables & justes , pour tirer les peuples de leur barbarie. Depuis ce tems , l'isle fut respectée comme un sanctuaire ; & les Incas , après avoir aplani le terrain , y firent élever un temple , que leurs sujets étoient obligés de visiter tous les ans. On y apportoit des richesses immenses , en or , en argent , en pierreries , qui contribuèrent à l'ornement de cet édifice. Les murs même en étoient revêtus ; &

tout ce qui servoit à l'usage des prêtres ou aux détails des sacrifices, étoit composé des matieres les plus précieuses. C'est une opinion établie, que les Péruviens voyant leur monarchie au pouvoir des Espagnols, jetterent tous ces trésors au fond du lac.

Cusco , ancienne capitale du Pérou, est située dans un terrain inégal , sur le penchant de plusieurs collines. Du tems des empereurs , on admiroit la somptuosité de son temple , le plus beau , le plus célèbre , le plus révéré de tout le pays. Le couvent & l'église des Dominicains sont construits de ses débris ; & le saint-sacrement est placé, dit-on , dans l'endroit même où les Péruviens représentoient la figure du soleil , qui étoit d'or massif , & d'une monstrueuse grandeur. On raconte qu'un Castillan , qui s'en étoit saisi, la perdit au jeu avec ses camarades.

Cusco ne le cede , ni à Quito , ni à Lima , pour la beauté & pour la grandeur. Ses maisons bâties de pierre, & couvertes de tuiles rouges, sont également ornées & commodes. Elle est moins habitée que la nouvelle capitale ; car on n'y compte guere que

vingt mille personnes, tant Indiens qu'Espagnols, créoles ou mulâtres ; sans parler des étrangers que le commerce y attire. Elle a d'ailleurs tout ce qui rend une ville célèbre : évêché, chapitre, université, cours de justice, de riches couvens, beaucoup de colleges, & sur-tout son antiquité, jointe au titre de ville impériale, & d'ancienne capitale de l'empire. Ses habitans sont spirituels & industrieux. La plupart ont beaucoup de goût pour la peinture ; & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, répandus dans toute l'Amérique méridionale. Ils fabriquent aussi des toiles de coton, & travaillent parfaitement bien en cuir.

La belle & agréable vallée d'Yucay, qui n'est qu'à quatre lieues de la ville, passoit déjà, du tems des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avoient leurs maisons de plaisance ; & l'on en voit encore les magnifiques débris. L'évêque compte, parmi ses possessions, une partie de cette charmante vallée. Le reste appartient aux principaux du pays, qui croient toujours avoir

quelque chose à desirer, tant qu'ils ne peuvent s'y procurer une habitation.

Guamanga, ville épiscopale de l'audience de Lima, est sur la route de Cusco. François Pizarre la fonda près d'un village de ce nom, & lui donna celui de Saint-Jean-de-la-Victoire, en mémoire de la retraite du dernier des Incas, qui avoit pris le parti de se renfermer dans les montagnes. Elle fut transférée dans la suite en un lieu plus commode. La veille de notre arrivée, nous passâmes la nuit dans une ferme d'Indiens; où nous eûmes beaucoup de peine à obtenir de quoi souper. Quoiqu'ils élevassent des poules & d'autres volailles, non-seulement ils n'en mangent point la chair; mais leur tendresse va si loin pour ces animaux, qu'ils ne peuvent, ni les voir tuer, ni les vendre. Un voyageur offre en vain de l'argent pour avoir un poulet. Le seul parti est de le tuer soi-même. Alors l'Indienne jette des cris, pleure, se désola. Enfin, voyant le mal sans remède, elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

La rade d'Arica, que son commerce, autrefois, rendoit si importante aux Espagnols, étoit défendue par d'assez bonnes fortifications, tant qu'elle a été comme le dépôt des richesses du Pérou : mais depuis qu'on a pris la route de Lima, ce port, moins fréquenté, est aussi plus négligé. Avant la conquête, les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur un grand rocher, qui couvre la ville ; & c'étoit, pour eux, un point de religion, de jeter dans un gouffre voisin, les offrandes qu'ils avoient présentées aux idoles. Sur cette tradition, les habitans sont encore persuadés qu'on y trouveroit d'immenses richesses, s'il étoit possible d'y pénétrer. Ils croient aussi, que la plupart des trésors, destinés à payer la rançon d'Atahualpa, & que ses sujets se crurent dispensés de livrer après la mort, furent ensevelis dans d'autres creux de ce même rocher, où le ciel permet qu'ils soient gardés par une troupe de démons. Près d'Arica, est une de ces isles, où je vous ai dit qu'on alloit ramasser de la fiente d'oiseaux, pour engraisser les terres. Elle répand une odeur affreuse, qui nous

causoit de violens maux de tête. On fait d'assez bonne eau dans cette rade, d'où elle se tire d'une façon bien singulière. Lorsque la mer baisse, on creuse environ un demi-pied dans la sable qu'elle a quitté; & c'est dans ces trous, qu'on puise une excellente eau douce, qui se conserve long-tems en mer.

La fameuse ville de Potosi est située au pied de la montagne de ce nom, célèbre par la plus riche mine d'argent de l'univers. Cette montagne, qui a la figure d'un pain de sucre, peut avoir un quart de lieue de hauteur, & trois de circonférence. La ville a deux lieues de circuit, & passe pour la plus grande du Pérou. Elle contient dix mille Espagnols ou Créoles, qui vivent dans l'opulence, le luxe, & le mollesse. La multitude d'Indiens & d'étrangers, que le travail des mines y attire, est innombrable. Les trésors des églises, & les richesses des particuliers sont immenses. Le pays est stérile, & ne fournit aucune des productions nécessaires à la vie. Il n'y croît ni grains, ni fruits, ni herbes: l'argent est son unique

unique denrée ; & cependant les vi-
vres y abondent. On en apporte de
toutes les provinces ; & c'est , après
Lima , la ville la plus commerçante du
Pérou.

Outre les ouvriers continuellement
employés à l'exploitation des mines ,
les cantons voisins sont obligés
d'envoyer , tous les ans , un certain
nombre d'Indiens , que les Espagnols
forcent à ce travail. On découvre
chaque jour de nouvelles mines ; les
anciennes s'épuisent , ou bien on les
abandonne. Les villes même changent
avec elles. Elles subsistent , tant que la
veine est abondante ; la ville disparoît ,
quand la mine est épuisée. Il est pour-
tant vrai que celles du Potosi sem-
blent être l'héritage des siècles ; que
ce n'est point exagérer , de dire que
les terres de ce canton sont toutes
d'or ; & qu'après avoir enrichi le
monde pendant plusieurs âges , elles
sont encore aujourd'hui une source
intarissable de richesses. On prétend
cependant qu'elles ont diminué de va-
leur ; ce qui , je crois , vient moins de
l'épuisement de la veine , que de son
extrême profondeur , qui demande un

travail dont on n'est point dédommagé. Rien ne contribue autant que ces trésors souterrains, à dépeupler le Pérou. Ils détournent les habitans des manufactures & du labourage, sources également abondantes de population, pour les appliquer à la fabrication des métaux, qui font périr des millions d'hommes. Les étrangers, qui reçoivent ces matières en échange de leurs denrées, sont, à proprement parler, les véritables possesseurs des mines. Les propriétaires n'en peuvent être regardés, que comme les économes ou les esclaves. Ils les exploitent ; les autres en jouissent.

Une partie du pays que je viens de parcourir, produit aussi beaucoup de vin ; mais sa qualité est médiocre. Les Espagnols, qui le méprisent, le laissent aux Indiens & aux negres, & par un goût assez bizarre, ne se régalaient qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire. Ils en envoient aussi dans les provinces du nord, à Panama, & dans les ports de la nouvelle Espagne. L'endroit où l'on fait le plus de cette liqueur, est un canton appelé Moquaga, qui n'a d'ailleurs rien qui le distingue. On prétend

qu'il en fournit , tous les ans , plus de douze mille muids.

La laine fait encore une des principales richesses du Pérou. Quoique très-belle , elle est cependant moins remarquable par sa qualité , que par la singularité de l'animal qui la donne. C'est une espece de mouton , appelé lama , dont la tête ressemble à celle du cheval. Il a la levre supérieure fendue comme les lievres ; & lorsqu'il est enragé , il jette , par cette fente , une écume venimeuse , qui tombant sur la peau , y cause une rougeur accompagnée de démangeaison. Il a le col comme le chameau , le corps comme le mouton , & l'odeur désagréable ; mais sa chair n'en est pas moins bonne. Indépendamment de cette utilité , le lama peut encore servir de bête de charge. Il est patient , & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres ; mais il fait de grandes journées sans se fatiguer , mange peu , & ne boit jamais. Il se couche , dès que la nuit arrive ; on auroit beau le battre alors pour l'obliger à se lever , il n'en feroit pas un mouvement de plus.

Je suis , &c.

A Lima , ce 10 Juillet 1751. P ij

L E T T R E C X L V I I .

L E C H I L I .

DE retour à Lima, j'appris d'un habitant de Callao, qu'un navire marchand étoit prêt à mettre à la voile pour le Chili. Le capitaine étoit heureusement de ma connoissance; je profitai de l'occasion pour faire ce voyage, & me rendre ensuite, par le détroit de Magellan, & la rivière de la Plata, dans les états du Paraguay. Après quelques jours de navigation, nous abordâmes à Coquimbo, un des premiers établissemens Espagnols sur cette côte. Ce fut en 1535, que, sous le commandement du vieux Almagro, collègue & rival de François Pizarre, ils firent la découverte de ce pays. Il occupe toute cette partie de l'Amérique méridionale, qui s'étend depuis les frontières du Pérou, jusqu'aux terres Magellaniques, & ne comprend pas moins de cinq cens lieues de côte maritime. Une partie de cette vaste con-

rée avoit été soumise par les Incas, qui se propofoient de pousser leurs conquêtes vers le sud ; mais ils trouverent tant de résistance de la part des Indiens , qu'ils furent obligés de s'arrêter.

Le Chili est séparé du Pérou par un désert de quatre-vingt lieues. Almagro n'en fut point effrayé : il s'engagea dans des montagnes couvertes de neige , qui firent périr de froid la moitié de son armée. Cinq mois après, on retrouva les corps de plusieurs Espagnols , dans le même état que le jour de leur mort , c'est-à-dire , debout, appuyés contre les rochers , tenant encore la bride de leurs chevaux gelés comme eux , & faisant la grimace de gens qui rient. Les doigts des pieds & des mains tomberent au plus grand nombre de ceux qui survécurent ; & après une marche de deux cens lieues , ils arriverent dans la province de Copiapo , où, dans la suite, ils fonderent une ville. Ils furent bien reçus des habitans , & auroient pu , avec facilité , y établir des colonies , si les troubles du Pérou n'eussent rappelé leur chef à Cusco. Almagro abandonna ses vues

sur le Chili, pour s'opposer à celles de son rival, qui le fit mourir.

Pizarre, devenu seul maître du Pérou, envoya un de ses officiers, nommé Valdivia, pour achever une entreprise, qu'Almagro n'avoit fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher. Valdivia forma au Chili divers établissemens, que les Indiens, moins favorablement disposés que sous son prédécesseur, entreprirent plusieurs fois de détruire. La guerre continua, sans interruption, entre eux & les Espagnols; mais Valdivia ne laissoit point de trouver du tems, pour faire cultiver, par ses soldats, les terres dont ils tiroient leur subsistance. Il bâtit plusieurs villes, à l'une desquelles il donna son nom, & obtint du président de La Casca, la confirmation du titre de gouverneur, qu'il avoit d'abord reçu de Pizarre.

La suite de cette conquête donna lieu à des combats très-sanglans. Tous les Indiens s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes; mais la partie étant trop inégale, il fut tué en combattant; & la plupart de ses soldats eurent le même sort. L'humeur belli-

queuse des peuples de Chili n'a pas cessé d'être un obstacle à l'accroissement des colonies Espagnoles : aussi ce gouvernement ne renferme-t-il que très-peu d'étendue , à proportion de celle de ce vaste pays. On n'y compte que quatre ou cinq villes un peu considérables, Sant'Yago, qui en est la capitale, Valparaíso, la Conception, Valdivia & Coquimbo , toutes situées sur les bords , ou à peu de distance de la mer. La dernière est la plus septentrionale. Sa position est sur une éminence , d'où l'on découvre le port , & la campagne. Elle s'étend le long d'une petite vallée , pleine d'arbres toujours verts , parmi lesquels on voit serpenter une rivière , qui fournit de l'eau aux habitans. La beauté de la ville ne répond pas à celle des environs. Les rues sont alignées ; mais leur mal-propreté , & la pauvreté des maisons , bâties de terre & couvertes de chaume , ne lui donnent que l'apparence d'un village. La partie la plus considérable est occupée par deux places , environnées d'églises & de couvens : mais , en général , ces places & les rues qui y aboutissent , sont moins

bordées de maisons , que de figuiers , d'oliviers , d'orangers & de palmiers. Cette ville a été plusieurs fois pillée & brûlée par les Anglois & les flibustiers , & n'a jamais été bien rebâtie.

On montre , dans ses environs , différentes curiosités naturelles , dont vous jureriez que la première est un effet de l'art. C'est une pierre grise , unie comme une table , sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un bouclier & un morion , de couleur rouge , qui pénètrent fort avant dans la substance de la pierre. On l'a cassée en plusieurs endroits , pour s'en assurer. Il y a dans le même canton , une petite étendue de plaine , où ceux qui s'y endorment , se trouvent enflés à leur réveil ; ce qui n'arrive point à quelques pas de là. Enfin , au sud de la ville , on voit un rocher , d'où , une fois seulement chaque mois , sort une fontaine , par une ouverture semblable à cette partie du corps de la femme , dont elle imite les écoulemens périodiques. Les vallées qui environnent Coquimbo , fournissent annuellement assez de bled , pour la charge de

quatre ou cinq navires qui le transportent à Lima. Elles produisent aussi quantité de vin & d'excellentes huiles; mais ce qu'on regarde sur-tout comme la véritable richesse du pays, ce sont les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure & de fer, dont il abonde.

En avançant vers le sud, nous vîmes mouiller à Valparaíso, bourgade distante de quelques lieues de Sant-Yago, capitale du Chili. Ce n'étoit d'abord, qu'un certain nombre de magasins, que les marchands de cette ville y firent élever, pour faciliter le chargement & le transport de leurs marchandises à Lima. Par degrés, ces marchands eux-mêmes s'y établirent avec leurs familles, & furent suivis de divers autres citoyens de Sant-Yago, attirés uniquement par la commodité du commerce. Enfin la bourgade s'est insensiblement aggrandie, & peuplée de blancs, de mulâtres, & de métifs. Elle est défendue aujourd'hui par un château, où le gouverneur fait sa résidence. La proximité de ce port avec la capitale, le rend très-fréquenté. Les vaisseaux qui arrivent du Pérou,

apportent les denrées qui manquent au Chili; & celles qu'ils prennent à Valparaíso, sont du froment, du savon, du maroquin, des cordages & des fruits secs, avec lesquels ils regagnent le port de Callao. Pendant les intervalles de départ & de retour, les mules & les charrettes de Sant'Yago & des environs, voient d'autres marchandises, pour remplir de nouveau les magasins. Ainsi ce commerce est continuel, & par mer & par terre.

Pendant notre séjour dans cette bourgade, on me proposa d'aller visiter les deux îles de Juan Fernandez, situées, à peu près, à la même latitude que Valparaíso, & qui, par leur position, appartiennent au Chili. Elles ont pris le nom d'un Castillan, qui en obtint la propriété, & s'y établit avec quelques familles; mais quand le Chili fut soumis à la domination Espagnole, les habitans en préférèrent le séjour à celui de ces îles, & les abandonnerent. La plus grande est cependant capable de nourrir beaucoup de monde; & l'on auroit pu la rendre très-forte. La petite,

& en même tems la plus occidentale, qui n'a qu'une lieue de longueur, est aride & stérile : on n'y voit que des rochers, sans arbres & sans verdure. C'est proprement un écueil, ou une montagne élevée sur la surface des flots, & si escarpée, qu'elle est presque inaccessible. Du sommet, on voit descendre plusieurs torrens, qui, après avoir fait différentes cascades sur les rochers, se précipitent dans la mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues.

La première de ces deux isles est aussi très-montagneuse, mais avec de petites plaines, dans les intervalles, arrosées d'une multitude de ruisseaux. La croupe de ces montagnes est couverte d'arbres, du côté du nord ; celles du sud n'en ont que dans leurs vallées. Le terrain est si léger, & a si peu de profondeur, que ces arbres y sont aisément déracinés ; ce qui fut cause de la perte d'un homme de notre équipage. Étant monté sur des hauteurs, pour chasser des chevres, il s'attacha à une branche ; & l'arbre manqua. Un autre, auquel il voulut s'accrocher, se déracina de même ;

& le matelot tombant entre les rochers , fut brisé , & périt sur la place. Il y a peu des ces arbres assez grands , pour faire une piece considérable de charpente : le plus fort de l'isle , qui est le myrthe , ne monte pas à plus de quarante pieds. Son sommet est circulaire , & paroît aussi régulier & aussi uniforme , que si l'on venoit de le tailler. Il croît , sur son écorce , une espece de mousse , qui a l'odeur & le goût de l'ail ; aussi les matelots en font-ils le même usage.

Parmi les autres plantes , nous trouvâmes presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut , tels que le cresson , l'oseille , le pourpier , les raves , &c. L'amiral Anson , qui y fit une descente en 1741 , & y séjourna quelque tems , y sema des légumes d'Europe , & planta , dans les forêts , des noyaux de prunes , d'abricots , de pêches , qui y ont merveilleusement réussi.

Dans quelques endroits , on voit des collines entieres , d'une espece particuliere de terre rouge , beaucoup plus belle que le vermillon. Les bois qui couvrent les hauteurs , sont telle-

ment dégagés de brossailles, qu'on peut y passer sans aucun embarras. Les irrégularités des montagnes forment des vallées aussi charmantes, que celles dont on donne la description dans les romans. L'élévation des rochers, qui paroissent suspendus, la chute des eaux qui tombent en cascades, l'ombre & l'épaisseur des forêts, le tout ensemble offre le théâtre le plus noble & le plus majestueux. Ces simples effets de la nature, sans le secours d'aucun art, surpassent tout ce que peuvent enfanter l'imagination la plus féconde, & le pinceau le plus brillant.

Il n'y a peut-être pas, dans l'univers, un endroit plus agréable, que celui où l'amiral avoit placé sa tente. C'étoit une petite plaine, peu éloignée de la mer, en face d'une large avenue, qui conduisoit au rivage, & d'où l'on pouvoit voir les vaisseaux qui étoient à l'ancre. De l'autre côté, cette même plaine étoit terminée par des bosquets de myrthes, qui l'environnoient circulairement, & formoient, sur un coteau, une espece d'amphithéâtre. Audessus de leur sommet, on remarquoit les hauteurs & les précipices de

l'intérieur de l'isle ; & la vue de ces abîmes augmentoit la beauté de la perspective. Des deux côtés de la tente, couloient deux ruisseaux plus transparents que le crystal , qui servoient encore à rendre cet endroit plus délicieux , par la réflexion des arbres, qui se peignoient dans l'onde.

Il se trouve, dans cette isle , diverses sortes de chiens', que les vice-rois du Pérou y avoient fait mettre, pour détruire les chevres, dans la vue d'ôter cette ressource aux Anglois , qui en nourrissent leurs matelots. Ces chiens, quoique sortis de race espagnole, ont la propriété singulière de ne jamais aboyer. Nous en prîmes quelques-uns , que nous apportâmes à bord, & qui ne japperent, que lorsqu'ils entendirent aboyer des chiens domestiques : encore les imitoient-ils mal, comme s'ils eussent appris une chose qui ne leur étoit pas naturelle.

Nous fûmes témoins d'une disposition de combat entre ces animaux & un troupeau de chevres rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi, dans un passage très-

étroit , & bordé de précipices. Les autres chevres étoient derriere , où le terrain étoit plus large & plus ouvert , mais absolument inaccessible. Les chiens montrèrent d'abord la plus grande ardeur ; mais quand ils furent à dix toises de l'ennemi , ils reconnurent le danger , & abandonnerent la partie.

Un des Indiens qui nous accompagnoient , nous apprit qu'étant déjà venu dans cette isle , avec l'amiral Anson , il avoit vu plusieurs de ces chevres , qui paroissoient fort vieilles , & dont les oreilles étoient fendues ; que comme il en marquoit son étonnement , un Anglois lui dit , que sans doute c'étoient celles à qui un Ecossois , nommé Selkirk , avoit rendu la liberté , après les avoir marquées aux oreilles. Il nous raconta ensuite l'histoire de cet homme , telle qu'il disoit la tenir de l'Anglois. On assure que c'est la même , qui a fourni l'idée du célèbre roman de Robinson-Crusoé , que nous lisions ensemble , madame , avec tant de plaisir dans notre enfance.

« Alexandre Selkirk étoit né en 1680
 » en écosse , dans la province de Fife ;
 » & dès son enfance , on l'avoit

» élevé pour la marine. Sur quelque
» démêlé qu'il eut avec le capitaine
» Stradling, celui-ci le mit à terre dans
» l'isle de Juan Fernandez, où ils
» avoient abordé pour faire de l'eau.
» Selkirk prit la résolution d'y demeu-
» rer, plutôt que de solliciter sa grace
» par des soumissions, qui l'auroient
» exposé à de nouveaux chagrins. On
» lui avoit laissé ses habits, son lit, un
» fusil, sa provision de poudre, de
» balles, & de tabac, une hache, un
» couteau, un chaudron, & d'autres
» ustensiles, une bible, quelques li-
» vres de piété, & ses instrumens de
» marine. D'abord la terreur & la
» solitude de ce lieu désert &
» abandonné, affectèrent profondé-
» ment ses esprits; mais il s'y accou-
» tuma avec le tems, & surmonta la
» mélancolie. Il fit deux cabanes, dont
» l'une lui servoit de cuisine, & l'autre
» de chambre à coucher. Il les cou-
» vrit de joncs, & les tapissa de peaux
» de chèvres. Le bois de piment, fort
» commun dans cette isle, lui fournis-
» soit en même tems, du feu & de
» la lumière; ce bois jette une
» flamme claire, & répand une odeur
» agréable. Quand ses munitions

» furent épuisées, il s'exerça à pour sui-
 » vre les chevres à la course ; & il ac-
 » quit tant d'habileté à cette chasse,
 » qu'aucune d'elles ne pouvoit lui échap-
 » per. Il n'en conservoit qu'autant qu'il
 » lui en falloit pour se nourrir ; il don-
 » noit aux autres la liberté, après leur
 » avoir fendu ou percé les oreilles.
 » Dans les commencemens, il en man-
 » geoit la chair avec quelque répu-
 » gnance, faute de sel ; mais peu à peu il
 » vint à bout de s'y habituer, & y pre-
 » noit même beaucoup de goût, sur-tout
 » quand elle étoit assaisonnée de pi-
 » ment ; cependant il n'osoit en manger
 » beaucoup, parce qu'elle lui cauïoit le
 » dévoiement. Ses habits & ses souliers
 » furent bientôt usés, à force de courir
 » à travers les bois & les brossailles :
 » mais ses pieds s'endurcirent telle-
 » ment à cette fatigue, qu'il ne pou-
 » voit plus souffrir de chaussure. Ses
 » vêtemens étoient de peaux de che-
 » vres ; un clou & des courroies du
 » même cuir, lui tenoient lieu d'aiguille
 » & de fil. Il prenoit quelquefois plai-
 » sir à graver, sur les arbres, son nom
 » & la date de son exil. Il dressoit des
 » chats sauvages & des chevreaux à

» danser avec lui. Les rats lui firent
 » d'abord une cruelle guerre ; ils ve-
 » noient ronger ses habits , & même
 » ses pieds pendant son sommeil ; mais
 » il trouva moyen, pour s'en garantir,
 » d'appriivoiser des chats qui l'en dé-
 » livrerent.

» C'est ainsi que , par son industrie
 » & la force de son âge, qui n'étoit que
 » d'environ trente ans , Alexandre
 » Selkirk triompha , pendant près de
 » cinq années, des horreurs de la
 » solitude, jusqu'à y trouver même
 » de la douceur & de l'agrément. Un
 » jour qu'il se promenoit sur le rivage,
 » il apperçut de loin un vaisseau
 » Anglois ; & comme la nuit appro-
 » choit, il alluma un grand feu. Le
 » capitaine envoya le lendemain re-
 » connoître cette isle. Au retour de
 » la chaloupe, il vit, avec ses gens,
 » un homme vêtu de peau de chevres,
 » dont la figure avoit quelque chose de
 » plus sauvage, que celle de ces animaux
 » même , mais qui paroissoit très-
 » satisfait de se trouver avec eux. Il
 » avoit tellement perdu l'usage de la
 » parole , que ne prononçant les mots
 » qu'à demi, il n'étoit presque pas pos-

» fible de l'entendre; mais au bout
» de quelques jours , il commença à
» mieux s'énoncer. Accoutumé à ne
» boire que de l'eau , & à ne se nourrir
» que de viandes insipides , il refusa
» de la liqueur qu'on lui présenta , &
» eut beaucoup de peine à s'habituer
» aux vivres & à la boisson du vais-
» seau. Il raconta que pendant son
» exil , il avoit apperçu plusieurs bâti-
» mens; mais il n'en vit mouiller que
» deux , qu'il reconnut pour des navi-
» res Espagnols. Quelques gens de
» l'équipage tirèrent sur lui , & le pour-
» suivirent jusques dans les bois. Il se
» déroba heureusement à leur fureur
» en grimpant sur un arbre ; & il
» avoua qu'il n'auroit pas fait de
» difficulté de se livrer à des François ,
» mais qu'il avoit mieux aimé s'expo-
» ser à mourir dans ce désert , que de
» tomber entre les mains de gens
» soupçonneux & défiants , qui n'au-
» roient pas manqué de le tuer , ou de
» le condamner aux mines , dans la
» crainte qu'il ne découvrit aux étran-
» gers , ce qui appartenoit à la mer
» du sud ».

Cette isle charmante, quoique déserte, est un des plus beaux lieux de l'univers ; mais l'avidé Européen sur son humeur farouche, en empêchant l'Indien de l'habiter, & se rend justice, en ne l'habitant pas lui-même. Les vaisseaux ne manquent pourtant jamais d'y relâcher ; & les gens de l'équipage, après quelque séjour, se trouvent rétablis des fatigues & des maladies de la mer. Ce pays peut fournir à la subsistance de plus de six cens familles ; il est aisé de s'y maintenir à peu de frais ; & il seroit presque impossible d'en déloger ceux qui s'y seroient une fois établis. La nature l'a si bien fortifié, qu'avec cent hommes, on pourroit le défendre contre mille. Quelques-uns disent qu'il y a des mines d'or & d'argent dans les montagnes ; mais ce n'est pas la plus grande utilité qu'on en puisse retirer. Une colonie Françoisse, qui viendrait dans cette isle, ayant de fréquentes occasions de voir arriver des vaisseaux d'Europe, n'y seroit pas dans un exil triste, & feroit avec eux un commerce très-profitable, en leur vendant ses denrées. Le pays en produiroit assez pour elle & pour les voya-

eurs. La Cour d'Espagne, dont le consentement paroît nécessaire pour former cet établissement, ne pourroit être que très-satisfaite de voir, entre les mains de ses alliés, un poste que l'état de ses affaires ne lui permet pas de garder elle-même, & qui ne seroit plus désormais le refuge assuré des pirates Anglois, ou de ceux qui, par le pillage ou la contrebande, déviolet les côtes du Pérou & du Chili.

Le climat de cette isle est si favorable aux productions de la terre, que les arbres y sont verts toute l'année. L'hiver ne dure que pendant les mois de juin & de juillet, & n'y est jamais fort rude : on y ressent seulement quelques gelées légères, suivies d'un peu de grêle ; mais les pluies y sont souvent très-abondantes. En été, la chaleur est également modérée ; rarement le tonnerre s'y fait entendre ; & l'on n'y éprouve aucune sorte d'ouragans. La mer est très-profonde dans la baie ; & l'on peut y conduire les vaisseaux jusqu'aux pieds des rochers. On y trouve beaucoup de poisson de la meilleure espèce, & sur-tout d'excellentes écrevisses. Au

mois de novembre , les veaux marins viennent à terre pour mettre bas ; & le rivage en est tellement couvert , qu'il est presque impossible d'y marcher. Ils sont alors si hardis , qu'ils ne se rangent pas du chemin , & courent même sur les hommes , comme des dogues en colere : en d'autres tems , ils se sauvent au moindre bruit. Quelques-uns bêlent comme des agneaux ; d'autres hurlent comme des loups ; on les entend à une demie-lieue.

• Le lion marin est encore un animal fort extraordinaire , & très-commun auprès de ces isles. Il y en a de vingt pieds de long , & qui pesent jusqu'à quatre milliers. Leur tête est d'une grosseur qui n'a point de proportion avec le corps , la bouche d'une largeur énorme , les yeux fixes & monstrueux , la face assez semblable à celle du lion , avec de larges moustaches , dont le poil est si dur , qu'il peut servir de cure-dents. Ils viennent sur le rivage faire leurs petits , vers la fin de juin , & y demeurent jusqu'au mois d'octobre. Pendant tout ce tems , on ne remarque pas qu'ils rentrent dans la mer ; & il paroît qu'ils ne pren-

nent alors aucune nourriture, à moins qu'ils ne vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes. Le tems qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. La nature leur apprend à placer en sentinelle, autour d'eux, des mâles vigilans, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voient approcher l'ennemi. Leurs cris sont si bruyans, & d'un son si varié, que rien n'est plus capable de donner l'alarme. Les mâles se battent souvent; & l'amour est presque toujours le sujet de leurs querelles. Les matelots donnent le nom de bacha au plus gros d'entre eux, parce qu'il est sans cesse accompagné d'un nombreux ferrail. Souvent il ne l'acquiert que par les coups qu'il reçoit, & le sang dont il se couvre. Il doit sa supériorité aux victoires qu'il remporte sur ses rivaux; & les blessures dont on voit les cicatrices, rendent témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats & de ses exploits.

La peau de ces amphibies n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, après laquelle on trouve un pied de graisse, avant que de parvenir jusqu'à la chair.

Les plus gros fournissent au moins cinq cens pintes d'huile. Ils rendent aussi beaucoup de sang ; car en leur faisant de profondes playes , on en voit sortir comme autant de fontaines qui pourroient aisément remplir plusieurs barriques. Ils sont couverts d'un poil court , & ont des nageoires qui leur servent de pieds , dont les extrémités ressemblent à des doigts. Outre la grosseur qui les distingue des veaux marins , ils en different encore , surtout les mâles , par une espece de grosse trompe , qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure ; cette partie ne se trouve pas dans les femelles. Le cœur & la langue sont les morceaux les plus délicats de ces animaux. Il est d'autant plus facile de les tuer , qu'ils sont également incapables , & de se défendre , & de fuir. Cependant il faut se garder de leurs dents ; car un jour un matelot en eut le crâne fracassé.

N'ayant plus rien à voir aux illes de Juan-Fernandez , nous regagnâmes le Chili ; & nous abordâmes à la Conception , qui en étoit autrefois la capitale. Elle a cédé cet honneur à Saint-Yago ,

Yago, se réservant néanmoins celui de posséder le président de l'audience, qui doit passer alternativement six mois de l'année dans ces deux villes. Le premier semestre, qui est celui de la Conception, s'emploie à régler les affaires militaires, à pourvoir aux forteresses, à maintenir l'ordre dans la milice. Le second n'est que pour l'administration de la justice, & pour rendre le tribunal de l'audience plus respectable, par la présence de son chef. La Conception est aussi la résidence du mestre-de-camp. Cet emploi a été créé pour contenir les naturels du pays, toujours prêts à se soulever contre les Espagnols. Le devoir de cette place est de visiter les forts construits depuis le rivage de la mer, jusqu'aux montagnes, de veiller à leur sûreté, & d'y donner les secours nécessaires d'hommes, de provisions & d'artillerie. C'est le président qui nomme à cet office, comme étant plus à portée de connoître ceux qui peuvent le mieux l'exercer.

Le conquérant du Chili, Pierre de Valdivia, fonda cette ville en 1550, dans un lieu nommé Penco; mais

bientôt après , les Indiens révoltés la renverferent , & obligerent les Espagnols à l'abandonner. Ces derniers la rétablirent , & en furent chassés de nouveau. Ils la rebâtirent une troisième fois , en furent encore expulsés , & s'obstinèrent toujours à y revenir. Enfin , en 1730 , elle éprouva un tremblement de terre , qui la détruisit entièrement , & donna lieu à une dernière reconstruction. Les maisons en sont basses , mais beaucoup plus belles que les anciennes , & ont chacune leur jardin. Une petite rivière traverse la ville , & se jette dans la baie , qui a trois ports. L'évêché avoit d'abord été établi à Impérialé ; mais les Indiens ayant ruiné cette dernière place , il fut transféré à la Conception. L'église , l'évêque , le chapitre , les moines , tout se ressent de la pauvreté qu'ont dû nécessairement entraîner tant de ravages. Le commerce est médiocre , & ne consiste que dans les denrées du pays. Les usages sont les mêmes qu'au Pérou ; ce sont les mêmes classes d'habitans , la même forme de gouvernement , mais non pas tout-à-fait les mêmes modes. Au

lieu de cape, les hommes portent une piece d'étoffe de deux ou trois aulnes de long, sur deux de large, avec un trou au milieu; & s'habiller, c'est y passer la tête. Cette piece pend de tous les côtés; & l'on s'en sert à cheval comme à pied. Les pauvres ne la quittent qu'en se couchant; pour qu'elle ne gêne point pendant le travail, ils ne font que la retrousser, par les côtés, jusques sur le dos. Ce vêtement est fort à la mode, même pour les femmes, qui montent aussi à cheval, sans distinction d'état ni de rang. La seule différence n'est que dans l'étoffe, plus ou moins fine, plus ou moins ornée, suivant la qualité des personnes.

Il y a peu de villages dans le territoire de cette ville; mais on rencontre par-tout beaucoup de fermes & de métairies, où les gens de la campagne vivent éloignés les uns des autres. Le terrain est si fertile, que les récoltes de grains rendent cent pour un. Les pâturages y sont excellens; & l'on y élève de très-bons chevaux, qui tirent leur origine d'Espagne. On y recueille une grande quantité de denrées; mais faute de débit,

ou par la paresse des habitans, la plupart des terres restent en friche. D'ailleurs le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue & de sa fécondité. Les vivres y sont au plus bas prix ; & pour vous donner une idée de cette abondance, j'ajouterai que le bœuf le plus gras ne s'y vend pas plus de quatre piastras. La manière de le tuer pour le vendre à la boucherie, ne pourroit être regardée que comme un amusement, si elle ne servoit, dit-on, à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour ; certains Indiens, qui font ici l'office de bouchers, se tiennent en dehors, montés sur des chevaux, & armés d'une lance, dont le fer a la forme d'une serpe. On ouvre la porte ; & l'on fait sortir un de ces animaux, qui prend aussitôt sa course, pour retourner à son gîte. Un cavalier le suit, l'atteint, lui coupe un jarret, ensuite un autre, & met pied à terre pour le tuer ; après quoi il le dépouille & dépece la chair. Quelquefois on lâche autant de bœufs, qu'il y a de gens à la porte ; & cet exercice dure jusqu'à ce qu'on ait expédié le nombre destiné pour la

vente. Si l'animal court assez vite, pour que le boucher ne puisse le frapper, l'Indien se sert de lacet pour l'arrêter. Ces hommes sont si adroits dans le maniement des lacs & des lances, qu'ils manquent rarement leurs coups, en courant à toute bride. Le taureau le plus furieux leur échappe difficilement. Dans leurs querelles particulières, ils emploient les mêmes armes, & sont aussi habiles à la défense, qu'à l'attaque. La seule manière de se dérober au lacet, si c'est en pleine campagne, est de s'étendre à terre, & de se blottir pour donner moins de prise.

Au milieu de la grande & belle plaine de Mapocho, sur une rivière appelée de même, à vingt lieues de la mer, dans une situation admirable, près de la riche vallée de Chilé, qui donne le nom au pays, s'élève la ville de Sant'Yago, qui en est la capitale. Toutes ses rues sont alignées; toutes ses maisons ont des jardins; tous ses jardins sont arrosés. L'eau de la rivière, conduite par des canaux, se distribue dans tous les quartiers, ensuite chez tous les habitans, où elle entretient la propreté & la fraîcheur.

La grande place , qui forme le centre de la ville , est un quarré parfait, dont le milieu est orné d'une fontaine. Les quatre faces offrent le palais de l'audience , celui de l'évêque , & de vastes boutiques avec des arcades. Le reste de cette capitale est composé de bâtimens qui , par leurs distances , leur égalité & leur construction , ressemblent assez à ceux de Lima. Comme on n'y est pas moins sujet aux tremblemens de terre , les maisons n'y sont ni moins basses , ni bâties avec moins de précaution. Je ne vous parle , ni des églises , qui sont nombreuses , ni des couvens , qui sont très riches , ni des juridictions , qui sont à-peu-près les mêmes que dans toutes les grandes villes du Pérou. Le président de l'audience , quoique dépendant , en certains cas , du vice-roi , est tout à la fois gouverneur & capitaine général du Chili. Pendant les six mois qu'il est obligé de passer hors de Sant-Yago , le corrégidor exerce ses fonctions ; & en tout tems , ce dernier préside au corps-de-ville & à la police.

Valdivia , qui a pris le nom de son fondateur , est la ville la plus méri-

dionale de toute la côte : les avantages de son port ont engagé les Espagnols à y faire construire des fortifications , & à les munir d'une bonne artillerie , pour en défendre l'entrée aux autres nations de l'Europe. Ils le regardent comme la clef de la mer du Sud ; & les Hollandois , qui en ont la même idée , ont cherché plus d'une fois à s'y établir. Ils le prirent en 1643 ; mais affoiblis par la disette & les maladies , ils se retirèrent bien vite , lorsqu'ils sçurent qu'on faisoit partir de Callao , des vaisseaux pour les en chasser. On transporte à Valdivia les criminels du Pérou & du Chili ; ce qui en fait une espece de galere. On les y occupe aux réparations des forts , & à d'autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils doivent y être géoliers & prisonniers tout à la fois ; car comme ce sont eux qui composent toute la garnison , on les fait soldats & officiers pendant le tems même de leur banissement. C'est en partie de ces fortes de gens , ou des descendants de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits , que s'est peuplée la ville de Valdivia , sur-tout depuis que les natu-

rels du pays ont détruit la première colonie des Castillans. Ces Indiens sont des peuples braves & guerriers, qui ont défendu leur liberté avec vigueur, & se sont révoltés avec succès. Lassés du gouvernement cruel & tyrannique des Espagnols, qui les forçoient de travailler aux mines sans relâche, ils avoient commencé par se défaire du commandant, Pierre de Valdivia, à qui, suivant la tradition, ils versèrent de l'or fondu dans la bouche, en lui disant : « rassasie - toi donc de ce » métal, puisque tu en es si altéré ». Ensuite ils rasèrent la forteresse, & saccagèrent la ville. Elle fut rétablie un peu plus loin, sur le bord de la rivière. Les Espagnols, qui ont reconnu la valeur de cette nation, la traitent beaucoup mieux que tous les autres Américains. Ceux même qu'ils ont obligés de se soumettre, ne trouvent leur joug ni aussi dur, ni aussi pesant, qu'il l'étoit dans les commencemens, & éprouvent que le zèle avec lequel on défend sa liberté, produit du moins cet avantage, que même en la perdant, on obtient toujours des conditions plus douces & moins onéreuses. Ces

peuples ressembloient beaucoup plus aux sauvages de l'Amérique septentrionale, quoique plus humains & plus civilisés, qu'à ceux du Mexique & du Pérou.

La partie du Chili, occupée par les Indiens libres dont je viens de parler, est plus étendue, que celle qu'habitent les Espagnols, qui ne sont proprement maîtres que de la côte. Ces barbares ne connoissent aucune forme de gouvernement; chaque famille est elle-même souveraine & indépendante. Leurs affaires se traitent dans les assemblées générales; & c'est la pluralité des voix, qui décide. Quoiqu'ils refusent de se soumettre au roi d'Espagne, ils permettent aux missionnaires d'aller chez eux, & de les catéchiser. La présence de ces hommes apostoliques sert à maintenir la paix entre les deux nations, ce qui, sans leur secours, seroit très-difficile: car, tout portés que sont les Indiens pour ces prêtres étrangers, ils haïssent le gouvernement Espagnol, & prennent toutes les précautions pour éviter le joug. Les Jésuites s'occupent à rassembler, à fixer ces sauvages dans une

même habitation , à leur faire goûter les avantages des loix humaines , à les instruire des vertus morales , pour les amener ensuite , par degrés , à la connoissance encore plus importante , des vérités du christianisme ; car , en pareil cas , il faut être chef de colonie , avant que de vouloir être apôtre. Mais on a bien de la peine à les réunir en société. Accoutumés à une vie libre & vagabonde , ils y renoncent difficilement. A l'égard de la religion qu'on leur prêche , ils sont toujours aussi prêts à la quitter , que disposés à l'embrasser : ou pour en mieux parler , la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de religion. On n'a trouvé chez ces barbares , ni temples , ni idoles ; ils ont quelque'idée d'une autre vie , mais en supposant toujours que l'ame est matérielle.

La nourriture ordinaire des Indiens du Chili sont les pommes de terre , l'orge , le maïs , la chair de cheval & de mulet. Leur boisson est une espece de cidre , composé réellement de pommes , qui viennent en abondance dans leurs terres. Ils s'habillent si simplement , qu'ils paroissent à peine couverts ; & ils

ont toujours la tête & les jambes nues. Leurs cabanes, faites de branches d'arbres, ne sont pas rassemblées en villages. Suivant leur fantaisie, ils changent de demeure, & se transportent dans d'autres lieux. Le pays est néanmoins assez peuplé; & la polygamie rend les familles nombreuses; mais les femmes servent leurs maris comme des esclaves.

Depuis que les Espagnols ont amené des chevaux dans cette contrée, ces animaux s'y sont tellement multipliés, qu'aucun Indien ne marche à pied, ni ne le cede aux créoles, dans l'art de manier un cheval. Les coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galoppent si légèrement, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Leur taille est belle; ils sont pleins de feu & de fierté; deux qualités qui les font également estimer des Indiens & des Espagnols.

Lorsque ces deux nations ne sont point en guerre, il se fait entr'elles un commerce assez considérable. Les Européens vendent aux sauvages des ouvrages de fer, des mors de bri-

des , des éperons , des couteaux , du vin & diverses sortes de clinquaille. Ils reçoivent en échange , des vaches , des chevaux , de jeunes filles , & même des garçons , que leurs peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Ce trafic se fait avec une bonne foi admirable , sur-tout de la part des Indiens , dont on vante l'empressement singulier à délivrer fidèlement le prix dont on est convenu.

Autant ils sont humains pendant la paix , autant la guerre les rend redoutables & cruels. Ils ne font aucun quartier aux Espagnols , pour lesquels ils ont une haine insurmontable. Mais ils épargnent leurs femmes , qu'ils conduisent dans leurs habitations , où ils vivent familièrement avec elles. Lorsqu'ils se voient pressés , ils abandonnent leurs possessions , & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là , se fortifiant par leur jonction avec d'autres sauvages , ils reviennent au pays qu'ils habitoient ; & c'est ce mélange de courage & de crainte , de fuite & de résistance , qui les rend comme invincibles. Qu'un seul crie qu'il faut pren-

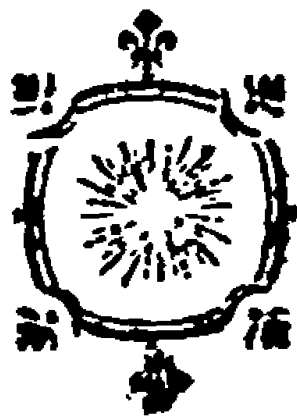
dre les armes, les hostilités commencent aussi-tôt; & leur maniere de déclarer la guerre, est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve parmi eux sur la foi des conventions. Ensuite ils se dispersent de tous côtés, entrent dans les villages, dans les métairies, dans les chaumieres, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent. Après cette exécution, ils se réunissent en corps de troupes, & forment une armée, dont l'audace s'attache aux plus grandes villes.

Si la paix succede, c'est moins à leur sollicitation, qu'à celle de leurs ennemis. On convient d'une conférence, à laquelle assistent, du côté des Espagnols, le gouverneur, le mestre de camp, les officiers & autres personnes du premier rang; & du côté des sauvages, le général, & les principaux capitaines. Dans une de ces assemblées, on a accordé aux Indiens, la possession libre des contrées méridionales. On étoit convenu réciproquement d'une escorte, pour les chefs des deux nations. Les Espagnols camperent sous des tentes; les sauvages étoient vis-à-vis à peu de distance;

les anciens de chaque canton vinrent saluer le gouverneur. Il but à leur santé; & tous lui répondirent, quand il leur eut lui-même versé à boire. On commença ensuite à parler de paix, dont on exposa les conditions. On les accepta de part & d'autre; & l'on se fit mutuellement plusieurs visites, où le vin n'étoit amais épargné. Durant le cours de ces conférences, le gouverneur ne dédaigne pas d'admettre à sa table les chefs des Indiens, & tâche de les gagner par toutes sortes de caresses.

Je suis, &c.

A Valdivia, ce 13 Août 1751.



L E T T R E C X L V I I I .

S U I T E D U C H I L I .

Nous étions sur le point de quitter le port de Valdivia , quand nous vîmes arriver un vaisseau , qui venoit des isles Philippines par la mer du Sud. Parmi les passagers , je reconnus un Espagnol ; que j'avois vu autre fois à Mindanao. Une tempête l'avoit jetté sur une de ces isles fameuses , que l'opinion qu'on a de leurs richesses , a fait nommer les isles de Salomon. Le bâtiment nouvellement arrivé , ayant manqué de périr dans la même plage , s'étoit arrêté près de la même isle. Il fut apperçu par l'infortuné Espagnol , qui erroit sur les côtes ; & on lui envoya une chaloupe qui l'amena au vaisseau. Nous fûmes réciproquement fort aises de nous revoir ; & après les premiers témoignages d'amitié , il entra , au sujet de ces isles , dans quelques détails qui satisfirent ma curiosité.

« On s'est ridiculement imaginé ;

» me dit-il , qu'elles étoient l'ancienne
» Ophir, où Salomon envoya une flotte,
» pour en rapporter l'or dont il orna
» le temple de Jerusalem. Alvare de
» Mendoce en fit la découverte au sei-
» zieme siècle ; mais on n'en connoît
» pas bien le nombre. On sçait seule-
» ment qu'elles forment un assez grand
» Archipel au milieu de la mer Pacifi-
» que. Quelques-uns même croient
» qu'elles s'étendent jusqu'à la nouvelle
» Guinée ; mais on ne s'accorde pas sur
» leur grandeur. Tous conviennent que
» la température y est très-salutaire,
» l'air serain , les vivres abondans, &
» le bétail nombreux. Les habi-
» tans sont noirs ; il y en a cependant
» de blancs , de roux , & même de
» blonds. Ils vont nus ; leurs armes
» sont l'arc , les flèches & la lance. Les
» animaux les plus communs sont les
» chiens , les poules & les cochons.
» On y trouve du clou de girofle , du
» gingembre , & de la canelle qui n'est
» pas excellente. La plus grande de ces
» isles se nomme Isabelle. Les com-
» pagnons de Mendoce descendirent sur
» le rivage , & s'emparèrent d'une bour-
» gade où ils trouverent des lingots

» d'or, suspendus comme un ornement
 » dans les maisons. Mais outre qu'ils
 » n'entendoient pas la langue du pays,
 » les habitans sont des gens si courageux,
 » que, se battant continuellement con-
 » tre ces nouveaux venus, il ne fut
 » pas possible de savoir d'eux, d'où ils
 » tiroient ces morceaux d'or. Ces peu-
 » ples montent de grands canots, capa-
 » bles de contenir jusqu'à cent hommes.
 » C'est sur ces barques qu'ils font la
 » guerre ; mais elles ne feroient pas
 » capables de résister à nos vaisseaux.

» Au retour de l'escadre Espa-
 » gnole, on avoit eu la pensée d'en-
 » voyer des colonies dans les isles de
 » Salomon ; mais de peur que cet
 » Archipel étant une fois habité, il
 » ne fût impossible de s'y maintenir, on
 » abandonna ce projet. On le reprit
 » quelques années après ; & Min-
 » dana fut chargé, par la cour d'Es-
 » pagne, d'embarquer sur quatre
 » navires, tout ce qu'il y auroit
 » d'hommes & de femmes inutiles au
 » Pérou, pour former, dans ces pays
 » éloignés, un nouvel établissement.
 » On eut tort de faire cet envoi,
 » avant que la position & l'abordage de
 » ces isles, qu'on n'avoit vues que

» dans une premiere course , fus-
 » sent parfaitement connus. On les
 » chercha long-tems ; on se trompa
 » plusieurs fois ; & la longueur
 » de la route jetta l'équipage dans
 » une misere affreuse. Il y avoit sur
 » la flotte , deux dames de grande
 » distinction , Dona Beatrix , & Dona
 » Isabelle , femmes du général & de
 » l'amiral ».

« Quand les vaisseaux parurent à la
 » vue des îles de Mendoce , nom-
 » mées Saint-Pierre , la Magdeleine,
 » la Dominique & la Christine , à l'o-
 » rient de celles de Salomon , les ha-
 » bitans de cette derniere se range-
 » rent sur le rivage , & lancerent des
 » pierres à coups de fronde , dont un
 » soldat eut le bras fracassé. Les Es-
 » pagnols voulurent tirer leurs arque-
 » buses ; mais la poudre mouillée avoit
 » peine à prendre feu. Cependant , du
 » peu de coups qu'ils porterent , un des
 » chefs tomba roide mort. C'étoit une
 » chose épouvantable , que d'entendre le
 » bruit & les cris de ces sauvages , qui
 » s'embarassoient dans les canots ,
 » voulant tous se cacher les uns der-
 » riere les autres. Après qu'ils se fu-

rent éloignés, on en vit reparoître
trois dans une barque, criant de toute
leur force, & tenant en main un ra-
meau verd, qui fut pris pour un
signal de paix. Les hostilités cesse-
rent de part & d'autres; & les Indiens
inviterent les Espagnols à venir
mouiller dans leur port. Ces derniers
n'en voulurent rien faire; mais ils
envoyèrent vingt hommes dans une
chaloupe, pour chercher de l'eau.
Ils firent leur descente en bon ordre,
au bruit du tambour; & les insulaires,
au nombre d'environ trois cens, ne
cessoient de tourner autour d'eux.
On leur fit signe de ne pas passer
une raie qu'on traça; ce qu'ils
exécutèrent, en apportant de l'eau
& diverses sortes de fruits.

Quelques jours après, Mindana
alla lui-même à terre avec sa femme,
& fit dire la messe dans ce même
port. Les sauvages l'entendirent à
genoux, paisiblement & en silence,
faisant exactement tout ce qu'ils
voyoient faire aux Espagnols. Une
jolie Indienne aborda, de fort bonne
grace, l'épouse du général, & lui
voyant de beaux cheveux blonds,
la pria, par divers signes, d'en

» couper une boucle. Comme cette
» dame reculoit, & se tenoit sur ses
» gardes, l'Indienne se retira, de peur
» de lui déplaire.

» Ce peuple est affable, & paroît
» plus prévenant qu'aucune autre na-
» tion sauvage de l'Amérique. Mais à
» peine Mindana fut-il de retour sur
» son bord, que ses gens, restés dans
» l'isle, prirent querelle, par leur mau-
» vaise conduite, avec les habitans.
» On en vint aux coups ; les Indiens
» jetterent aux Espagnols une grêle de
» pierres, dont il n'y eut néanmoins,
» qu'un soldat de blessé ; puis
» emmenant leurs femmes & leurs
» enfans, ils s'enfuirent vers les mon-
» tagnes. On les poursuivit à coups
» d'arquebuse ; & voyant que leurs
» frondes étoient des armes trop iné-
» gales contre des mousquets, ils re-
» vinrent demander la paix. Ils
» apportèrent libéralement des vivres
» aux corps-de-garde, & se lièrent
» d'amitié avec les gens de l'équipage.
» Les deux nations s'accorderent telle-
» ment ; qu'on voyoit, de côté &
» d'autre, un sauvage & un Castil-
» lan, se promener tête-à-tête, s'en-
» tre-demandant, par gestes, comment

on appelloit le soleil, la lune, la terre, la mer, &c. On s'écoutoit avec plaisir; & le soir, en se séparant, les insulaires répétoient ces mots avec complaisance, *amigos*, *camaradas*. On proposa à l'un d'entre eux, de le mener au vaisseau amiral, à quoi il répondit, d'un air gai, *amigos*. On le reçut avec toutes sortes de caresses: on lui servit du vin & des confitures; mais il ne voulut ni boire, ni manger. Il considéra chaque chose avec étonnement; & au bout de quelques tems, il demanda d'être mis à terre, paroissant néanmoins très chagrin du prochain départ des Castillans. Les femmes de cette isle ont la main & le visage jolis, la taille fine, le teint passablement blanc, & ne sont vêtues, de la poitrine en bas, que d'un simple tissu d'écorce. Les Espagnols virent, auprès d'une bourgade, une espece de temple, fermé d'une enceinte de palissades, où étoient quelques figures de bois, mal travaillées.

» Mindana s'avancant vers l'ouest,
 » aborda aux isles de Salomon, d'au-
 » tres disent à celle de Sainte-Croix.
 » En approchant de terre, il vit venir
 » une multitude de canots, pleins de

» gens qui crioient & remuoient les
 » mains. Ils étoient nuds , à l'excepti-
 » tion des parties naturelles, & avoient
 » le corps peint de diverses couleurs. Ils
 » s'arrêterent long-tems à considérer
 » la flotte , autour de laquelle ils al-
 » loient en croisant. Quelque invita-
 » tion qu'on leur fît d'y monter , ils le
 » refuserent; & après s'être parlé entre
 » eux , ils prirent tout d'un coup les
 » armes , par le conseil d'un petit vieil-
 » lard , sec & maigre , qui étoit à leur
 » tête. Ils jetterent un cri perçant, &
 » lancerent sur les Espagnols une nuée
 » de flèches qui ne firent de mal à per-
 » sonne. On leur répondit par une dé-
 » charge de mousquetterie , qui en
 » tua un & en blessa plusieurs. Les
 » autres furent si intimidés , qu'aucun
 » d'eux n'osa se montrer le lende-
 » main.

» Mindana profita de leur absence,
 » pour chercher un port , où son esca-
 » dre pût être en sûreté. A son ar-
 » rivée, un grand nombre d'insulaires,
 » la tête & les mains parées de fleurs,
 » se présentèrent sur le rivage. On
 » persuada à quelques-uns de monter
 » à bord ; & ils laisserent leurs armes

» dans leurs canots. Il arriva un Indien
» de bonne mine , un peu basané , les
» cheveux blancs , & coëffé de plu-
» mes. Au respect que les autres
» lui rendoient, on jugea que c'étoit un
» homme de distinction. Il demanda où
» étoit le chef , & comment il se nom-
» moit ? Le général courut à lui , les
» bras ouverts ; & quand on se fut dit
» mutuellement comment on s'appel-
» loit , le sauvage s'efforça de faire en-
» tendre qu'il falloit troquer de nom ;
» qu'il prendroit celui de Mendana ,
» & que le général s'appelleroit *Ma-*
» *lope*. Les Espagnols se prêterent à
» cette idée ; & il en parut si satisfait ,
» que dans le discours , lorsqu'on le
» nommoit Malope , il montrait du
» doigt , le commandant , comme pour
» dire que c'étoit lui qui étoit Malope.
» Mindana lui fit présent d'une che-
» mise , & de quelques autres effets
» de peu de valeur. Les gens de l'é-
» quipage donnerent à ses compa-
» gnons , des plumes , des grelots ,
» des colliers de verre , des épingles ,
» des morceaux de toile , de taffetas ,
» & autres bagatelles de ce genre , qu'ils
» pendirent à leur cou. On leur ensei-

» gna aussi à dire *amigos*, à toucher dan
 » la main, à s'embrasser : ce qu'ils re
 » commençoient à chaque instant
 » On leur montra des épées, de
 » miroirs ; on leur rafa la tête ; on
 » leur coupa les ongles ; & ils paroiss
 » soient y prendre beaucoup de plaisir.
 » Les Espagnols restèrent quatre
 » jours dans ce port, pendant lesquels
 » les insulaires ne cessoient de leur ap
 » porter des vivres. Le dernier jour,
 » Malope vint avec cinquante canots,
 » au fond desquels il avoit fait cacher
 » des armes. Il monta sur le vaisseau
 » du général ; mais voyant un soldat,
 » prendre par hazard un fusil, il s'en
 » fuit à terre, sans qu'on pût le rete
 » nir. Les siens le reçurent sur le riv
 » age, avec de grandes démonstra
 » tions de joie. Ils parurent se consul
 » ter ensemble ; & le même soir, ils
 » retirèrent tous leurs effets des mai
 » sons voisines du port. Toute la nuit
 » on vit des feux allumés de l'autre
 » côté de la baye. Les canots alloient
 » & venoient d'un endroit à l'autre,
 » comme si on se donnoit des avis,
 » & qu'on se préparât à quelque
 » chose d'extraordinaire. Le matin,
 une

» une chaloupe s'étant approchée de
 » la rivière, tomba dans une embus-
 » cade d'Indiens, qui la poursuivirent
 » à coups de flèches. On fit feu sur
 » ces barbares, pour les contrain-
 » dre à se retirer; & on leur tua cinq ou
 » six personnes. Leur chef vint le soir,
 » en se frappant la poitrine; & appel-
 » lant le général du nom de Malope,
 » tandis qu'il prenoit celui de Min-
 » dana, il témoigna qu'on ne lui rendoit
 » pas justice, si l'on croyoit que ce fus-
 » sent ses gens qui eussent attaqué ses
 » *amigos*; & bandant son arc, il
 » donna à entendre que si l'on vouloit,
 » il se joindroit aux Espagnols, pour
 » en tirer une vengeance éclatante.
 » Mindana parut ajouter foi à ce désa-
 » veu; & l'on se fit de nouvelles pro-
 » testations d'amitié des deux parts.
 » L'escadre alla mouiller à une autre
 » baye. Les sauvages passerent la nuit
 » à crier, & à faire des huées, disant
 » d'un ton railleur, *amigos, ami-*
 » *gos*, & répétant ces paroles aussi
 » long-tems, qu'ils crurent être enten-
 » dus des Espagnols. Ces derniers,
 » n'espérant pas pouvoir former d'éta-
 » blissement dans cette terre barbare, re-

» noncerent à cette entreprise. Ils y
 » furent même forcés par les acci-
 » dens qu'ils essuyèrent pendant la
 » navigation. Mindana périt dans ce
 » malheureux voyage, plus long, plus
 » difficile, plus curieux que ceux
 » d'Ulysse, qui ont cependant été chan-
 » tés par le plus fameux poète de la
 » Grece. La flotte délabrée de l'infor-
 » tuné général aborda aux isles Phi-
 » lippines. Les deux dames, Beatrix
 » & Isabelle, firent leur entrée à Ma-
 » nille au bruit du canon & de la mous-
 » quetterie des troupes, qui avoient
 » pris les armes pour les recevoir.
 » Tous les corps les complimenterent.
 » Les gens de l'équipage, les femmes
 » sur tout, furent logés aux frais
 » du public. Les unes se marièrent,
 » les autres, mais en petit nombre,
 » se firent religieuses ».

L'Espagnol de qui je tiens ces dé-
 tails, me parla de toutes les isles qui
 se sont offertes sur sa route depuis les
 Philippines jusqu'au Chili. Outre celles
 que j'ai nommées, on trouve encore
 Notre-Dame de la Luz, l'isle de Horn,
 d'Amsterdam, de Jesus, de Saint-
 Bernard, de Saint-Eme, de Saint-

Paul, la Sagittaire, &c. « Il y en a deux
 » autres, me dit-il, que je n'ai point
 » apperçues ; mais un Hollandois ,
 » qui y avoit fait quelque séjour ,
 » nous en a raconté des choses assez
 » curieuses. Ce sont les isles de Pâques
 » & de Taïti, situées l'une & l'autre
 » dans cette même mer, la première,
 » entre Valdivia & les isles de Salomon.
 » Voici d'abord ce qu'il nous dit
 » de celle de Pâques, ainsi nommée,
 » parce qu'elle fut découverte le
 » jour de cette fête.

» Notre vaisseau étant entré dans
 » une espece de golphe, les insulaires se
 » rendirent sur le rivage, & nous ap-
 » porterent des poules & quantité
 » de racines. Ils s'approcherent en-
 » suite du bâtiment, & allumerent de
 » grands feux aux pieds de leurs idoles.
 » Il y avoit, parmi eux, un homme
 » tout-à-fait blanc, qui portoit des
 » pendans d'oreilles, gros comme le
 » poing. Il avoit l'air extrêmement
 » dévot, & paroïssoit un de leurs
 » prêtres. Nous fîmes la descente dans
 » l'isle avec cinquante hommes, tant
 » soldats que matelots ; les habitans
 » vinrent au-devant de nous, en si grand

» nombre , que pour avancer , il fal-
» loit presser la foule , & se faire jour
» par force. Quelques-uns d'entr'eux
» ayant osé toucher à nos armes ,
» nous fîmes feu sur eux ; ce qui les
» effraya , & les dispersa tout-à-coup.
» Quelques momens après , ils se ralli-
» lierent ; mais ils ne s'approchèrent
» plus d'aussi près qu'auparavant.
» Comme on en avoit tué plusieurs ,
» ces pauvres gens , pour avoir les
» morts , apportèrent de nouveaux
» toutes sortes de vivres. Leur con-
» ternation étoit très-grande ; ils
» firent des cris & des lamenta-
» tions lugubres. Ils se jetterent en
» suite à genoux , planterent leurs dra-
» peaux , & nous présentèrent des pal-
» mes en signe de paix. Ils témoigne-
» rent , par les postures les plus humi-
» bles , combien ils souhaitoient d'a-
» voir notre amitié. Enfin ils nous
» montrèrent leurs femmes , en nous
» faisant connoître que nous pouvions
» disposer d'elles , & les emmener
» avec nous dans le vaisseau. Elles
» étoient fardées d'un rouge très-vif ,
» & qui surpasse de beaucoup celui
» que nous connoissons. Je n'ai pas
» pu sçavoir de quoi elles compo-

» sent une si belle couleur. Elles se
 » couvrent de pieces d'étoffes, rouges
 » & blanches, & portent un petit
 » chapeau, fait de roseaux ou de paille.
 » Elles venoient s'asseoir librement au-
 » tour de nous, se déshabilloient en
 » fouriant, & nous agaçoiient par
 » toutes sortes de gestes. D'autres
 » nous appelloient, en nous faisant
 » signe de venir auprès d'elles.

» Les habitans de cette isle ne por-
 » tent point d'armes; du moins ne leur
 » en avons-nous vu aucunes : mais j'ai
 » remarqué qu'en cas d'attaque, ces
 » bonnes gens se fient sur l'assis-
 » tance de leurs idoles, rangées en
 » grand nombre, le long des côtes. Ces
 » statues, qui sont toutes de pierre,
 » ont la figure d'hommes avec de
 » grandes oreilles, & la tête ornée
 » d'une couronne. Nous ne pûmes
 » savoir si ces peuples sont soumis
 » à un chef : ils se voient & se par-
 » lent sans distinction. Les plus âgés
 » portent un bâton à la main, &
 » sur la tête des plumes semblables
 » à celles d'autruche. Nous obser-
 » vâmes aussi que, dans chaque mai-
 » son, le plus ancien donnoit des

» ordres. Leurs cabanes sont profondes
 » des d'environ cinquante pieds, &
 » en ont sept ou huit de largeur. Quant
 » à leur subsistance, ils la tirent des
 » produits de la terre, que nous trouvons
 » vaines toute semée, plantée, labourée.
 » Les champs y sont séparés par
 » des barrières, & les limites tirées
 » au cordeau. Dans les maisons il y
 » a peu de meubles : quelques couvertures
 » rouges & blanches leur servent,
 » tantôt d'habits, tantôt de matelats.
 » La laine en est douce & moelleuse ; & il y a apparence que
 » ces gens ont des métiers pour la travailler.
 » Ils m'ont paru simples, modestes, soumis, extrêmement
 » peureux & craintifs.

» Il a couru plusieurs relations de l'île de Taïti, continua le Hollandois ; je n'ai vu par moi-même, qu'une très-petite partie de ce qu'on en raconte.
 » Ce n'est pas une raison de révoquer en doute ce que d'autres ont peut-être mieux vu que moi ; & pour ne vous rien laisser ignorer, je joindrai les observations d'autrui à mes propres remarques. Ceux qui ont parlé avec le plus d'étendue & de

» complaisance de l'isle de Taïti, l'ont
 » aussi nommée l'isle de Cithere; d'au-
 » tres, qui en ont écrit avec plus
 » d'emphase, l'ont appelée l'isle For-
 » tunée, persuadés que c'est le nom
 » qui convient le mieux à un pays,
 » où habitent des hommes sans vices,
 » sans dissensions, sans préjugés &
 » sans besoins. Nés sous le plus beau
 » ciel, nourris des plus beaux fruits
 » d'une terre féconde sans culture,
 » gouvernés par des peres de famille,
 » plutôt que par des rois, ces peup-
 » les, dit leur historien, ne con-
 » noissent d'autres dieux que l'amour.
 » Tous les jours lui sont consacrés;
 » toute l'isle est son temple; toutes
 » les femmes en sont les idoles, tous
 » les hommes les adorateurs. Eh quel-
 » les femmes encore ? Les rivales
 » des Géorgiennes pour la beauté,
 » & les sœurs des Graces sans voile.
 » La honte ni la pudeur n'exercent
 » point ici leur empire. La gaze la plus
 » légère flotte toujours au gré du
 » vent & des desirs. L'acte de créer
 » son semblable passe pour un devoir
 » de religion. Les préludes en sont
 » encouragés par la présence, les

» vœux & les chants de tout le peu-
 » ple assemblé ; & la fin est célébrée
 » par des applaudissemens universels.
 » Tout étranger est admis à partici-
 » per à ces mysteres ; c'est même une
 » obligation de l'y inviter ; & l'heu-
 » reux insulaire jouit sans cesse , ou du
 » sentiment de ses propres plaisirs , ou
 » du spectacle de ceux des autres.

» Une langue harmonieuse & so-
 » nore , composée de quatre ou cinq
 » cens mots , leur suffit pour rendre
 » toutes leurs idées , exprimer tous leurs
 » sentimens , faire connoître tous leurs
 » désirs. Tout est marqué , chez eux ,
 » au coin de la plus parfaite intelligence.
 » Leurs canots sont d'une construction
 » commode ; leur navigation est dirigée
 » par l'inspection des astres. Leurs cases
 » sont vastes & de forme régulière , les
 » arbres fruitiers judicieusement espa-
 » cés : les champs ont tout l'agrément
 » de nos vergers , sans en avoir l'ennuy-
 » euse symétrie. Tous les écueils de
 » leurs côtes sont éclairés pendant la
 » nuit , en faveur de ceux qui tiennent
 » la mer. Ils témoignent le plus
 » grand empressement à prendre les
 » dimensions de nos bateaux , de nos

» chaloupes , de nos voiles , de nos
 » tentes , de nos barriques , en un mot ,
 » de tout ce qu'ils croyoient pou-
 » voir avantageusement imiter ; mais
 » quand nous leur offrions des cou-
 » teaux , ils les repoullioient avec une
 » espece d'horreur , comme s'ils eussent
 » deviné l'abus qu'on peut en faire .

» Il fallut peu de tems pour les fami-
 » liariser avec nous , parce que nous
 » avions sçules gagner par nos caresses .
 » Lorsqu'on entre dans un pays in-
 » connu , les armes à la main , les habi-
 » tans s'effrayent d'abord , s'imaginant
 » qu'on veut les détruire . La douceur
 » est d'autant plus nécessaire , qu'igno-
 » rant leur langues , on ne peut leur
 » faire entendre qu'on n'a nul dessein
 » de les maltraiter . Une petite troupe
 » de gens sans armes , y feroit plus de
 » progrès , qu'un grand nombre qui
 » tenteroit d'y porter l'épouvante .
 » Les Espagnols , qui ont suivi cette
 » dernière méthode , ont tyrannisé
 » & massacré plus d'hommes dans
 » le seul Mexique , qu'il n'y en a dans
 » toute la Castille . S'ils les avoient
 » conservés , ils n'auroient pas dissi-
 » pé des sommes immenses , qu'il a

» fallu employer pour l'achat des esclaves qu'on est obligé d'envoyer, faute d'habitans. En vain ils ont voulu justifier leurs cruautés par le prétexte de la religion : comme si c'étoit le moyen de se concilier l'esprit des peuples, que de les contrarier d'abord sur ce qu'ils ont de plus sacré. N'est-ce pas violer le droit des gens dans un état, que d'user de force, pour y introduire un culte étranger? Quel droit avons-nous de rendre misérables, ceux que nous n'avons pu rendre meilleurs?

» Nous admirions la simplicité des Taïtiens, l'honnêteté de leurs procédés, leur parfaite union, leur respect pour les morts, leur hospitalité envers les étrangers, leur horreur pour l'effusion du sang humain. Quand nous les admettions à nos repas, tout ce qui paroissoit sur nos tables, excitoit leur curiosité. Ils vouloient qu'on leur rendît raison de chaque plat. Un légume étoit il de leur goût, ils en demandoient de la graine; en la recevant, ils s'informoient comment, & où il falloit la planter. Leur aver-

» sion pour le vin & les liqueurs est
 » invincible ; il n'y a chez eux ni bois-
 » sons fermentées , ni pots à cuire ;
 » c'est des mains même de la nature ,
 » qu'ils reçoivent tous leurs alimens.

» On accuse ce peuple de voler :
 » il est vrai que les Taïtiens nous enle-
 » voient beaucoup de choses , & cela
 » avec une dextérité qui feroit hon-
 » neur à nos plus habiles filoux. Mais
 » comme ils n'ont rien à eux , qu'ils
 » donnent & offrent généreusement
 » tout ce qu'ils voient désirer , qu'ils
 » n'admettent point de droit exclusif
 » de propriété, ils ne regardent le vol,
 » que comme un acte d'équité natu-
 » relle , par lequel ils savent nous
 » faire exécuter ce qu'ils exécute-
 » roient eux-mêmes , & s'appliquer le
 » bien qu'ils nous auroient fait. Ils
 » nous prenoient d'une main un clou ,
 » un verre , du biscuit , pour le don-
 » ner de l'autre au premier qui se pré-
 » sentoit , & lui enlevoient des pou-
 » les , des canards , des cochons , qu'ils
 » nous apportoit généreusement.

» Il est impossible de déterminer le
 » nombre des îles de la mer du Sud ;
 » & dans cette multitude , il y en a

» peut-être plus de la moitié, qui n'ont
 » point encore été découvertes par
 » les Européens; les Espagnols sont
 » les seuls qui y aient des établis-
 » mens. Le climat de ces terres isolées
 » est sain, fertile, tempéré, abondant en
 » toutes sortes de productions, si char-
 » mant enfin, que l'on ne connoît
 » nulle part ailleurs, de plus heureuse
 » contrée. Faute de les avoir assez
 » souvent visitées, on ne fait pas pré-
 » cisément encore quelles seroient,
 » parmi les denrées, celles qui nous
 » conviendroient le mieux, & pour-
 » roient être l'objet d'un commerce
 » lucratif; mais on peut compter
 » en général, sur du sucre, de l'in-
 » digo, des plantes médicinales, des
 » épiceries, du corail, des perles,
 » des oiseaux curieux, des plumes
 » très-fines, des teintures précieuses,
 » & entr'autres, un rouge si vif &
 » si beau, que nous n'en avons point
 » qui l'égale. Les habitans ont des
 » cheveux d'une longueur singu-
 » lière; c'est une marchandise fort
 » recherchée en Europe, dont on
 » feroit, à ce qu'il semble, un trafic
 » avantageux. De toutes les choses

» qu'on pourroit leur donner en re-
» tour, il n'y en a point de préféra-
» bles, pour eux, à la clincaillerie, &
» à toute espee de fer fabriqué. Il
» n'est point de dangers auxquels ils
» ne s'exposent; point de ruses qu'ils
» ne pratiquent, pour en obtenir ou
» pour en voler. Quand ils ont de
» l'argent, ils l'échangent volontiers;
» poids pour poids, contre du fer. Il
» faut se défier de leur subtilité & de
» leur pèchant au larcin; mais si dans
» la grande diversité de ces peuples,
» on en rencontre de méchans & de
» perfides, il s'en trouve aussi de doux
» & de traitables, qui aiment le com-
» merce, & avec lesquels on pourroit
» s'accorder, & jeter les fondemens
» d'une colonie; dont l'utilité ne tarde-
» roit pas à se faire sentir. Dans cette
» partie du monde inconnue, tout est
» singulier; la terre, la mer, les
» hommes même. Combien ne seroit-
» il pas curieux d'étudier, dans leur
» façon de vivre, les prémices de
» l'homme des premiers âges, & tel
» qu'après être sorti des mains de la
» nature, il a pu, en faisant usage de
» son intelligence, se procurer, avec

» assez d'industrie , une vie plus com-
 » mode , par quelques inventions dues
 » à sa seule adresse ? Bornés à une
 » société peu nombreuse , privés de
 » secours & d'exemples étrangers,
 » sans autres moyens que ceux que
 » leur fournit un terroir circonscrit
 » dans des bornes très-étroites , ils
 » vivent là comme dans ce siècle heu-
 » reux , que les poètes ont tant célé-
 » bré. Ce bonheur se conserve sans
 » mélange dans ces pays vierges ,
 » dont l'existence est à peine connue,
 » & où le grand éloignement empê-
 » che les autres humains de pénétrer.
 » Ils ne semblent être consignés dans
 » cette extrémité du monde, que pour
 » y servir d'asile à l'innocence, & offrir
 » à quelques heureux navigateurs, la dé-
 » licieuse, douce, & touchante image de
 » l'antique beauté de la nature.

» Un autre sujet de remarque est d'y
 » trouver tant de races d'hommes de dif-
 » férentes especes, & de diverses cou-
 » leurs, placés dans les mêmes climats,
 » & si peu éloignés les uns des autres.
 » Il y en a de blancs , de noirs, de
 » basanés & de mulâtres. On y voit
 » des nègres à nez écrasé , à cheveux

» longs , à cheveux de laine , à che-
 » veux peints de toutes les manieres.

» La plupart des isles de la mer du
 » Sud , quoique peuplées , n'ont pas
 » plus de dix ou douze lieues de tour ;
 » & le nombre de celles qui en ont
 » moins, est infini. D'autres sont comme
 » noyées dans le milieu de cette vaste
 » plage , d'où elles ne sortent que par
 » leurs bords. Le calme apparent de
 » cette mer l'a fait appeller l'océan pa-
 » cifique , malgré les tempêtes effroya-
 » bles , qui y ont causé tant de
 » naufrages ».

Un court trajet nous rendit de Valdivia dans l'isle de Chiloé , dépendante du Chili , & dont le port est toujours muni d'une bonne garnison. Sa ville principale se nomme Calhuco ; & son gouvernement est absolument militaire. Les deniers qui entrent dans les caisses royales de Sant'Yago & de la Conception , suffisent à peine pour l'entretien des troupes de cette isle & de celles de Valdivia. On envoie tous les ans de Lima , un supplément de cent mille piastras. Si le roi d'Espagne n'abandonne pas le Chili , malgré le peu de profit qu'il en retire ,

c'est qu'il craint que les habitans, lorsqu'ils auroient recouvré leur liberté, ne pénétraissent dans le Pérou. D'ailleurs il a besoin des Indiens qui occupent la partie septentrionale, pour travailler aux mines du Potosi.

Je suis, &c.

Dans l'isle de Chiloé, ce 20 Août 1751,



LETTRE CXLIX.

TERRES MAGELLANIKES.

DEPUIS l'isle de Chiloé jusqu'au détroit de Magellan, nous avons toujours côtoyé le rivage, sans nous arrêter nulle part. Ainsi, Madame, ce que je vais vous dire de la terre Magellanique, & des prétendus géans qui habitent la Patagonie, n'est que le résultat de tout ce que j'ai lu ou entendu sur cette matiere.

Ferdinand Magellan, gentilhomme Portugais, après avoir servi dans les Indes, sous François d'Albuquerque, passa au service de Charles-Quint, mécontent de n'avoir pas obtenu du roi Emmanuel, son maître, une augmentation d'appointemens. Il persuada à l'empereur, qu'en examinant avec attention toute l'étendue de ses droits, on trouveroit que les isles Molucques, fameuses par les épiceries, devoient appartenir à l'Espagne. Il offrit d'aller lui-même dans ces isles, par la route d'occident, & de faire ce voyage

à ses frais, pourvu que Charles lui permit de naviger sous la protection. Sa proposition parut étrange; on ne connoissoit aucune communication de la mer du Nord à la mer du Sud; mais Magellan étoit un homme instruit & de beaucoup d'esprit, qui avoit observé que le continent de l'Amérique se terminoit en pointe du côté du midi, comme celui d'Afrique: d'où il tiroit cette conséquence, que les mers devoient être ouvertes à l'extrémité méridionale du chili, comme on les avoit trouvées au cap de bonne esperance. Cette fine & ingénieuse observation l'avoit peut être conduit à cette autre réflexion, que toutes les pointes formées par les masses des continens, sont posées de la même manière, regardant au sud, & coupées à leurs extrémités, au moins par des détroits, si la mer n'y est pas tout-à-fait ouverte.

Sur ces espérances, l'empereur résolut de tenter l'aventure, & fit équiper une flotte de cinq vaisseaux, dont le commandement fut donné à Magellan. Ils partirent de Séville en 1519; & après avoir touché à l'isle Tenerif, au cap Verd, au Brésil, ils arri-

verent dans cette partie de l'Amérique méridionale , qu'ils appellerent , du nom de leur chef, *terres Magellaniques*. La haute stature qu'ils ont attribuée aux habitans de ce pays , fait depuis long-tems la matiere d'un grand problème. Leur récit, confirmé par plusieurs voyageurs, a été contredit par tant d'autres , qu'on ne fait encore à quoi s'en tenir sur un point si facile à connoître , & en même tems aussi singulier , que l'est l'existence de tout un peuple de géans. Pendant plus de cent ans , presque tous les navigateurs de toutes les nations ont attesté le fait. Mais depuis un siecle aussi , le plus grand nombre s'accorde à le nier , traite de mensonge le récit des précédens , & attribue ce qu'ils en disent , soit à la frayeur que leur inspiroit la vue de ces hommes féroces , soit au penchant naturel , qu'ont certaines gens à débiter des choses extraordinaires. Quoi qu'il en soit, voici ce que les compagnons de Magellan ont dit avoir vu dans la contrée de l'Amérique, qui porte son nom.

« L'hyver nous obligea de séjour-
ner dans un port, où nous restâmes

» pendant deux mois , sans apperce-
 » voir aucune créature humaine , jus-
 » qu'à ce qu'un jour , un homme d'une
 » extrême grandeur , vint à nous ,
 » dansant , chantant , & jettant de la
 » poussière au-dessus de sa tête. L'a-
 » miral nous ordonna de faire la même
 » chose ; ce que le géant prit pour
 » des signes de paix. Il s'approcha
 » sans témoigner aucune crainte ,
 » & marqua par différens gestes , en
 » montrant le ciel , qu'il croyoit que
 » nous en étions descendus. Cet
 » homme étoit d'une si grande taille ,
 » que nous lui allions à peine à la cein-
 » ture. Il étoit gros & bien propor-
 » tionné , avoit le visage large , &
 » peint de diverses couleurs. Son ha-
 » billement étoit la peau d'un animal ,
 » qui avoit la tête & les oreilles d'un
 » mulet , le corps d'un chameau , &
 » la queue d'un cheval. Les extrémités
 » de cette même peau lui servoient
 » de souliers , de manière qu'il paroîs-
 » soit avoir des pattes de bête , ce qui
 » nous le fit nommer *Patagon*. Il por-
 » toit un arc , avec un paquet de
 » flèches , qui , d'un côté , étoient
 » garnies de plumes , & de l'autre de

» pierres aiguilées. Nous lui donnâmes
 » à boire & à manger ; nous lui pré-
 » sentâmes un miroir ; & il fut si ef-
 » frayé d'y voir sa figure , que d'un
 » saut qu'il fit en arriere , il renversa
 » quatre de nos gens. On lui laissa ce
 » miroir ; & on le renvoya avec des
 » peignes , des grelots , quelques grains
 » de verre , & d'autres bagatelles.

» Un de ses compagnons le voyant
 » revenir , courut avertir une troupe
 » d'autres géans , qui se dépouillerent ,
 » se mirent à danser , à chanter , à le-
 » ver les mains vers le ciel , & nous pré-
 » senterent une certaine poudre blan-
 » che ou farine , dont ils font leur nour-
 » riture ordinaire. Nous les invitâmes
 » à nous suivre dans nos vaisseaux ;
 » alors ils firent monter leurs fem-
 » mes , dont ils sembloient fort jaloux ,
 » sur des animaux faits comme des ânes ,
 » & les renvoyèrent. Ils ne prirent que
 » leur arc , leurs habits & se mirent en
 » marche , vêtus comme le premier.
 » Trois seulement de ces Patagons vin-
 » rent à notre bord , & parurent desirer
 » que nous allâssions avec eux , jusques
 » dans leurs habitations. Sept d'entre
 » nous , bien armés , les accompagnèrent.

» rent, & trouverent deux cabanes,
 » dans l'une desquelles habitoient cinq
 » hommes, & dans l'autre, treize
 » femmes ou enfans. On tua une es-
 » pece d'âne, dont on servit, à nos
 » gens, les pieces à demi rôties. Il
 » faisoit trop de neige & de vent,
 » pour coucher hors de la cabane; &
 » dans la défiance où l'on étoit réci-
 » proquement, chaque nation laissa
 » une sentinelle éveillée près du feu,
 » autour duquel tout le monde se cou-
 » cha : les Patagons ronfloient ef-
 » froyablement. Le lendemain, les sept
 » Espagnols voulurent emmener toute
 » la troupe à nos vaisseaux, & use-
 » rent même de quelque violence,
 » voyant les sauvages peu disposés à
 » les suivre. Six d'entre eux s'y dé-
 » terminerent enfin; & le général leur fit
 » servir une chaudiere de bouillie, assez
 » grande pour rassasier vingt matelots.
 » Ils la mangerent toute entiere; & dès
 » qu'ils eurent fini cet immense repas, ils
 » demanderent qu'on les renvoyât.

» Un autre jour, un de ces géans,
 » plus grand que les autres, mais
 » armé de même, vint nous trouver
 » avec les mêmes chants, les mêmes

» danses , les mêmes gestes , & encore
 » plus de gaité. Il demeura quelque
 » tems avec nous ; & nous lui appri-
 » mes à prononcer distinctement ,
 » quoiqu'avec une voix rauque , les
 » noms de Jesus & de Marie , & plu-
 » sieurs autres paroles espagnoles &
 » latines. Comme il paroissoit avoir en-
 » vie de se faire chrétien , nous le nom-
 » mames Jean le Géant. Voyant un ma-
 » telot prêt à jeter un gros rat dans la
 » mer , il s'empressa de le demander ,
 » & le mangea. Autant on en prit
 » dans le vaisseau , autant il en avala.
 » Nous lui donnâmes une chemise ,
 » un habit , un bonnet , qu'on avoit
 » tâché de proportionner à sa taille ; &
 » il s'en retourna , chargé de tous ces
 » présens. Il nous rendoit de fréquen-
 » tes visites ; mais il cessa enfin de
 » nous voir , sans doute , parce que
 » les habitans , irrités de son com-
 » merce avec nous , le firent mou-
 » rir.

» Quinze jours après , quatre au-
 » tres vinrent nous trouver sans ar-
 » mes ; ils les avoient cachées dans un
 » buisson. Magellan , desirant fort d'a-
 » voir des hommes de cette race , se

» rendit maître , par adresse , d'un des
 » plus jeunes , & lui fit mettre les fers
 » aux pieds. Quand ce malheureux se
 » se vit attaché , il commença à mugir
 » comme un taureau , en implorant le
 » secours de *Sétébos*. C'est le nom que
 » ces sauvages donnent à leur dieu. On
 » le retint dans le vaisseau ; mais il fut
 » impossible de se saisir de ses compa-
 » gnons. Dix matelots en renverse-
 » rent un , & lui attachèrent les mains
 » avec beaucoup de peine ; mais il
 » rompit ses liens , se leva & prit la
 » fuite. Les autres le suivirent de près ;
 » on les poursuivit ; & un de nos gens
 » fut tué d'une de leurs flèches. Le
 » captif que nous avions à bord , mou-
 » rut du mal de mer. Il nous avoit
 » appris divers mots de sa langue , qui
 » se prononce du fond de la gorge , &
 » ne ressemble à aucune de celles que
 » nous connoissons. Il avoit fait une
 » croix , qu'il baisoit assez souvent ,
 » en répétant plusieurs fois le mot de
 » *Sétébos* , de maniere néanmoins ,
 » qu'il sembloit craindre que *Sétébos*
 » n'en fut irrité. Mais quand il se vit
 » bien malade , il demanda sa croix ,
 » desirant de mourir en chrétien ».

Après

Après un fait si positif , peut-il être encore permis de douter de l'existence des géans ? Si les Espagnols étoient les seuls , qui nous eussent fait de pareils récits , leur excessive crédulité pourroit peut-être nous laisser quelques soupçons ; mais les François eux-mêmes , les Hollandois , les Anglois sur-tout , se joignent aux compagnons de Magellan , & confirment leurs relations par de semblables assurances. Les uns nous disent qu'ils ont mesuré le pied d'un Patagon , & l'ont trouvé quatre fois plus long que les nôtres ; que son cadavre avoit plus de neuf pieds ; & que toutes les parties de son corps étoient parfaitement proportionnées. D'autres racontent , qu'ayant vu plusieurs de ces sauvages disposés à les accabler de pierres , ils firent feu sur eux , & en tuerent quatre ou cinq , qui les passoient de toute la tête. Un autre jour , quelques matelots s'étant écartés en cherchant des vivres , une troupe de géans sortit d'un bois , les attaqua inopinément , en tua trois , & les déchira inhumainement. L'amiral Hollandois Spilberg dit qu'il a

vu , sur cette même côte , deux hommes d'une taille gigantesque , qui grimperent sur un rocher , pour observer la flotte , & descendirent ensuite sur le bord de la mer , où ils furent remarqués très-distinctement par tous les gens de l'équipage. Un commis de vaisseau ajoute , qu'ayant visité les tombeaux de ces sauvages , il avoit trouvé des squelettes d'hommes , qui pouvoient avoir jusqu'à onze pieds de haut. Jean de Moore assure , qu'étant avec des indiens , plus grands que lui de toute la tête , il en avoit reçu un lingot d'or , en échange de quelques outils de fer.

M. Frézier , ingénieur François , n'a pas vu de géans ; mais il rapporte qu'étant au Chili , plusieurs témoins oculaires ont attesté leur existence. On parle entre autres d'une femme espagnole , à qui une longue suite d'aventures avoit fait rencontrer une bande de Patagons. Après lui avoir témoigné beaucoup d'amitié & de tendresse , ils la conduisirent dans leur bourgade. La nation entière , ou du moins ce qu'elle en vit , ne montoit guere au-delà de six à sept cens personnes. « Ils vont

» ordinairement à cheval, disoit cette
 » femme ; mais quand ils veulent
 » exercer leur vîtesse, ils courent
 » à pied avec plus de légéreté, que
 » le courfier le plus vigoureux. La
 » grandeur de leurs chevaux n'est
 » point proportionnée à celle de
 » l'homme qui les monte ; & ils sont
 » d'ailleurs en assez mauvais état. Ils
 » ne servent pas seulement de mon-
 » ture ; les sauvages en mangent
 » lorsqu'ils n'ont pas d'autres provi-
 » sions. Il est cependant rare qu'elles
 » leur manquent ; car rien n'étant à
 » l'abri de leur vîtesse & de leur force,
 » il n'est point de bêtes qu'ils n'attra-
 » pent à la course.

» Tout est en commun chez eux ; ils
 » ne paroissent avoir aucune notion de
 » propriété. Ils prennent des femmes,
 » & les quittent à leur volonté. Ils me
 » regardoient, moi personnellement,
 » comme un simple objet de curiosité,
 » & non comme un être, dont le sexe
 » pût servir à leur plaisir. Ils sont sincé-
 » res, humains & tendres les uns envers
 » les autres ; & pendant tout le tems
 » que je demurai avec eux, je n'y vis
 » pas une seule querelle. Ils n'ont d'autre

» boisson que l'eau , & en avalent un
 » sceau à la fois. Ils portent les mêmes
 » habits en hiver qu'en été : dans la
 » premiere de ces deux saisons, ils met-
 » tent leur fourrure , le poil tourné du
 » côté de la chair ; en été , il est en de-
 » hors. Ils attachent ces vêtemens avec
 » une courroie autour de leur cou. Les
 » habits de l'homme sont lâches &
 » ouverts, & ceux de la femme , fer-
 » més avec une espece de ceinture.

» Si des voisins inquiets provoquent
 » ces géans à la guerre , ils l'entre-
 » prennent avec courage , & ne font
 » jamais de quartier. Ils ont des chefs
 » comme les autres nations ; mais ce
 » qu'il y a de remarquable , c'est qu'il
 » n'est pas permis à ces chefs , d'avoir
 » plus d'une femme. Quand , par ha-
 » zard , ils ont un enfant dont la taille
 » est au-dessous de l'ordinaire , ils le
 » vendent à quelque peuple voisin. Ils
 » n'ont point de maisons fixes ; ils font
 » des cabanes de peaux , qu'ils trans-
 » portent à leur gré d'un endroit à
 » l'autre. Ils vivent de chair crue &
 » de racines ; & lors qu'ils se sentent
 » l'estomac chargé , ils s'enfoncent une
 » flèche dans la gorge , & vomissent

» de la bile mêlée de sang. Les fem-
 » mes n'ont pas moins de sept à huit
 » pieds de haut ; les hommes en ont
 » neuf à dix. Ils sont bien faits, quar-
 » rés , & d'une force prodigieuse. Les
 » deux sexes portent de long cheveux
 » noirs , qu'ils laissent flotter sur le
 » dos. Je restai six ans chez ce peuple
 » humain ; & je n'espérois plus de
 » revoir ma patrie , lorsqu'étant sur
 » le bord de la mer , je fus recueillie
 » par une barque Espagnole , qui me
 » ramena au Chili ».

Je ne citerai plus qu'un témoignage en faveur de la haute taille des Patagons : c'est celui d'un Anglois , ou plutôt de tous les Anglois qui montoient un vaisseau nouvellement arrivé de la mer du Sud. Voici ce que raconte l'auteur d'une relation toute récente , qui a été lui même témoin des détails qu'il rapporte.

« Notre navire étant entré à dix
 » ou douze lieues de l'embouchure du
 » détroit de Magellan , nous apperçû-
 » mes du tillac , trente ou quarante
 » Indiens , d'une taille extraordinaire ,
 » qui se tenoient sur la greve , & nous
 » faisoient des signes d'amitié , comme

» pour nous inviter à venir à eux. Au
 » moyen de nos télescopes, nous en
 » découvrîmes un bien plus grand
 » nombre, qui étoient à une demi-
 » lieue plus avant dans les terres.
 » Ils paroissoient d'une grandeur énor-
 » me , que nous attribuâmes d'a-
 » bord aux brouillards , dont l'air étoit
 » chargé. Le capitaine résolut de les
 » voir de plus près , pour observer ce
 » qu'il pourroit de leur figure & de
 » leurs manieres. En conséquence , il
 » fit mettre dehors un canot à six ra-
 » mes , pour lui & ses officiers , & un
 » autre à douze rames , pour venir à
 » son secours , au cas que ces sauvages
 » entreprissent de lui faire violence.

» Etant descendu avec son lieute-
 » nant, il avertit , par gestes , les Pata-
 » gons, qui s'empressoient en foule au-
 » tour de lui, de se retirer; ce qu'ils firent
 » sur le champ. Leur troupe grossissoit
 » à chaque instant ; & lorsqu'ils furent
 » à cent pas du rivage , les Anglois
 » s'avancèrent vers eux. Ces sauvages
 » les regardoient avec l'air de la plus
 » grande surprise , & sourioient en
 » même tems , à ce qu'il paroissoit,
 » en observant la disproportion de

» notre taille avec la leur. On se donna
 » de part & d'autre, des marques d'ami-
 » tié: les Indiens témoignèrent leur satis-
 » faction, en chantant des airs bisar-
 » res, & en frappant dans leurs mains.
 » Le capitaine, qui s'étoit approché
 » d'eux, distribuoit aux femmes & aux
 » enfans, des rubans, des colliers,
 » des grains de verre, & d'autres baga-
 » telles, qu'ils sembloient recevoir
 » avec un plaisir infini. Pour rendre
 » cette distribution plus facile, il les
 » fit asseoir à terre; & leur grandeur
 » étoit si extraordinaire, que, même
 » dans cette position, ils étoient en-
 » core presque aussi hauts, que nos
 » gens qui se tenoient debout. Quoi-
 » que le capitaine eût lui-même près
 » de six pieds, il ne pouvoit atteindre
 » de sa main, au-dessus de la tête du
 » plus petit de ces géans. Plusieurs
 » d'entre eux lui frapportoient sur l'é-
 » paule; & quoique ce fût pour lui faire
 » caresse, leurs bras tomboient avec
 » tant de pesanteur, que tout son
 » corps en étoit ébranlé.

» Les Patagons inviterent les An-
 » glois à s'avancer avec eux dans les
 » terres, leur monstroient de la su-

» mée qui s'élevoit à quelque distance,
 » & portoient la main à la bouche,
 » comme pour leur offrir à manger. Le
 » capitaine , en refusant leurs offres,
 » leur proposa , avec les mêmes gestes,
 » de venir sur le vaisseau qu'il leur
 » montra ; mais ils se refuserent égale-
 » ment à cette invitation. Ainsi , après
 » avoir passé deux heures dans ce muet
 » entretien , on se sépara , en se fai-
 » sant réciproquement divers signes
 » d'amitié. Nos gens eurent bien de
 » la peine à se dérober à ces caresses,
 » sur-tout à celles des femmes , dont
 » les traits du visage répondoient trop
 » parfaitement à leur énorme corp-
 » lence. Nous observâmes que ces peu-
 » ples regardoient fréquemment le so-
 » leil , avec un air d'adoration , faisant,
 » avec le doigt , certains mouvemens,
 » pour désigner quelque chose qu'ils
 » auroient voulu , sans doute , que
 » nous entendissions. Quand ils virent
 » que nous allions partir , ils en fu-
 » rent si affligés , qu'ils se mirent à
 » pousser des cris lamentables , qui
 » s'entendoient encore à une très-
 » grande distance en mer ».

Tant de témoignages réunis & à

TERRES MAGELLANIQUES. 417
positifs, semblent former un corps de
preuves, d'autant plus puissant, qu'on
ne peut guere leur opposer que des
argumens négatifs. Cependant les gens
éclairés, les philosophes, refusent
d'adhérer à cette foule d'autorités, que
d'autres voyageurs, peut-être plus di-
gnes de foi, & sur-tout plus clair voyans
que les premiers, regardent comme au-
tant de mensonges. Je ne citerai que le
sâmeux navigateur Jean de Narbo-
rough, que Jacques II, roi d'Angleterre,
envoya aux terres Magellaniques, pour
en avoir une connoissance plus dé-
taillée. Il le choisit, comme le plus
capable de répondre à ses vues, & fit
équiper deux vaisseaux de guerre,
dont il lui donna le commandement.
Ses instructions portoient, « qu'il ob-
»serveroit la nature du terroir, les
» fruits, les arbres, les graines, les
» oiseaux, les bêtes, les pierres, les
» minéraux & les poissons du pays;
» qu'il remarqueroit, sur-tout, le na-
» turel & les inclinations des habi-
» tans; qu'il entreroit en liaison avec
» eux; qu'il leur feroit connoître le
» pouvoir & les richesses de la nation
» Angloise; qu'il tâcheroit de gagner

» leur affection, & établireit un commerce avec ces peuples ».

Narborough s'est conformé aux intentions de son maître, & a pris les éclaircissemens les plus capables de le satisfaire. Mais, pour me renfermer dans mon sujet, je ne rapporterai que ce qui concerne les Patagons. Arrivé sur cette côte, & marchant à une lieue du rivage, il apperçut des traces d'hommes, qu'il mesura; elles n'étoient que d'un demi pouce plus larges & plus longues que son pied. Dans un autre endroit, il vit des Indiens, dont la taille étoit médiocre, & ne surpassoit pas celle des Anglois. Par-tout il fait remarquer, que ces gens là ne sont pas plus hauts que les Européens; & pendant le tems qu'il commerce avec eux, dans plus de vingt endroits différens, il proteste n'en avoir jamais rencontré, dont la grandeur fût extraordinaire à l'espèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne sauroit douter, est précis à cet égard, & peut certainement en contre-balancer beaucoup d'autres, étant celui qui a le mieux vu cette contrée. Winter, qui avoit fait, avant lui, le même

voyage , dit en termes formels , « que
 » ces hommes ne font pas de si grande
 » taille que les Espagnols le racontent ;
 » qu'il y a des Anglois plus grands que
 » le plus haut d'entre eux ; que les Caf-
 » tillans ont abusé des termes , dans
 » leurs relations , n'imaginant pas que
 » d'autres voyageurs viendroient si-
 » tôt les convaincre de fausseté ».

En examinant ces diverses dépositi-
 ons , sur un fait si curieux , me disoit
 un homme , qui a été à portée de ras-
 sembler ces témoignages , sur les lieux
 mêmes , « on ne peut guere se défen-
 » dre de croire que tous ont dit vrai ;
 » c'est-à-dire , que chacun a rapporté
 » les choses , telles qu'il les a vues ;
 » d'où il faut conclure que l'existence
 » des géans est un fait réel. Mais pour
 » accorder ces deux opinions , on doit
 » observer , que la plupart de ceux
 » qui tiennent pour la négative , par-
 » lent des sauvages qui habitent les
 » côtes orientales & occidentales de
 » la Magellanique ; les autres , au con-
 » traire , n'ont en vue que les Pata-
 » gons , qui font leur résidence dans
 » l'intérieur du pays , d'où ils ne vien-
 » nent sur le rivage , que très-rarement

» & par intervalles. Ce peuple farou-
 » che & timide , voyant arriver fré-
 » quemment des vaisseaux d'Europe,
 » s'est éloigné des bords de la mer , &
 » a gagné les montagnes , pour se dé-
 » rober à la vue des étrangers.

» C'est sans doute , pour cette rai-
 » son , que l'on en voit aujourd'hui
 » moins souvent qu'autrefois ; & c'est ce
 » qui doit dissiper les soupçons qu'on
 » pourroit avoir , sur la fidélité des an-
 » ciennes relations à cet égard. Elles
 » sont d'ailleurs confirmées par des
 » voyageurs plus modernes , qu'on ne
 » peut , sur aucun fondement , soup-
 » çonner de mauvaise foi. Le vrai
 » moyen de mettre la chose hors d'in-
 » certitude , étoit d'apporter en Eu-
 » rope le corps , ou le squelette entier ,
 » d'un de ces géans Patagons : il est
 » même très-extraordinaire qu'on ne
 » l'ait pas fait , puisque les commandans
 » des vaisseaux en ont enlevé plusieurs ,
 » qui sont morts durant la traversée ».

Pour revenir à Magellan , que cette digression nous a fait perdre de vue , il n'avoit pas encore découvert le détroit , lorsqu'il se forma contre lui une conspiration qui manqua de lui

·TERRES MAGELLANIQUES. 421
coûter la vie. Le long séjour que l'hiver l'avoit obligé de faire au port Saint-Julien, le contraignit de restreindre au pur nécessaire la distribution journalière des vivres. On s'étoit flatté de rencontrer bientôt ce fameux détroit; mais lorsque les pilotes, envoyés pour le reconnoître, rapportèrent qu'ils n'avoient trouvé que des culs-de-sacs, chacun commença de désespérer de la réussite. La mutinerie se mit dans l'équipage; l'on disoit tout haut, que ce passage prétendu n'étoit qu'une chimere, & qu'il y avoit de la folie à s'obstiner plus longtemps dans une pareille recherche; que le parti le plus sage étoit de retourner en Europe. Des murmures on en vint au dessein formé d'attenter à la vie du général; mais cette trame étant découverte, on fit le procès aux coupables, dont trois moururent sur un gibet; les autres furent abandonnés sur la rive.

Après cette expédition, Magellan quitta la baie de Saint-Julien. Une navigation de quarante ou cinquante lieues le conduisit dans un enfoncement qui avoit toutes les apparences

422 TERRES MEGELLANIQUES.
d'un détroit. La nature des vents ;
celle des courans , & la vue de quel-
ques fanons de balcine , que la mer
avoit jettés sur le rivage , furent les
premiers fondemens , sur lesquels il
établit ses conjectures. Tout s'accor-
dant à les confirmer , il ne douta plus
qu'il ne fût à l'entrée du canal de com-
munication , qui joint la mer du
nord à celle du sud. L'escadre entra
dans cette embouchure , qui s'étend
vers l'ouest , sur une largeur de deux
ou trois lieues. Comme on n'apper-
cevoit aucune issue , & qu'on trou-
voit la mer sans fond , on envoya
une chaloupe , qui découvrit enfin
un cap avancé sur un autre océan.
A cette nouvelle , les cris d'allé-
gresse se répandirent par-tout l'équi-
page : des larmes de joie tombèrent
des yeux du commandant. Il nomma
cette pointe de terre , *le Cap Désiré* ;
& ses gens , par une acclamation géné-
rale , donnerent , au détroit , celui de
Magellan , qu'il a toujours conservé.
Les naturels du pays l'appellent Kaika.
Sa longueur est d'environ cent dix
lieues , & sa largeur très-inégale , ayant
d'un côté les Patagons , & de l'autre ,

TERRES MAGELLANIKES. 423
la Terre de Feu. On y voit plusieurs
beaux havres , où l'on trouve de très
bonne eau ; mais on y mouille difficile-
ment , même proche des côtes , faute
de fond , excepté dans quelques ri-
vieres , ou entre des rochers. Ainsi ,
lorsqu'on y est surpris par des vents
contraires ou quelque tourbillon , le
danger n'y est jamais médiocre. La
terre , des deux côtés , est bordée de
montagnes fort élevées , & couvertes
d'une neige éternelle. A l'est & à
l'ouest , on rencontre plusieurs isles ,
entre lesquelles la mer passe avec au-
tant de force , qu'à l'entrée même
du détroit. Sa largeur n'a nulle part
moins d'une lieue , ni plus de quatre.
Il y a des endroits ferrés , où les mon-
tagnes des deux rivages sont si hautes ,
qu'elles paroissent toucher le ciel. Le
soleil n'y pénètre jamais , ou ne s'y
montre qu'un moment. En hiver , les
nuits y sont de dix-sept heures. L'air
y est si froid , que les Espagnols ne
jugerent pas à propos de s'y arrêter.
Ils entrèrent dans la mer Pacifique ; &
après avoir vogué plus de trois mois ,
ils arriverent enfin aux isles Philippi-
nes. Ils en prirent possession pour la

424 TERRES MAGELLANIKUES.
couronne d'Espagne ; & le brave
Magellan combattant pour le roi de
Sebu, son allié, contre celui de Mathan,
fut tué d'un coup de lance, laissant
après sa mort un nom immortel dans
l'Europe, pour avoir le premier fait,
par mer, le tour du monde.

Sebastien Cano, un de ses compa-
gnons, ramena en Espagne son vaisseau
nommé la *Victoire*, trente-sept mois
après son départ de Seville. Le total de
la route, suivant l'estimation des Castil-
lans, étoit de quatorze mille quatre cens
soixante lieues, d'orient en occident. Ils
remarquerent avec une très-grande sur-
prise, que le jour de leur arrivée, qu'ils
croyoient être le 6 septembre, étoit
réellement le 7. C'est la première fois
qu'on a eu lieu de faire cette observa-
tion ; si souvent réitérée depuis, qu'en
naviguant autour du monde, selon le
cours du soleil, on gagne un jour en
trois ans, comme on en perd un, si
l'on fait la route en sens contraire. Ce
n'est que par cette navigation, qu'on
a commencé d'être parfaitement cer-
tain de la sphéricité de la terre.

Le vaisseau la *Victoire* fut islé à
terre à Seville, & soigneusement con-

TERRES MAGELLANIQUES. 425.
servé, comme un monument de cette
mémorable expédition, qui avoit sou-
mis à la puissance Espagnole les isles Ma-
riannes, les Philippines & les Moluques.
Sebastien Cano vint à la cour, & fut
reçu de l'empereur avec des éloges &
des caresses proportionnés à l'import-
tance de ces trois conquêtes. Il remit
à Charles-Quint les lettres des rois de
Ternate & de Tidor, qui se recon-
noissoient ses vassaux. Il lui présenta
quelques Indiens des Moluques, dont
il y en avoit un si rusé dans le com-
merce, que la première question qu'il
fit, dès qu'il put s'énoncer en castillan,
fut pour s'informer combien le ducat
valoit de réales, combien la réale
valoit de maravedis, & combien on
avoit de poivre pour un maravedis.
L'empereur défendit qu'on laissât re-
tourner cet homme dans son pays;
tous les autres y furent renvoyés.

Je suis &c.

*Des pays Magellaniques, ce 31 Août
1751.*



L E T T R E C L.

S U I T E D E S T E R R E S
M A G E L L A N I Q U E S.

LA découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel tous les navigateurs avoient le même droit. Les efforts qu'ont fait les Espagnols pour en exclure les étrangers, n'ont abouti qu'à des dépenses excessives, dont ils ont enfin reconnu l'inutilité. Ils avoient commencé par faire construire à son embouchure, un port qu'ils appelèrent *Nom de Jesus*, & où ils laissèrent cent cinquante habitans. Plus loin, ils bâtirent une place nommée *Philippe-Ville*, qu'ils garnirent d'une bonne artillerie. Ils y mirent une garnison de quatre cens hommes ; mais pendant trois ans qu'ils employèrent à former cette colonie, ils ne tirèrent aucun fruit de leurs plantations. Le sol se refusoit à leur travail ; & les bêtes

SUITE DES TERRES MAGELL. 427
féroces venoient souvent les attaquer
jusques dans le fort. Enfin , manquant
de provisions , & n'en recevant point
d'Espagne , la plupart eurent le mal-
heur de périr de faim & de misere.
Ce lieu a pris de là le nom du *port de*
famine. On y voit encore quelques
restes de bâtimens , quoiqu'ils soient
actuellement presque tous ensevelis
dans la terre. Le grand nombre de
morts qui demurerent sans sépulture,
ayant infecté l'habitation , ceux qui
leur survécurent , furent contraints
de l'abandonner. Ils se chargerent de
tout ce qu'ils eurent la force d'empor-
ter ; & prenant chacun son fusil , ils
allèrent errans sur la côte , pour y
chercher leur nourriture. Il y en avoit
de si foibles , qu'ils pouvoient à peine
se traîner. Ils passerent ainsi une année
entiere , mangeant des feuilles , des
fruits , des racines & quelques oiseaux.
De quatre cens , se trouvant réduits
à vingt-trois , entre lesquels on ne
comptoit que deux femmes , ils réso-
lurent de prendre le chemin de la
riviere de la Plata; mais la plupart mou-
rurent avant que d'y arriver.

Philippe-Ville étoit située dans l'en-

428 SUITE DES TERRES MAGELL.
droit le plus agréable du détroit de
Magellan ; & c'est la beauté de ce lieu
qui avoit séduit les Espagnols. Non
loin de là , coule une rivière , dont les
sinuosités offrent l'aspect le plus riant.
De chaque côté, on apperçoit un bos-
quet d'arbres superbes , qui penchent
leurs têtes sur les deux bords , & for-
ment un ombrage délicieux. Les chants
variés d'une foule d'oiseaux , & les
parfums des fleurs qui embellissent les
rives , semblent s'être réunis dans cette
extrémité du monde , pour tenir en-
chantés tous les sens du voyageur.
Telle est cette charmante contrée,
dont les beautés ne sont guère connues
que des sauvages , qui probablement
y sont peu sensibles , tandis qu'elles
feroient les délices d'un homme de
goût & d'un philosophe.

Parmi les arbres , il y en a plusieurs
dont le tronc a près de trois pieds
de diamètre. Leurs feuilles toujours
vertes ressemblent à celles du laurier ;
leur écorce épaisse , & grise à l'exté-
rieur , d'un goût de poivre , & d'une
odeur pénétrante , est la véritable
écorce de Winter , ainsi nommée ,
parce que cet Anglois est le premier qui

l'ait apportée en Europe. Il l'avoit prise dans le détroit de Magellan ; & elle avoit été fort utile à tous les gens de son vaisseau. Elle leur servoit d'épices pour assaisonner leur nourriture , & de remede contre le scorbut. Les naurels du pays sont toujours munis de cet antidote , contre les accidens qui arrivent à ceux qui mangent imprudemment de la chair de lion marin.

La grande isle de la Terre de Feu , ou plutôt une multitude d'isles , connue sous cette dénomination , forme , avec la Patagonie , la principale partie du détroit de Magellan. Ces isles furent ainsi appellées par les premiers navigateurs , qui y découvrirent beaucoup de feu & de fumée. C'est un pays extrêmement montagneux ; mais on y trouve aussi de très-belles vallées , & des prairies arrosées d'une infinité de ruisseaux. Les hommes y vont nus , malgré un froid excessif ; & les femmes ne couvrent ce qu'elles n'osent montrer , qu'avec des plumes d'oiseaux. La principale occupation est la pêche ; & les canots sont faits d'écorce d'arbre. Le pays ne produisant rien d'utile pour les vaisseaux , on a négligé de le connoître. Les Cai-

430 SUITE DES TERRES MAGELL.
tillans qui l'ont apperçu les premiers;
y ont fait peu d'attention ; des mon-
tagnes glacées ne devoient pas tenter
les possesseurs du Pérou. Le hazard
seul a donc pu en donner quelque
connoissance.

Les opinions sont encore très différen-
tes sur le compte de ses habitans : les
Espagnols , qui ne voient pas comme
d'autres , & pour qui tout est merveil-
leux, les appellent des géans ; mais ces
géans prétendus ne sont grands qu'en
courage , & croient leur indépenden-
ce plus assurée par une vie simple &
frugale , que par une haute stature. On
les dit blancs comme les Européens ;
mais ils se défigurent le corps , & chan-
gent la couleur naturelle de leur visage
par des peintures bizarres. Ils portent
un collier d'écailles de moules , blan-
ches & luisantes , & autour du corps,
une ceinture de cuire. Leur nourriture
est une certaine herbe amere , dont la
fleur ressemble à nos tulipes ; & leurs lo-
gemens sont des cavernes. Ils rendirent
des services infinis aux premiers Es-
pagnols , travaillant avec eux , &
les nourrissant du fruit de leur pêche.

Soit que ces barbares fissent quelque demande ou quelque réponse, on ne comprenoit rien à leur idiome. Sans cesse ils répétoient *hoo*, *hoo*, sans qu'on pût dire, si c'étoit un cri naturel, ou quelque mot propre de leur langue. Ils témoignent la plus grande aversion pour tout ce qu'on leur offroit à manger ou à boire : d'ailleurs ils n'avoient aucune peine à voir des étrangers, & vivoient avec eux sans crainte & sans défiance. Ils étoient assez dociles, & paroissoient capables d'instructions ; il n'en est pas tout-à-fait de même dans le reste de la contrée, où, pour l'ordinaire, les équipages des vaisseaux sont mal accueillis.

Cette terre, la plus méridionale du monde connu, n'offre de loin que des montagnes étonnantes par leur hauteur, & toujours couvertes de neige : on ne se représente pas ce que cet aspect a d'hideux. D'un de ces monts, qui domine sur tous les autres, il sort un volcan qui jette sans cesse une épaisse fumée ; la clarté du jour ne nous permet pas d'y appercevoir de la flamme.

Quelque affreuse que soit cette vue

432 SUITE DES TERRES MAGÉLL.
la Terre des Etats a quelque chose de plus horrible. On donne ce nom à une île découverte par Jacques le Maire, dont l'extrême stérilité ne présente aux yeux, qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, environnés de précipices, & suspendus de maniere à inspirer de l'effroi. Les rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses qui pénètrent dans la substance même des rochers, jusqu'à leurs racines les plus profondes. Enfin l'imagination ne peut rien se figurer de plus sauvage ni de plus triste que cette côte, pire que toutes celles de la Norvege ou du Groenland. Quoique plus élevée que la terre de Feu, elle n'a guere que douze lieues d'étendue; & la neige qui la couvre, la rend inhabitable. Dans les tems calmes, on voit sur ses bords des troupeaux de veaux marins, qui, par leurs bonds & leurs sauts, semblent se réjouir du passage des voyageurs. Plus on les regarde, plus ils paroissent s'animer; & le bruit même que l'on fait, les excite à de nouveaux jeux.

Entre la Terre de Feu & celle des
Etats

Etats, se trouve le fameux détroit de le Maire , dont la découverte immortalise ce navigateur. Les Hollandois ayant accordé à une compagnie de commerce, le privilege exclusif d'aller aux Indes par le détroit de Magellan, le Maire, qui n'étoit point de cette compagnie, imagina de trouver un chemin, sans passer par ce détroit, & conséquemment, sans contrevenir au privilege. Il s'associa à Guillaume Schouten, plus exercé que lui dans la marine ; & se flattant l'un & l'autre de découvrir des pays, d'où ils rapporteroient de précieuses marchandises, ils équiperent à Horn deux bâtimens, avec lesquels ils firent voile vers le Brésil.

Le peuple, selon sa coutume, parla diversement de ce voyage, dont on avoit caché le dessein, & donna aux intéressés le nom de chercheurs d'or. Rien ne ressembloit mieux aux premières expéditions de Gama & de Magellan, entreprises avec une égale confiance, un égal succès, mais sans objet certain, sans clarté dans les lumieres, sans ressource dans les fâcheuses suppositions, en un mot,

comme au hazard. Ils n'en ont pas acquis moins de gloire , & ont , au-dessus des conquérans ordinaires , le bonheur de n'avoir ni ravagé des états, ni tourmenté les peuples. Ils ont découvert plus de pays , qu'Alexandre n'en a dévastés ; & en ouvrant une communication entre les deux mondes , ils ont enrichi l'ancien de toutes les productions naturelles, de tous les usages utiles du nouveau.

Ce fut pendant cette navigation, que passant près de la côte Magellanique, le Maire & Schouten crurent aussi appercevoir des géans. Ils donnerent le nom de *Terre des Etats* , à l'isle affreuse dont je viens de parler; celui de cap de Horn, à la pointe méridionale de la Terre de Feu ; celui de Barnvelt , à d'autres petites isles , & nommerent enfin *détroit de le Maire* , le passage qu'ils venoient heureusement de découvrir au sud-est de celui de Magellan. Cette nouvelle route , qui ouvre le commerce de la mer Pacifique , a fait négliger l'ancienne , qu'on ne fréquente plus guere , à cause de sa longueur & de ses difficultés. Mais , selon l'avis des marins les plus expérimentés , on

SUITE DES TERRES MAGELL. 435
feroit très - bien de les abandon-
ner l'un & l'autre , & de ne passer ,
ni à Magellan , où la traversée est
très-dangereuse , ni même au détroit
de le Maire , où les courans font tou-
jours quelques obstacles ; mais de s'a-
vancer plus au sud , en tournant toutes
les terres. On auroit , par ce chemin ,
une mer plus traitable ; & l'on évite-
roit les embarras qu'on éprouve en
doublant le cap de Horn. Ces mêmes
marins sont aussi d'avis , que pour
aller d'Europe aux isles orientales , on
devroit préférer cette route à celle du
cap de Bonne - Espérance ; que , quoi-
que plus longue en espace , elle deman-
deroit beaucoup moins de tems. En
effet , quand on a une fois passé le
cap de Horn , où se trouve la plus
grande difficulté , on avance fort vite
dans la mer Pacifique ; au lieu que
par l'autre chemin , il faut aller cher-
cher les vents alisés , & s'assujettir aux
moussons. De plus , l'habitude de faire
cette traversée par l'occident , don-
neroit une utile facilité de cultiver
les anciennes découvertes , & d'en
tenter de nouvelles. Toute la partie
méridionale de notre globe est en-

436 SUITE DES TERRES MAGELL.
core ignorée, Il n'y a pas d'apparen-
ce qu'une si vaste étendue ne soit occu-
pée que par des mers. On y a dé-
couvert des caps & des côtes qui peu-
vent désigner un continent. Dans ce
nouveau monde austral, séparé de toute
communication avec l'ancien, on doit
trouver un germe de choses tout-à-fait
neuves, des branches entières d'un
commerce inconnu, & de merveilleux
spectacles physiques & moraux, Que
de peuples différens entr'eux, & cer-
tainement très-dissemblables à nous,
pour la figure, les mœurs, les usages,
les idées, le culte ! Que d'animaux,
d'insectes, de poissons, de plantes,
d'arbres, de fruits, de marbres, de
pierres précieuses, de fossiles, de mé-
taux, &c ! Il s'y trouve, sans doute,
dans tous ces genres, une infinité
d'espèces, dont nous n'avons pas mê-
me de notions, puisque ce monde n'a
jamais eu aucune relation avec le nôtre.
Il est vraisemblable que la nature n'a
point négligé ces climats, & qu'on y
verroit, comme ailleurs, des marques de
sa variété & de sa profusion. Mais si l'on
n'a point encore pénétré dans ce seg-
ment du globe, c'est, sans doute, parce

Qu'on aime mieux cultiver son pays ,
que d'aller chercher des glaces & des
animaux dans le pôle austral.

De tous ces cantons , celui que nous
connoissons le moins , est la partie qui
s'étend depuis l'embouchure orientale
du détroit de le Maire, jusqu'à l'oppo-
site du cap de Bonne-Espérance , &
au-de-là , en tirant vers l'orient.
« Quelque disgraciée qu'elle soit de
« la nature , il ne s'ensuit pas , me di-
« soit un voyageur politique & phi-
« losophe , qu'elle soit sans habitans ,
« puisqu'on en a trouvé dans le Groen-
« land , où le froid n'est pas moins
« rigoureux. Le tempérament des
« animaux est toujours analogue à la
« nature du climat : c'en est une preuve
« bien forte , que d'avoir vu les sau-
« vages de la Terre de Feu, vivre tout
« nus au milieu de l'hiver , dans une
« contrée où le froid de la moyenne
« saison étoit insupportable aux Euro-
« péens. Le corps humain se forme ,
« par l'habitude , à des choses qui
« paroissent incroyables à ceux qui ne
« l'ont point contractée. D'ailleurs ces
« terres pourroient être stériles , sans
« que la navigation y fût infructueuse.

438 SUITE DES TERRES MAGELL.

» On fait assez que dans de pareilles
» régions, vers le nord, il se fait cha-
» que année un très-riche commerce
» de poisson, d'huile de baleine &
» de fourrures. Dans ce qui concerne
» la température de l'air, les animaux
» sont plus robustes que les végétaux;
» & parmi les animaux, l'homme est
» plus capable que nul autre, de résis-
» ter aux effets de la grande diver-
» sité des climats ».

» Mais avant que de pénétrer jus-
» ques sous le pôle, il est des terres
» connues & désertes, où l'on pourroit
» fonder des colonies. Telle est, par
» exemple, toute la partie orientale &
» abandonnée de la Magellanique, au-
» trement dite, la Patagonie. Un établis-
» sement Européen y réussiroit, sans
» doute, si l'on vouloit ne pas le négli-
» ger dans les premières années, com-
» me on a fait à Philippeville. Il ne
» manque à ce canton, que du bois
» propre à bâtir; à cela près, c'est un
» des bons pays de l'Amérique; l'air y
» est très-sain, & fournit d'excellens
» pâturages pour les bestiaux qu'on
» voudroit y élever. Ceux qui l'ont le
» mieux examiné, conviennent tous,

» qu'au milieu de ces âpres montagnes ,
 » il y a des contrées garnies de ver-
 » dure & de beaux arbres , arrosées
 » par de bonnes rivières ; que l'on peut
 » s'y fournir abondamment de vivres ,
 » d'oiseaux , de poissons , de fruits , de
 » légumes ; qu'on y trouve des marais
 » salans , & assez de bois pour remé-
 » dier à l'inclémence naturelle des sai-
 » sons ; & qu'enfin , tout ce qui croît
 » en Europe , y réussiroit également.

» Les productions propres au com-
 » merce , sont l'huile & les peaux de
 » lions marins , les terres à teinture ,
 » les pelleteries , & différentes sortes
 » de laines , plus douces , plus fines
 » même que la soie. On auroit aisément
 » toutes ces marchandises , pour des
 » bagatelles de fer & de verre , dont on
 » a coutume de négocier avec les sau-
 » vages , & principalement pour des
 » morceaux d'étoffe rouge : les habi-
 » tans de la Terre de Feu en sont si avi-
 » des , qu'ils se jettent sur tout ce qui
 » porte cette couleur , arrachent les
 » bonnets des matelots , & jusqu'à la
 » crête même des poulets. Il est
 » vrai que dans leur façon de penser ,
 » ils savent calculer si la peine de se

» procurer certaines commodités de la
 » vie , n'est pas plus onéreuse , que ces
 » commodités même ne sont agréa-
 » bles ; qu'en se déterminant à les avoir ,
 » ils restent dans une indolence pure-
 » ment animale , & nous regardent
 » comme des fous , d'essuyer tant de
 » fatigues , pour des choses aussi fri-
 » voles , que des vêtemens , des mai-
 » sons , &c , dont il leur paroît plus court ,
 » & même plus facile de se passer. Mais
 » quelque attachement que ces peuples
 » bruts aient pour leurs vieux usages ,
 » il est impossible qu'ils ne soient enfin
 » entraînés par l'exemple d'une vie plus
 » douce & plus commode. Les premiers
 » habitans de la Grece sauvage ne va-
 » loient , sans doute , pas mieux que ceux
 » du détroit de Magellan , lorsqu'ils fu-
 » rent policés par Cadmus , qui lui-
 » même ne valoit peut-être pas nos chefs
 » de colonies. Ne tenons-nous pas aussi
 » notre première forme de ce fameux
 » marchand Tyrien , si connu sous le
 » nom d'Hercule , qui , passant dans les
 » Gaules à son retour d'Espagne , nous
 » apporta quelque teinture des con-
 » noissances de l'orient ?

» On compte parmi les avantages

» de la terre Magellanique , cette mul-
 » titude de chevaux , de bœufs , & d'au-
 » tres bestiaux sauvages , qui se trou-
 » vent sur cette côte , principalement
 » vers le Paraguai , & qu'on présume
 » être de race Espagnole. Ils errent jus-
 » qu'aux environs du détroit ; & l'on
 » croit qu'à la longue , ils peupleront
 » toute cette vaste solitude.

» Les perles qui se pêchent dans cette
 » mer , sans être ni fort grosses , ni de la
 » plus belle eau , y sont en très-grande
 » quantité , & très-faciles à ramasser.
 » On y voit aussi des nacres d'huitres ,
 » de moules , ou d'autres bivalves ,
 » qui passent pour les plus grandes , les
 » plus belles qu'il y ait peut-être dans
 » l'univers. Les pétrifications , les co-
 » quillages sont devenus , plus que ja-
 » mais , un objet de commerce , depuis
 » qu'on se plaît à former , dans toute
 » l'Europe , des collections d'histoire
 » naturelle. On fait jusqu'à quel prix
 » les plus rares sont poussés dans les
 » ventes ; or il n'y en a nulle part d'aussi
 » beaux , & en aussi grand nombre , que
 » sur cette côte , sur-tout dans le voisi-
 » nage du Cnili. Ils sont si agréablement
 » variés , pour la couleur & pour la fi-

» gure , que nos amateurs s'estime-
 » roient heureux , de pouvoir orner
 » leurs cabinets de ces mêmes coquil-
 » les , dont les naturels du pays ne
 » se servent que pour faire de la chaux.
 » On fait combien l'espece de Burgau,
 » connue sous le nom de Magellan, est
 » recherchée ; & si ces nacres deve-
 » noient plus communes , on les em-
 » ploieroit en placages , en panneaux,
 » en rocailles dans l'intérieur des ap-
 » partemens.

» Peut-être tireroit-on encore plus
 » de profit des baleines, dont l'huile
 » est aujourd'hui l'objet d'un fort grand
 » commerce. La pêche de ces animaux,
 » qui jusqu'à présent n'a eu lieu que
 » dans le nord , est cependant si lu-
 » crative , que , malgré le travail &
 » les dangers qui l'accompagnent, il
 » n'est rien que ne fassent les Hollan-
 » dois , pour s'en emparer exclusive-
 » ment. Au sud , les baleines plus gros-
 » ses que dans la mer septentrionale,
 » sont en même tems si nombreuses ,
 » qu'elles y embarrassent quelquefois la
 » navigation. Si cette pêche donne
 » trop de peine , on peut la rempla-
 » cer par celle du lion marin , moins

» difficile , moins coûteuse , & qui
 » fournit aussi beaucoup d'huile. Enfin,
 » l'obstacle du froid , qui chasse les
 » pêcheurs du nord , & les oblige
 » à construire des fourneaux sur les
 » navires même , est moindre à Ma-
 » gellan , où l'expérience prouve qu'on
 » peut passer l'hiver , & se bâtir des
 » habitations supportables. Concluez
 » que cette terre , qu'on regarde
 » comme si ingrate , ne laisse pas
 » d'avoir ses ressources. C'est aux négo-
 » cians de profession à décider , si la
 » proportion se trouveroit telle qu'elle
 » doit être , entre les frais de l'équip-
 » pement , & le profit des retours.

» Une colonie Françoisé , établie sur
 » la côte de Magellan , seroit à même
 » de tenter de nouvelles découvertes
 » dans des pays qu'on n'a fait , pour ainsi
 » dire , qu'entrevoir jusqu'à présent , &
 » dont plusieurs voyageurs ont parlé
 » avec avantage. Les habitans de la terre
 » du Saint - Éspirit sont représentés
 » comme accessibles , & ne manquent
 » pas d'intelligence. L'air y est sain , le
 » sol fertile , les bestiaux nombreux ,
 » le pays riche en productions précieu-
 » ses , telles que le poivre , le gingem-

» bre , la muscade , le mastic , le co-
 » rail , le sucre , l'ébene , la cire , les
 » plumes de héron , les racines & les
 » bois de teinture.

» On fait encore plus d'éloge de la
 » nouvelle Bretagne , ni trop voisine ,
 » ni trop éloignée des Moluques , à
 » portée de la Chine & de l'innom-
 » brable quantité d'isles de la mer du
 » sud , à l'ouverture de laquelle ce pays
 » est placé. On vante la fertilité de son
 » terroir , la beauté de ses aspects , la
 » multitude de ses habitans , dont on
 » ne dissimule pas néanmoins les mau-
 » vaises qualités. Selon toute appa-
 » rence , il doit contenir de riches
 » trésors , puisqu'il est entièrement sem-
 » blable , à l'extérieur , aux autres isles
 » de ce même climat , qui produisent
 » des épiceries , de l'or , de l'argent ,
 » des pierreries , &c. La Carpenterie ,
 » ainsi nommé de Carpenter , capitaine
 » hollandois , qui en a fait la découverte ,
 » a des côtes très-difficiles : on en parle
 » comme d'un labyrinthe d'isles & de
 » détroits , où l'on a d'ailleurs de la
 » peine à trouver de l'eau douce. La
 » nouvelle Zélande , la terre de Die-
 » men , situées vers le sud , sont tout-

» à-fait inconnues ; & l'on ne fait si l'on
 » doit s'en rien promettre d'avanta-
 » geux. Le sol , dans le voisinage de la
 » mer, est nud & stérile, comme le seroit
 » un terrain neuf, que l'océan auroit
 » nouvellement abandonné.

» Les navigateurs qui ont apperçu tou-
 » tes ces contrées , leur ont imposé, ou
 » leur propre nom, ou celui de leur pays.
 » Les Espagnols donnoient aux caps,
 » aux isles , aux détroits de l'Amérique,
 » le nom de la fête qu'on célébroit en
 » Europe , le jour qu'ils en faisoient la
 » découverte , & répandoient le long
 » des côtes , tous les saints & les saintes
 » du calendrier Romain? Parce que Co-
 » lomb connoît quelques moines d'un
 » couvent de l'Estramadure , la pre-
 » miere isle qu'il rencontre , il l'appel-
 » le Guadeloupe, du même nom que ce
 » couvent. Les Phéniciens étoient plus
 » sensés; ils vouloient que toutes les
 » dénominations des lieux qu'ils par-
 » couroient dans leurs navigations ,
 » apprissent quelque chose , ou sur
 » leur situation, ou sur les propriétés
 » du terrain. Lybie , dans leur langue ,
 » veut dire , pays brûlant; Afrique ,
 » pays de sable , Espagne , pays de

» chevaux ; Bretagne, pays d'étain, &c.
 » Les castillans , ayant demandé à des
 » sauvages le nom d'une presqu'isle,
 » ceux-ci leur répondirent, *Yucatan*,
 » c'est-à-dire , nous ne vous enten-
 » dons pas ; que demandez-vous ? &
 » les castillans donnerent, à cette pres-
 » qu'isle, ce nom d'uYcatan , qui lui est
 » resté. Ils appellerent Larrones les
 » isles Mariannes, parce que les habitans,
 » assez heureux pour ignorer le tien &
 » le mien , mangerent quelques provi-
 » sions de leur vaisseau ».

De pareils entretiens, avec des vents favorables , nous menerent depuis le cap Victoire , jusqu'au cap Vierge, sans presque nous en appercevoir. Nous trouvâmes ce dernier au sortir du détroit de Magellan. Il est taillé à pic , & facile à reconnoître. Le dessus de la terre est plat, uni, & de moyenne hauteur. Il s'abaisse ensuite , & vient se perdre dans la mer, d'où il se relève jusqu'à deux fois, laissant plusieurs intervalles , & divers enfoncemens.

En avançant vers le nord , nous vîmes à notre droite les isles Malouines, ainsi nommées par des gens de Saint-Malo, qui les apperçurent au commen-

SUITE DES TERRES MAGELL. 447
cement de ce siècle. Elles sont encore
très-peu connues ; & l'on ne fait même
pas si elles méritent de l'être. Plus haut
nous rencontrâmes la baye S. Julien.
Il fallut envoyer la chaloupe , pour en
découvrir l'entrée , parce qu'elle
est cachée par deux pointes de terre.
Ce que cet endroit offre de plus
utile , sont des salines abondantes ,
& quantité de poissons & d'animaux ,
qui nous procurerent l'amusement de
la pêche & de la chasse. Le pays est
rempli de grandes dunes couvertes
d'herbe ; & l'on trouve dans les vallées ,
& même sur le penchant des monta-
gnes , des écailles d'huîtres , qui suivent
les veines de la terre. Comme il n'y
en a point dans le havre , j'ai jugé
qu'elles étoient là depuis le commen-
cement du monde , ou du moins depuis
le déluge. On ne voit , à perte de vue ,
que montagnes sur montagnes , à som-
met uni , sans arbres ni buissons. Nous
rencontrions assez souvent des autru-
ches , mais jamais d'habitans , parce
qu'ils se tiennent cachés , dès qu'ils ap-
perçoivent des vaisseaux. Nous remar-
quâmes des endroits , près du rivage ,
où il y avoit eu des gens couchés , &

d'autres où l'on avoit fait du feu. Il n'y a point de doute, que les sauvages ne nous vissent; mais aucun d'eux ne voulut s'approcher; sans doute qu'ils ont éprouvé les cruautés des Espagnols. La vie qu'ils menent est plus misérable, que celle des animaux; & ils doivent se trouver quelquefois dans une misère extrême; car il n'y a, dans tous les lieux que nous parcourûmes, ni bois, ni fruits, ni racines, tant le terroir est aride & sablonneux. Il faisoit un froid excessif; mais ce tems n'est pas malsain pour ceux qui aiment le mouvement; pour moi, je ne le trouvais point insupportable. Il me donnoit un appétit extraordinaire; & je mangeois du renard & du milan avec autant de plaisir, que si c'eût été du veau ou du mouton. Tout ce que nous pouvions tuer, devenoit pour moi un excellent régal. Les autruches de ce pays sont grises sur le dos, & blanches sous le ventre; mais leur plume n'est bonne à rien. Elles ont les jambes très longues, les ailes fort petites, un long cou, une petite tête, & le bec à-peu-pres comme celui d'une oie. Du reste, elles ressembloient à un gros coq-d'inde;

SUITE DES TERRES MAGELL. 449
c'est un manger sec, mais assez bon.
Nous vîmes sur la côte, des cignes
plus gros que les nôtres, des canards,
des cercelles, des hérons rouges, des
perdrix, des bécassines, des faucons
& des hiboux. Nous ne découvrîmes
ni serpens, ni bêtes venimeuses, ni
rien qui puisse incommoder les habi-
tans, à l'exception du froid & de la
faim. La population n'y est pas nom-
breuse; parce qu'elle ne l'est jamais
chez les sauvages, & qu'elle n'augmente
qu'en raison de la sagesse ou de la bonté
du gouvernement & des loix; or chez
un peuple errant & vagabond, il ne
peut y avoir ni loix ni gouvernement.
On n'a trouvé, en Amérique, d'habi-
tans nombreux, que dans le Mexique
& le Pérou, c'est-à-dire, chez des
nations policées, & conséquemment
sédentaires. On en a vu pareillement
dans quelques isles, d'où l'on ne pou-
voit sortir pour aller vivre ailleurs,
comme les sauvages, c'est-à-dire, sans
demeures fixes, sans projet pour l'a-
venir, en un mot, pour mener une
vie absolument contraire à la multipli-
cation de l'espèce.

Le port Désiré ou du Desir, ainsi

nommé par un navigateur Anglois, qui le premier en fit la découverte, ne m'a point paru plus habité que celui de S. Julien, quoique plus voisin du Paraguay. Nous y apperçûmes cependant quelques traces d'hommes; & parmi les animaux, nous vîmes une sorte de daims sauvages, que quelques voyageurs ont nommés moutons du Pérou. Ils sont à-peu près gros comme une jeune vache, ont le col long, le pied fendu, la laine fine, la queue courte, & la tête semblable à celle d'une brebis. Leur chair est excellente, soit qu'on la mange fraîche, ou qu'elle soit mise en salaison. Ces animaux marchent toujours en troupe, hennissent comme les chevaux, & ensuite se mettent à courir comme des cerfs. Pour les tuer, il faut se tenir en embuscade pendant la nuit, près des sources d'eau vive, où ils se rassemblent ordinairement. Les chasseurs se cachent dans les buissons, & les tirent à leur aise; mais si le daim entend le moindre bruit, il prend la fuite aussi-tôt, & s'échappe avec vitesse.

Nous trouvâmes aussi des lievres d'une grosseur prodigieuse; car ils pèsent plus de vingt livres; & lors-

qu'on les a dépouillés, ils sont encore aussi gros que des renards. Il croît, entre les rochers, des espèces de pois sauvages, & diverses sortes d'herbes odoriférentes, les unes comme de l'ivraye, les autres comme de la sauge. En les mangeant en salade, elles sont un remède souverain contre le scorbut.

Non loin de cette baie, est une île toute peuplée de veaux marins. Nous y entrâmes, armés de gros bâtons; & en moins d'une heure, nous en primes plus de quatre cens. On les tue, en les frappant sur la tête; & dès qu'ils sont assommés, on leur coupe la gorge, pour en faire sortir le sang. Les mâles, quand ils sont vieux, ont à-peu-près la grosseur d'un veau. La chair en est aussi belle, aussi blanche, que celle de l'agneau, & très-bonne à manger fraîche, mais meilleure encore, quand elle a été quelque tems dans le sel. Nous n'en vîmes presque que de jeunes; & la plupart étoient encore. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, mais les chasse, s'ils se présentent en plus grand nombre. Ceux que nous tuâmes étoient comme des chiens d'une médiocre grandeur. Nous dé-

452 SUITE DES TERRES MAGELL.

graissâmes les plus gros ; & nous en fîmes de l'huile pour notre usage. Elle nous parut aussi bonne que l'huile d'olive. On voit de ces veaux marins nager la tête hors de l'eau , tenant un gros poisson dans la gueule.

Quelqu'un du vaisseau nous dit que le Maire & Schouten avoient débarqué dans une isle voisine, & qu'on y verroit peut être encore un poteau avec une plaque de plomb , sur laquelle étoient gravées deux inscriptions hollandoises. Elles contenoient les noms de ces deux navigateurs, & des principaux officiers du navire , avec l'année & le dessein de leur voyage. Le Maire avoit pris possession de ce pays au nom des états généraux ; ce qui n'empêcha pas les Anglois, plus de quatre-vingts ans après , de mettre cette même côte sous la domination de sa majesté Britannique , qui , sans doute , la cédera , à son tour , au premier qui voudra s'en emparer.

Du port Desiré , en avançant vers le nord , nous côtoyâmes le rivage , & doublâmes le cap Blanc. La partie la plus voisine de la mer est peu élevée ; plus avant elle paroît pleine de hauteurs. On y voit des montagnes dont les

SUITE DES TERRES MAGELL. 453
sommets sont plats; & toute la côte, jusqu'à l'embouchure du fleuve de la Plata, n'est presque qu'une chaîne déserte de monts & de vallées. Cette embouchure est formée par le cap Saint-Antoine, & celui de Sainte Marie, éloignés l'un de l'autre de plus de quarante lieues. On en doit la découverte à Juan Diaz de Solis, qui arriva sur les bords de cette rivière au commencement du seizième siècle, & fut tué par les Indiens. Sebastien Cabot y vint après lui; & quelques lingots d'argent, qu'il reçut des sauvages, firent juger qu'ils les tiroient des environs; de là est venu le nom de Rio de la Plata, ou fleuve d'argent, qui a prévalu sur celui de Solis, que lui avoient donné les Espagnols. Outre qu'il n'est pas profond à proportion de sa largeur, Il est rempli d'une infinité de bancs de sable, sur lesquels on trouve à peine deux brasses d'eau. Le plus considérable est à l'embouchure même, & rend le passage très-difficile. On l'appelle le banc des Anglois, soit qu'ils en aient fait la découverte, ou qu'ils y aient échoué les premiers. En douze ans, les Portugais y ont perdu huit navires. La navigation y est infi-

niment plus dangereuse , surt-out dans les gros tems , que dans la mer même , où , quand les vents se déchaînent , on laisse le vaisseau voguer au gré des flots ; au lieu qu'ici , on est toujours environné d'écueils & de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant aussi haut qu'en plein océan , le bâtiment court risque , par le peu de profondeur , de toucher le sol , & de s'ouvrir , en retombant du haut de la vague au fond de l'abîme.

Nous n'entrâmes dans le fleuve , qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne pas échouer. Nous côtoyâmes l'isle des Loups , l'isle de Maldonat , & l'isle des fleurs. Celle-ci forme , avec l'extrémité du banc des Anglois , un passage étroit & difficile , dont nous eumes quelque peine à nous débarrasser. De-là on arrive à Monte-Video , montagne isolée , qui s'élève en pain de sucre , & au pied de laquelle on rencontre le premier port. Les Espagnols y ont établi une colonie depuis peu d'années , & bâti une forteresse. La Cour a permis aux habitans des isles Canaries d'envoyer tous les ans à Buenos-Aires , un vais-

SUITE DES TERRES MAGELL. 455
seau chargé de vin & d'autres marchandises , à condition qu'ils amèneraient en même-tems, à Monte-Video, un certain nombre de familles, jusqu'à ce que cette colonie fût suffisamment peuplée. Ce poste , très-important pour les Espagnols , les rend maîtres de tout le pays situé entre la Plata , la mer & le Brésil. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer ; mais il est défendu par une forteresse munie d'une bonne artillerie. Le fleuve , que nous fumes obligés de traverser ici pour nous rendre à Buenos - Aires , est si large dans cet endroit, que n'étant encore qu'au milieu , nous perdîmes la terre de vue , & navigeâmes un jour entier , sans découvrir l'autre bord.

Buenos-Aires n'est pas à plus de quarante lieues de Monte-Video ; mais ce trajet est, sans contredit, la partie du chemin la plus difficile , par la multitude de rochers & de bancs de sables, dont elle est semée. On est obligé tous les soirs, de mouiller dans l'endroit où l'on se trouve ; & le vaisseau doit toujours être précédé de deux chaloupes, où des hommes , la sonde à la main ,

456 SUITE DES TERRES MAGELL.
ne cessent de marquer , par un signal ,
combien on a de brasses d'eau. Ces
précautions n'empêcherent pas que
nous ne touchassions deux fois le fond ;
mais comme ce fond n'étoit heureuse-
ment ni de pierre , ni de sable , la ca-
rene ne fut point endommagée.

Nous laissâmes à notre droite l'île
de Saint-Gabriel , où les Portugais ont
fondé la colonie du Saint-Sacrement.
Cette place , fortifiée d'un bon châ-
teau , est comme l'entrepôt des mar-
chandises de contrebande , qu'ils font
passer sur les terres soumises à la cou-
ronne d'Espagne. Ils les envoient jus-
qu'au Pérou ; & non contents de faire
ce commerce , ils reçoivent encore
les vaisseaux de différentes nations ,
qui toutes s'enrichissent aux dépens
des Espagnols. On nous assura qu'il y
avoit alors dans le port de S. Gabriel ,
vingt navires Anglois , Portugais ou
François , qui avoient déjà vendu leur
cargaison ; en sorte que le pays se trou-
voit abondamment pourvu des mar-
chandises que nous apportions. Les
Espagnols , à l'aide des Indiens du Para-
guay , ont chassé plusieurs fois les Por-
tugais de cette île ; mais elle leur a
toujours

SUITE DES TERRES MAGELL. 457
toujours été rendue; & depuis, ils se
sont appliqués à la mettre hors d'in-
sulte, par de bonnes fortifications.

Enfin nous jettâmes l'ancre à trois
lieues de Buenos-Aires; mais nous ne
pûmes débarquer que long-tems après.
Nous vîmes la terre pendant quatre
jours, sans qu'il nous fût possible d'y
mettre le pied; & il s'éleva un vent
d'ouest si furieux, que nous fumes
vingt fois en danger de périr à la vue
du port. Ce vent se nomme *pampero*,
parce qu'il traverse la plaine des Pâm-
pas, qui a trois-cens lieues de long,
& s'étend depuis le fleuve, jusqu'aux
confins du Chili. Ne trouvant rien,
dans une si vaste étendue, qui puisse
modérer son impétuosité, le *pampero*
acquiert toujours de nouvelles forces,
jusqu'à ce qu'en enfilant directement le
canal de la rivière, il y souffle avec
tant de violence, qu'on y court les
plus grands risques. Si celui dont nous
fûmes accueillis, nous eût pris à l'em-
bouchure du fleuve, il est probable
qu'il nous auroit jettés à plus de deux
cens lieues en mer. Dans cet endroit
de la Plata, la vue ne s'étend pas en-
core d'un bout de la rivière à l'autre.

Tome XII.

V

458 SUITE DES TERRES MAGELL.
Étant monté dans un lieu assez élevé,
par un tems très-serein , je ne pus
découvrir autre chose , qu'un horison
terminé par l'eau , comme celui de la
mer.

Le port de Buenos-Aires n'est ni à
l'abri des vents , ni n'a assez de fond
pour recevoir les gros bâtimens : ils
ne peuvent approcher de cette
ville , qu'à la distance de trois lieues. Je
ne comprends pas pourquoi les Espa-
gnols se sont établis dans une situation
si peu commode , à moins qu'ils n'aient
voulu se mettre à couvert de toute
surprise , en empêchant que les vais-
seaux ennemis ne puissent aller jusqu'à
eux. Les barques mêmes , pour se ren-
dre dans ce port , sont obligées de
prendre un détour ; & c'est , Madame,
par cette voye , que je suis enfin arrivé
dans la principale ville du Paraguay.

Je suis , &c.

A Buenos-Ayres , ce 12 Octobre 1751.

Fin du Tome XII.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenus dans ce Volume.

L E T T R E CXXXVI.

T E R R E - F E R M E.

PROVINCES renfermées dans ce qu'on appelle le royaume de Terre Ferme. pag. 5 Le golphe de Paris, connu par Christophe Colomb avant l'arrivée d'Améric Vespuce.	6
Effroi des habitans de cette contrée à la vue des vaisseaux Espagnols.	ibid.
Ils se familiarisent cependant avec les nouveaux venus.	7
La province de Cumana & le caractère des Espagnols qui habitent la capitale.	8
Dévotion singulière de ces habitans, leurs processions, leurs sermons.	9
Histoire plaisante débitée dans un de ces sermons.	10
Explication des scènes extravagantes qui se	V ij

passent dans certaines fêtes à Cumana.	11
Traitemens cruels que font les Espagnols aux anciens habitans de Cumana , qui veulent s'opposer à leur établissement.	12
Caractere & usages de ces habitans.	<i>ibid.</i>
Ce qu'ils pensent de la naissance des enfans.	13
Découverte du pays de Venezuela par Ojeda & Vespuce.	14
Comment ils y furent reçus par les habitans.	15
Les Espagnols y bâtissent une ville.	<i>ibid.</i>
Maracaybo est aujourd'hui la capitale de cette province ; fertilité du pays.	16
Des marchands Allemands prennent possession de la province de Venezuela , en vertu d'un traité fait avec Charles-Quint.	17
Les cruautés qu'ils y exercent , ne le cèdent point à celles des Espagnols.	18
Malheureux succès des entreprises de ces Allemands.	19
Plusieurs isles qui sont à la vue de la côte de Venezuela , dont les unes appartiennent aux Espagnols , les autres aux Hollandois.	20
Aventure d'un François dans l'isle de Curaco.	21
Comment les Hollandois sont instruits de cette aventure.	22
On leur fait voir l'endroit où le François étoit enterré , & les habits qu'il avoit portés durant son séjour dans cette isle.	23
La bonne idée qu'il avoit laissée de lui aux habitans.	24
Etablissement des Hollandois dans l'isle de Curaco.	25

LETTRE CXXXVII.

SUITE DE TERRE-FERME.

LA ville de Carthagene ; histoire de la découverte du pays dont elle est la capitale.	26
Différentes révolutions arrivées à la ville de Carthagene.	27
Défense glorieuse des Espagnols de Carthagene contre les Anglois , qui en firent le siège sous le commandement de l'Amiral Vernon.	<i>ibid.</i>
La méintelligence des généraux Anglois fut cause , qu'ils manquèrent leur entreprise : effet terrible de cette méintelligence.	28
Etendue & description de la province de Carthagene.	29
Description de la capitale.	30
Couvent de religieux Augustins sur une montagne des environs de cette ville. Histoire de l'enlèvement d'une image de la sainte Vierge.	31
Richesses des ornemens qui décorent cette image.	32
Description du port de Carthagene.	33
Description des maisons de la ville.	<i>ibid.</i>
Gouvernement ecclésiastique , civil & militaire.	34
Commerce qui se fait à Carthagene.	35
Ce qu'on appelle le temps mort après le départ des gallions.	36

Du commerce intérieur de la ville & de la province.	37
L'insecte nommé comégen est très-nuisible aux étoffes , & comment on s'en garantit.	38
Division des différentes especes d'habitans de Carthagene.	39
Habillement des hommes & des femmes.	40
Processions nocturnes qui se font dans cette ville.	41
Sermon qui effraye tout un auditoire.	42
Occupations ordinaires des hommes & des femmes , habitans de Carthagene.	43
L'hospitalité n'est pas leur vertu favorite, comme dans les autres colonies.	<i>ibid.</i>
Comment on traite les malheureux Espagnols qui arrivent d'Europe pour y chercher fortune.	44
Maladie à laquelle ces misérables sont sujets.	<i>ibid.</i>
Comment on en prend soin.	45
Autre maladie commune à Carthagene.	<i>ibid.</i>
Ce que c'est que l'hôpital de saint-Lazare.	<i>ibid.</i>
Passion des habitans de Carthagene pour le chocolat , l'eau - de - vie , le tabac & la danse	46
Leur maniere de fumer.	<i>ibid.</i>
Le tems où ils prennent régulièrement de l'eau de-vie ; les fêtes & les jouissances se célèbrent toujours par des bals.	48
Médaille frappée par les Anglois au siège de Carthagene.	49

L E T T R E CXXXVIII.

SUITE DE TERRE-FERME. [2]**D**ESCRIPTION de la ville de Porto-Belo.

Comment se fait le commerce des gallions
dans cette ville , la plus fameuse foire du
monde. 50

Richesse étonnante que les marchands y éta-
lent. 51

Ce qui se passe après la vente des marchand-
ises. 52

Préjugé singulier des habitans de Porto-Belo ,
au sujet de la grosseur des femmes. 53

Autre préjugé sur les animaux. 54

Température du climat de Porto-Belo , pluies
abondantes , orages terribles & fréquens. 55

Petit nombre des habitans de cette ville. 56

Dangers auxquels ils sont exposés par l'abon-
dance des tigres qui sont dans le voisinage ,
& comment on les combat. 57

Animal singulier appelé le Léger-Pierre. 58

Cérémonies funébres à Porto-Belo. 59

Les femmes pleureuses. 60

Route de Porto-Belo à Panama par la rivière
de Chagre. 61

Agrément des paysages aux environs de cette
rivière. 62

La ville de Bogota , ou de Santa Fé , capi- 63

V iv

ale du royaume de la nouvelle Grenade.	64
La province de Popayan, où François Pizarre a bâti la ville de ce nom.	65
Description de cette ville.	<i>ibid.</i>
Ses habitans, sa juridiction, ses productions.	66
Voisinage des Indiens appelés <i>Bravos</i> , qui désolent le pays, leur caractère, leurs usages.	67
Climat des différentes provinces du royaume de Terre-Ferme.	68
Sangliers appelés <i>Peccaris</i> .	<i>ibid.</i>
L'oiseau que les Espagnols nomment Galli- nazo.	69
Le petit oiseau nommé Colibri.	<i>ibid.</i>
Differentes qualités de cet oiseau.	70
Especce particuliere de renards.	71
Serpent à deux têtes.	<i>ibid.</i>
Autres colimaçons qu'on dit être le murex des anciens.	74
Comment on tire de cet animal, la couleur de pourpre.	75
Conquête du Pérou par les Castillans.	76

LE T T R E C X X X I X.

LE P E R O U.

P I Z A R R E, Almagro & Fernand de Luques
s'allôcient pour aller à la découverte du
Pérou,

DES MATIERES. 465

Histoire de la naissance de François Pizarre.

79

Obstacles que rencontre Pizarre dans cette
entreprise.

80

Histoire de Capillana , Indienne , maîtresse
de François Pizarre.

81

Avantage que Pizarre se promet de sa liaison
avec cette femme.

82

Discours de Pizarre à Capillana ; réponse de
Capillana à Pizarre.

83

Histoire des Incas du Pérou , comment Man-
cocapac , qui en fut le chef , civilisa ses
sujets.

84

Loix que Manco-Capac fit recevoir à son
peuple.

85

Culte établi à l'honneur du soleil dont Manco-
Capac se disoit le fils.

86

Jeunes vierges Péruviennes renfermées dans
le Temple du soleil.

ibid.

Mort de Manco-Capac , ses dernières volontés.

87

Histoire des successeurs de Manco-Capac.

88

Avanture extraordinaire de l'Inca-Huacac.

89

L'Inca Vira Cocha a prédit le renversement
de l'empire du Pérou , & le changement
de religion.

90

Histoire d'un nommé Alcon , devenu amou-
reux de la belle Capillana.

91

Pizarre arrive à la rade de Tumbez , & est
très-bien reçu des habitans.

92

Il envoie un ingénieur visiter la ville , &
cet ingénieur est conduit dans un monastere
de vierges consacrées au soleil.

93

V v.

Magnificence de ce temple.	94
Pizarre s'en retourne à Panama , pour revenir au Pérou avec de plus grandes forces. <i>ibid.</i>	
De Panama il part pour l'Espagne , où il rend compte à Charles-Quint de son expédition au Pérou.	95
Forme de l'ancien gouvernement de cet empire. <i>ibid.</i>	
Autorité absolue des empereurs du Pérou.	96
Règlement touchant le mariage des Princes & des sujets.	97
Loix touchant les successions des monarques & du peuple.	98
Un des premiers soins du trône regarde la culture des terres ; comment les Incas y ont pourvu.	99
Quels étoient les tributs que recevoient les Incas. <i>ibid.</i>	
Beautés des monumens de l'ancien empire du Pérou.	100
Description de Cusco , du tems des Incas , elle étoit alors la capitale du Pérou.	101
Son ancien temple. <i>ibid.</i>	
Restes de ses anciens monumens.	102
Comment les Péruviens élèvent leurs enfans.	103
Différentes fêtes de ces peuples , & entr'autres le <i>Raymi</i> , qui consiste à manger le pain sacré.	104
Les vierges consacrées au soleil préparent ce pain.	105
Procession qui se fait au lever du soleil.	106
Funérailles des empereurs du Pérou.	107
La langue commune des Péruviens est celle de Cusco. <i>ibid.</i>	

DES MATIERES. 467

Les Péruviens ont des poëtes & des chan-
sonniers. 108

Ils composent aussi des poëmes dramatiques.
ibid.

Leur attention à observer les éclipses. 109

Ils n'ont au. un principe de médecine. 110

Pizarre obtient de Charles-Quint le gouver-
nement des pays qu'il a découverts, &
qu'il pourra découvrir, & repart pour le
Pérou avec trois de ses freres. *ibid.*

LETTRE CXL.

S U I T E . D U P É R O U .

P I Z A R R E trouve l'empire du Pérou di-
visé entre deux Princes qui se font la
guerre. 112

L'un & l'autre envoient demander du se-
cours à Pizarre. 113

Ambassade de l'Inca Atahualipa à Pizarre.
ibid.

Ce prince ordonne que dans tous les états
on fasse un accueil magnifique aux Espa-
gnols. 114

Réception que leur fait Atahualipa, resté
seul souverain de l'empire. 115

Discours que tient à ce prince Ferdinand
Pizarre, chef de la députation, & la répon-
se d'Atahualipa. *ibid.*

François Pizarre arrive avec ses troupes.
116

Le moine Vincent de Valverde est chargé

de haranguer l'empereur ; en quoi consiste cette harangue.	117
Réponse de l'Inca au moine Valverde.	<i>ibid.</i>
Les Espagnols pillent un temple.	118
Ils attaquent ensuite les Péruviens , & les mettent en fuite.	119
Comment on veut justifier les hostilités de la part des Espagnols.	120
L'Inca leur offre de l'or pour sa rançon.	<i>ibid.</i>
On en fait venir des extrémités de l'empire.	121
On le distribue à l'armée de Pizarre.	122
Ferdinand Pizarre est envoyé à Charles-Quint pour porter à ce prince la nouvelle de la conquête du Pérou.	<i>ibid.</i>
On songe à se défaire de l'empereur Atahualpa.	123
Cause de la haine que François Pizarre conceit contre cet Inca.	124
Raisons pour lesquelles on condamne à mort cet empereur.	125
Reproches que fait ce Prince au chef des Espagnols.	126
Atahualpa exécuté à mort.	127
La discorde se met entre les Espagnols vainqueurs & conquérans du Pérou.	<i>ibid.</i>
François Pizarre perd la vie dans ces dissensions ; & Vaca de Castro est envoyé d'Espagne pour lui succéder.	128
Eloge du nouveau gouverneur du Pérou.	129
Sa conduite envers le jeune Almagro.	<i>ibid.</i>
Castro livre bataille aux rebelles ; & le jeune Almagro est condamné à perdre la tête.	130

DES MATIERES. 469

Les ministres d'Espagne envoient un viceroy au Pérou, pour contre balancer l'autorité de Casto	131
Nouveaux troubles, pour lesquels on envoie Pierre de la Casca, en qualité de président.	<i>ibid.</i>
Caractere de Pierre de la Casca.	132
Lettre éloquente & sage qu'il écrit à Diegue Pizarre, pour le faire rentrer dans le devoir.	<i>ibid.</i>
Il lui parle d'abord de la supême bonté de Charles Quint.	133
Il lui représente ensuite toute l'étendue de la puissance de ce prince.	134
Ce qu'il doit craindre de son défaut de soumission.	135
Ce qu'il doit craindre même de l'abandon de ses propres partisans.	136
Enfin ce qu'il doit appréhender de ses parens, & en particulier de son frere.	137
Exemple relatif à ce sujet.	138
Les coupables chercheront à obtenir leur grace en le sacrifiant.	139
Ils espéreront de partager ses immenses richesses.	140
Il le conjure de ne pas perdre le fruit de son zele & de ses services.	141
Il lui remet sous les yeux les dangers auxquels il expose ses propres amis.	142
Protestation de zele pour ses intérêts.	143
Réponse de Diegue Pizarre à la lettre de la Casca.	145
La Casca lui livre bataille; Pizarre est fait prisonnier, & condamné à perdre la tête.	146

Punition des autres coupables.	<i>ibid.</i>
La Casca pacifie les troubles du Pérou.	147
Successeurs de la Casca dans la vice-royauté.	<i>ibid.</i>
Conduite de Philippe II, roi d'Espagne, à l'égard d'un vice-roi, qui avoit extirpé toute la race des Incas.	
Nouvel ordre que les Espagnols établissent au Pérou.	148

L E T T R E C X L I.

S U I T E D U P E R O U.

L A ville de Guayaquil, sa fondation, ses divers emplacements.	149
Description des maisons de cette ville.	150
Comment le peuple se bâtit des cabanes.	151
Ce qu'on fait pour se garantir du feu, & des grandes pluies.	152
Forts & églises de Guayaquil.	153
Jurisdiction de cette ville, & ses divers habitants.	154
Ils passent pour le peuple de l'Amérique, le plus beau, le mieux fait, & qui a le plus de politesse.	155
Médiocrité de leurs richesses, & quelle en est la cause,	<i>ibid.</i>
Description des canots & des radeaux dont on fait usage à Guayaquil.	156
Description de la pêche qui se fait dans ce pays.	157.

DES MATIERE. 471

Division du corrégiment de Guayaquil.	158
Puerto-Viejo , est un des bailliages de ce corrégiment.	<i>ibid.</i>
Le bourg de Montechristo , où les académiciens François ont laissé une inscription latine.	159
Quels étoient ces académiciens , & pourquoi ils furent envoyés au Pérou.	160
Quels furent ceux qu'on leur associa.	161
L'isle de Puna , célèbre par le tombeau de la maîtresse de Pizarre , & celui de Valverde.	162
Tombeaux des anciens Péruviens , dont les campagnes sont remplies.	163
Les Espagnols y cherchent de l'or.	164
On y trouve des miroirs , leur description.	<i>ibid.</i>
On y trouve aussi des haches ; en quoi elles diffèrent des nôtres.	165
Comment sont faits les vases qu'on trouve encore dans ces anciens sépulchres.	166
Habileté des Péruviens à travailler les émeraudes.	<i>ibid.</i>
Description du temple de Cayambé.	167
Description des anciens restes du palais de Callo.	168
Description d'une ancienne forteresse de la province de Cuença.	169
Autres ruines de temples , de palais , de forteresses.	171
Réflexions sur ces anciens monumens.	<i>ibid.</i>
Les quipos sont des cordons qui tenoient lieu d'écriture aux Péruviens.	172
Leurs couleurs & leurs significations différentes.	173

Insuffisance de cette manière d'écrire.	174
Manière de compter chez les Péruviens qui manquoient de chiffres.	175
Les monts Paramos, montagnes les plus élevées des Cordillieres.	176
Chasse de chevreuils qui se fait sur ces montagnes.	177
Chevaux des monts-Paramos.	179
Bois de lumière, plante particulière de ces montagnes.	<i>ibid.</i>
La fameuse herbe appelée coca, dont il se fait un grand commerce au Pérou.	180
La plante appelée Mopa-mopa, distille une gomme qui sert à faire d'excellens vernis.	181
Le Leibo, arbre du Pérou qui produit de la laine.	182
Les Vijahuas, grandes feuilles dont on peut faire des draps de lit.	<i>ibid.</i>
Le mata-palo, plante qui devient un arbre d'une extrême grosseur.	183
Le chirimoya, excellent fruit du Pérou.	184
Le fraiser du Pérou.	<i>ibid.</i>

LETTRE CXLII.

SUITE DU PÉROU.

PERSÉCUTION des moquites sur la route de Guayaquil à Cuzacol.	186
Moyen qu'on en prioit pour s'en garantir.	187.

DES MATIERES. 473

Maniere de voyager dans le Pérou.	188
Le peu de solidité des ponts du pays.	189
Logemens pour les voyageurs.	190
Dangers des chemins.	191
On fait des routes difficiles sur des mules.	192
Instinct de ces animaux dans ces sortes de voyages.	193
Grand froid qu'on éprouve sur la route de Guayaquil à Quito.	194
Vue admirable en arrivant à Quito.	195
Arrivées des mathématiciens Espagnols à Guay-randa.	196
Réception qu'on leur fait dans cette ville.	197
Arrivée des académiciens François à Quito.	198
Triste situation où ils se trouvent, parce que l'argent leur manque.	199
Ils commencent leurs opérations astronomiques, & sont contrefaits par de jeunes Indiens.	200,
Leur séjour sur la montagne de Pichincha ; description de cette montagne.	201
Ce qu'ils ont à souffrir du froid & des frimats.	202
Ils sont visités par des particuliers de Quito, inquiets de ne les pas voir reparoitre.	204
Ils ont la réputation d'hommes extraordinaires, qui entretiennent un commerce avec les démons	205
Suite de la description de la montagne de Pichincha.	206
Autres obstacles que les académiciens ont à	

vaincre.	207
Ils ont plusieurs procès à soutenir.	208
On les fait passer pour des contrebandiers.	<i>ibid.</i>
Ils ont un autre procès au sujet des pyramides qu'ils veulent élever auprès de Quito.	209
Comment ils se tirent de cette affaire.	210
Ils se justifient sur plusieurs fausses imputations.	211
Le jugement de l'audience royale de Quito leur est favorable.	212
Autre procès au sujet du meurtre d'un chirurgien François.	213
Jugement contre les coupables.	214
L'université de Quito dédie une thèse à l'académie royale des sciences de Paris.	215
Retour des académiciens dans leur patrie.	216
On retient au Pérou M. de Jussieu en qualité de médecin ; ravage qu'y faisoit alors la petite vérole.	217

L E T T R E C X L I I I .

S U I T E D U P E R O U .

D E S C R I P T I O N de la ville de Quito.	218
La principale place de cette ville.	219
Maniere dont les rues sont construites.	220
Les couvens de Quito.	<i>ibid.</i>
Pauvreté des paroisses.	221

DES MATIERES. 475

L'hôpital, ses desservans, leur fondateur.	<i>ibid.</i>
L'université, l'évêché, les processions du saint-sacrement.	222
Dances indiennes qui embellissent ces processions.	223
Les Indiens sont peu attachés à la religion chrétienne.	224
Ce qui empêche que le christianisme ne fasse des progrès parmi eux.	225
Ils célèbrent tous les ans la mort d'Atahualpa.	226
Négligence des curés à les instruire.	227
Cours de justice de Quito.	<i>ibid.</i>
Nombre des habitans & leurs différentes classes.	228
Occupations des Indiens employés à la culture des terres.	229
Habillement des Espagnols, & celui des Indiens.	230
A quoi s'appliquent les jeunes gens de distinction.	231
Les maladies vénériennes sont communes à Quito.	232
Le peuple de cette ville est fort adonné au larcin.	<i>ibid.</i>
Le langage des habitans de Quito.	233
Variétés étonnantes du climat dans ce pays.	234
Les orages sont très-fréquens & très-effrayans	235
Fertilité admirable de cette contrée.	236
Village des environs de Quito.	237
Grossièreté du peuple qui habite ces villages.	238

Il est sans ambition, sans prévoyance, & sans sensibilité.	239
Rien n'est capable de le tirer de son oisiveté.	240
Il est d'une lenteur étonnante dans ses travaux.	241
Il a un très-grand penchant à l'ivrognerie.	242
Quel est que les hommes exigent dans une femme qu'ils veulent épouser.	<i>ibid.</i>
Il faut contraindre les Indiens d'aller à confession; de quelle manière se font ces confessions.	243
Il faut les contraindre d'aller à l'église.	244
Histoire de l'ancien royaume de Quito, indépendamment des empereurs du Pérou.	245

L E T T R E C X L I V.

S U I T E D U P É R O U.

L A ville de Saint-Michel d'Ibarra.	247
Ses habitans se croient les meilleurs chrétiens du Pérou; comment ils pratiquent la religion.	248
Lac fameux dans le voisinage de Saint-Michel d'Ibarra.	249
Anes sauvages qui se trouvent en grand nombre dans la même province.	<i>ibid.</i>
Comment on les prend à la chasse.	250
Situation de la ville d'Otavalo.	251
Ponts de cordes communs au Pérou.	<i>ibid.</i>
Autres ponts d'une autre espèce.	252

DES MATIERES 477

La ville de Latacunga , maniere dont on y bâtit.	253
Description du fameux volcan de Cotopaxi.	254
La ville de Riobomba , son gouvernement.	255
La ville de Cuença , fertilité de son terroir.	<i>ibid.</i>
C'est dans le pays de Loxa , que croît le meilleur quinquina.	256
Histoire de la découverte de cette plante.	257
Les médecins s'opposent à son usage.	258
Différentes especes de quinquina.	<i>ibid.</i>
Les mines d'or du Pérou.	259
Maniere d'extraire l'or de ces mines.	260
Ces mines appartiennent à ceux qui les dé- couvrent les premiers.	261
Moulins dans lesquels on travaille l'or qui sort des mines.	<i>ibid.</i>
Inégalités des mines d'or.	262
Les meilleures mines du Pérou restent cachées par l'obstination des Indiens.	263
On n'applique point les negres à ces tra- vaux.	<i>ibid.</i>
Combien ces travaux nuisent aux Indiens ; & le peu de ménagement des Espagnols pour ceux qu'ils y emploient.	264
La ville de Tumbez.	265
La ville de Truxillo , sa description.	<i>ibid.</i>
Conduite des moines dans cette ville & dans plusieurs endroits du Pérou.	266
Respect des laïques pour ces religieux.	267
Cérémonies ridicules qui se pratiquent parmi ces moines.	268

Maniere dont les Indiens font leurs voyages.

270

Maniere de voyager dans les lieux déserts

271

Situation de la ville de Lima.

272

Comment les campagnes sont arrosées.

273

Comment on y cultive les oliviers.

274

Avec quel fumier on engraisse les terres.

275

LETTRE CXLV.

SUITE DU PEROU.

SPECTACLE affreux de la ville de Lima ; capitale du Pérou, depuis le tremblement de terre de 1746.

276

Histoire & description de ce désastre.

277

Le même malheur arrivé à la même heure, dans le port de Callao.

278

Description de ce désastre.

279

A quoi on peut estimer la perte faite à Callao.

280

Conduite du vice-roi du Pérou dans ce malheur.

281

Il fait dresser des plans de réédification des villes de Lima & de Callao.

282

Signes qui précèdent les tremblemens de terre.

283

Fuite des habitans hors de leurs maisons.

284

Altération que causent dans la fertilité du terrain les tremblemens de terre.

285

DES MATIERES. 479

Histoire de la fondation de la ville de Lima.	286
Description de cette ville avant le tremblement de terre de l'année 1746.	287
Comment on construit actuellement les maisons, pour qu'elles résistent aux tremblemens de terre.	288
Comment on bâtissoit autrefois sans fondemens.	289
Beauté des églises de Lima.	290
Richesses des ornemens de ces églises, & des habits sacerdotaux.	291
Beauté & commodité des couvens de Lima.	292
De la dignité des vice-rois, & de leur autorité.	293
Réception d'un vice-roi.	294
Comédie jouée au Pérou à la réception du vice-roi; idée de ces sortes de pieces.	295
Intermèdes qui les rendent plus divertissantes.	296
Autres scènes qui leur succèdent.	297
Continuation des cérémonies à la réception du vice-roi.	298
Fêtes qui se donnent à ce sujet.	300
Ouvrages d'esprit qui se font pour la même occasion.	301
Leurs revenus, leur puissance.	303

LETTRE CXLVI.

SUITE DU PÉROU.

NOMBRE des églises & des couvens de Lima.	304

L'université ; ce qu'on y enseigne.	305
La milice de Lima, en quoi elle consiste.	306
Les habitans de Lima, les familles nobles.	307
Grand nombre de voitures & d'équipages à Lima.	308
Le nombre & la beauté des meubles ne répond pas à celle des équipages.	309
On remarque plus de magnificence dans les habits.	310
On fait mauvaise chère à Lima, & l'on y mange malproprement.	311
Le pain de Lima est fort estimé ; ce sont les negres qui le font.	312
Le mouton est la viande la plus ordinaire.	<i>ibid.</i>
Comment on accommode les viandes.	313
Le commerce n'est point incompatible au Pérou avec la noblesse.	<i>ibid.</i>
Portrait des femmes de Lima.	314
Leur manière de s'habiller.	315
La petitesse de leurs pieds est ce qu'on estime le plus en elles.	316
Elles aiment les odeurs, & en mettent dans tous leurs habits.	317
Elles recherchent beaucoup aussi les fleurs.	<i>ibid.</i>
A quoi elles s'occupent dans leurs maisons.	318
Elles aiment la musique & la danse ; caractère de leur danse.	319
Elles joignent les avantages de l'esprit à celles de la figure.	<i>ibid.</i>
L'amour est la passion dominante des habitans de Lima.	320

Comment

DES MATIERES. 481

- Comment se font leurs mariages. *ibid.*
- Coquetterie des femmes , bizarreries des hommes dans leurs amours. 321
- Les maladies vénériennes sont communes à Lima , & l'on ne s'en cache point. 322
- Les femmes aiment une galanterie aisée *ibid.*
- Elles ont une grande dévotion à l'immaculée-conception de la Sainte-Vierge , accréditée par les Jésuites & les Cordeliers. 323
- Il se fait à Lima une grande consommation de tabac , par les femmes qui en mâchent , & les hommes qui en fument. 324
- Herbe qui rend les femmes fécondes. *ibid.*
- Ce qu'on appelle au Pérou le pays des vallées. *ibid.*
- Le climat de ces mêmes vallées. 325
- Il n'y pleut jamais ; mais on y est dévoré par les puces & les punaises. 326
- Vallées de Pachacamac , fameuse par son temple. *ibid.*
- Vallée de Guarco , fameuse par sa fertilité & son ancien domaine. *ibid.*
- Le val de Taxamalca renfermoit les riches magasins des Incas. 327
- La ville de Pisco , grandeur de sa rade. *ibid.*
- Singularité qui se trouve dans les environs des villes d'Ica , & de Guancavelica. 328
- Manière de planter & de culiver la vigne dans les environs de Pisco. 329
- La ville d'Arequipa , une des grandes îles du Pérou. *ibid.*
- Le lac de Titica , entre Pisco & Cusco. 330
- Ce lac renferme plusieurs îles , dont une est remarquable par plusieurs circonstances. 331

Situation & description de la ville de Cusco ; ancienne capitale du Pérou.	332
Goût de ses habitans pour la peinture.	333
La vallée d'Yucay , où les Incas avoient leurs maisons de plaisance.	<i>ibid.</i>
Guamanga , ville épiscopale de l'Audience de Lima.	334
Ce que fait un voyageur qui passe dans cette contrée , pour obtenir des Indiens de la volaille.	<i>ibid.</i>
La rade d'Arica étoit autrefois importante par son commerce.	335
Avant la conquête du Pérou , les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur un rocher qui couvre la ville.	<i>ibid.</i>
Situation de la ville de Potosi.	336
Ouvriers employés aux mines du Potosi.	337
Ces mines contribuent à dépeupler le Pérou.	338
L'endroit du Pérou où l'on fait le plus de vin se nomme Moquaga,	<i>ibid.</i>
La laine fait une des principales richesses du Pérou ; description de l'animal qui la pro- duit.	339

L E T T R E C X L V I I .

L E C H I L I .

H ISTOIRE de la conquête du Chili par les Espagnols.	340
Froid excessif du désert qui sépare le Chili du Pérou,	341

DES MATIÈRES. 483

Valdivia est le véritable conquérant du Chili , où il bâtit plusieurs villes.	342
Il est traversé & tué par les Indiens.	<i>ibid.</i>
La ville de Coquimbo, sa position, sa description.	343
Différentes curiosités qui se voyent à quelques lieues de la ville de Coquimbo.	344
Production de ce pays.	<i>ibid.</i>
La ville de Valparaiso, les commencemens.	345
Il s'y fait un grand commerce avec le Pérou.	<i>ibid.</i>
Histoire de Juan Fernandez.	346
Description des isles de ce nom.	347
L'arbre du mirthe & autres productions.	348
Charmante situation d'une de ces isles, où l'amiral Anson avoit placé sa tente.	349
Diverses sortes de chiens qui se trouvent dans cette isle.	350
Combat de ces chiens avec les chevres, dont l'isle abonde,	351
Histoire d'Alexandre Selkirk, abandonné dans cette isle.	352
Sa maniere de vivre, ses habits, ses occupations.	353
Comment il sort de cette isle.	354
Il raconte à un Anglois ce qui lui est arrivé pendant son séjour dans l'isle de Juan-Fernandez.	355
De quel secours seroient les isles de Juan-Fernandez, à des François qui y établissent une colonie.	356
Le climat de ces isles est favorable aux productions de la terre.	357

Le rivage de ces îles abonde en veaux marins.	358
Le lion est encore fort commun dans ces îles, sa description.	<i>ibid.</i>
Comment vivent ces animaux.	359
En quoi ils different des veaux marins.	360
Devoirs du président de l'audience royale de Chili, & du mestre-de-camp.	361
Fondation & description de la ville de la Conception.	362
Habillemens de ses habitans.	363
Fertilité de son territoire.	<i>ibid.</i>
Maniere de tuer les bœufs, dont on veut vendre la viande à la boucherie.	364
Situation & description de la ville de Sant'-Yago, capitale du Chili.	365
La ville de Valdivia, avantages de son port.	366
On y transporte les criminels du Pérou & du Chili.	367
Comment les Espagnols traitent les Indiens du Chili.	368
Caractere de ces Indiens, leur bravoure, leur indépendance.	369
Difficulté de les amener au christianisme, ou de les y fixer.	370
Nourriture de ces peuples, en quoi elle consiste.	<i>ibid.</i>
Leurs habillemens, leurs logemens, leurs chevaux.	371
Leur commerce avec les Espagnols.	<i>ibid.</i>
Leur maniere de faire la guerre.	372
Comment ils font la paix avec les Espagnols.	373

LETTRE CXLVIII.

S U I T E D U C H I L I .

A RRIVÉE d'un Espagnol qui vient des isles de Salomon, détail de ces isles.	369
Leurs productions, portrait de leurs habi- tans.	376
Les Espagnols y envoient des colonies qui ne réussissent point.	377
Les isles de Mendocce nommées Saint-Pierre, la Magdeleine, Christine & la Dominique.	378
Les Espagnols sont très-bien reçus des habi- tans de l'isle Christine.	379
Ils prennent ensuite querelle avec eux, & se raccommodent.	380
Les Espagnols trouvent d'autres isles, dont les habitans leur sont moins favorables.	381
Ils se quittent parfaitement amis.	382
Un chef de ces barbares leur témoigne de l'amitié, & veut les trahir.	383
Il s'excuse pour tromper les Espagnols ; mais ils sont convaincus de sa perfidie.	385
Les Espagnols arrivent aux Philippines, hon- neurs qu'ils y reçoivent.	386
Différentes isles de la mer du Sud, & en particulier l'isle de Paques.	387
Mœurs de ses habitans.	388
Leur religion.	389
L'isle de Taïti, autrement dite de Cithère.	390
Mœurs singulières de ses habitans.	391

486 T A B L E

Comment il faut le conduire quand on arrive dans des pays inconnus.	393
Suite des mœurs des Taïtiens.	394
Il est impossible de déterminer le nombre des îles de la mer du Sud.	395
De l'utilité qu'on peut en retirer pour le commerce.	396
On peut en tirer encore d'autres avantages.	397
Divers sujets d'étonnement dans ces îles.	398
L'île de Chiloé , appartenant au Chili.	399
Pourquoi le roi d'Espagne garde-t-il le Chili ; malgré le peu d'avantage qu'il en retire.	400

L E T T R E C X L I X.

T E R R E S M A G E L L A N I Q U E S.

H ISTOIRE du voyage de Magellan.	401
Comment il découvre le détroit qui porte son nom.	402
Ce qu'on doit penser des Patagons ou géans qui habitent la Terre Magellanique.	403
Ce qu'en ont raconté les compagnons de Ma- gellan.	404
Mœurs des Patagons.	405
Ces peuples visitent les navires Espagnols.	406
Les Espagnols en gardent un qui meurt dans le vaisseau.	407
Témoignages des François , des Hollandois & des Anglois sur l'existence des géans Patagons.	409

DES MATIÈRES. 487

Récit d'une femme Espagnole qui a vécu long-tems parmi les Patagons.	410
Ce qu'elle dit de leurs mœurs & de leurs usages.	411
Autre témoignage de plusieurs Anglois, nouvellement arrivés du pays de Patagonie.	413
Leur entrevue avec les Géans.	414
Amitié qu'ils se font réciproquement.	415
Raisons qui semblent combattre l'opinion de ceux qui croient l'existence des géans Patagons.	417
Le navigateur Narbrough est envoyé pour connoître le pays Magellanique, & la terre des géans.	418
Winter nie positivement leur existence, & taxe les Espagnols de fausseté.	419
En comparant les raisons pour & contre, ce qu'on doit penser sur cet objet.	<i>ibid.</i>
Pourquoi on ne voit plus guere aujourd'hui de ces géans en Patagonie.	420
Suite de la découverte & du voyage de Magellan.	421
Murmures qui s'élèvent contre lui, punition des coupables.	<i>ibid.</i>
Découverte du détroit de Magellan.	422
Sa description.	423
Mort de Magellan.	424
Son vaisseau est ramené en Espagne par Sebastien Cano un de ses compagnons.	<i>ibid.</i>
Cano est bien reçu à la cour de Charles-Quint.	425

L E T T R E C L.

S U I T E D E S T E R R E S M A G E L L A N I Q U E S :

Q U'IL avantage procure à toutes les nations de l'Europe , la découverte du détroit de Magellan.	426
Les Espagnols y établissent la colonie de Philippeville , qui n'y prospère point.	<i>ibid.</i>
Description du lieu où étoit située Philippeville.	427
Ce que c'est que l'écorce de Winter , apportée des terres Magellaniques.	428
La terre de Feu.	429
Ce qu'ont pensé de ses habitans différens voyageurs.	<i>ibid.</i>
Leurs mœurs & usages.	430
Description de la terre des Etats; île découverte par Jacques le Maire.	431
Détroit de le Maire entre la terre de Feu & celle des Etats.	432
Comment le Maire & Schouyen ont découvert ce détroit.	433
Ce que pensent les marins de la navigation par ces détroits.	434
Elle peut donner lieu à de nouvelles découvertes très-utiles.	435
Utilité qu'on retireroit d'une colonie Européenne , établie dans les terres Magellaniques.	437
Réflexions à ce sujet.	438
Qu'il ne seroit pas impossible de civiliser ces sauvages.	440

DES MATIERES. 489

Bestiaux , perles , pétrifications , coquillages des côtes Magellaniques.	442
On pourroit aussi y faire la pêche des baleines.	442
Terre du Saint-Esprit.	443
La nouvelle Bretagne.	<i>ibid.</i>
La Cerpentarie.	444
La nouvelle Zélande, la terre de Diemen.	<i>ibid.</i>
Noms que les navigateurs ont donnés aux pays qu'ils ont découverts.	445
Le cap Vierge.	446
Les îles Malouines.	<i>ibid.</i>
La baye de Saint-Julien.	447
On trouve peu d'habitans sur cette côte , & pourquoi.	<i>ibid.</i>
Elle abonde en oiseaux & autres animaux de différentes especes.	448
Pourquoi la population n'est pas nombreuse chez les sauvages.	449
Le port désiré ; espece de Daims qu'on y trouve.	450
Île peuplée de veaux marins.	451
Chasse de ces animaux.	<i>ibid.</i>
Poteau dressé par le Maire & Schouten près le port Désiré.	452
Embouchure de la riviere de la Plata décou- verte par Diaz Solis.	<i>ibid.</i>
Pourquoi Cabot donne ce nom à cette riviere.	453
La riviere de la Plata est remplie d'une infinité de bancs de sable , d'écueils & de rochers vers son embouchure.	454
Le port de Monte-Video , avec le fort bâti sur la riviere de la Plata.	<i>ibid.</i>
Comment les Espagnols y ont fondé une colo,	

- nie, & l'ont peuplée. 455 f.
 L'isle de Saint-Gabriel, où les Portugais ont
 établi une colonie, dans la riviere de la
 Plata. 456
 Le commerce des Portugais de cette isle nuit
 à celui des Espagnols. *ibid.*
 Vent furieux, appelé *Pampero*, cause de
 grands ravages dans la riviere de la Plata.
 De quelle largeur est encore cette riviere, à
 quarante lieues de la ville de Buenos-Aires.
 458
 Mauvaise situation du port de Buenos-Aires,
 où les gros vaisseaux ne peuvent aborder.
ibid.

Fin de la Table du Tome douzieme.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le
 Chancelier, les onzieme & douzieme
 volumes du *Voyageur François*, & je
 n'ai rien trouvé qui puisse en empê-
 cher l'impression. A Paris, le 25 juin
 1770.

GUIROY.

C A T A L O G U E

*De livres qui se trouvent chez le même
Libraire.*

INSTITUTES au Droit Criminel, où principes généraux sur ces matieres, suivant le Droit Civil, Canonique & la Jurisprudence du royaume, avec un Traité particulier des Crimes, par M. *Muyard de Vouglans*, Avocat au Parlement, *in-4°*. 12 l.

Suite. Instruction criminelle, suivant les Loix & Ordonnances du royaume, par le même, *in-4°*, de 1300 p. 14 l.

Le Voyageur François, 12 vol. 36 l.

La suite *sous presse*.

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, par M. *Roux*, *in-8°*, 2 vol. 1766. 12 l.

La même, *in-8°*, petit format, 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *sous presse*.

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane, par M. *de la Croix*, *in-8°*, petit format, 2 vol. 1768. 12 l.

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, par le même, *in-8°*, petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire historique des mœurs, usages & coutumes des François, *in-8°*, 3 vol. 1767. 15

Dict. des femmes célèbres, *in-8°*, 2 vol. 10 l.

Lettre sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie, par M. *Linguet*, *in-12*, broché, 1768. 1 l. 4 f.

La Pierre Philosophale, *in-12*, 10 f.

Théorie des Loix civ. *in-12*, 2 vol. 6 l.

Hist. des révol. de l'Emp. Romain, par M. *Linguet*, 2 vol. 6 l.

Hist. du Siècle d'Alexandre le Grand, nouv. édit. revue, corrigée, & entièrement changée, 1 vol. 3 l.

Canaux navigables, *in-12*, 1 vol. 3 l.

La Cacomonade, *in-12*, br. 1 l. 4 f.

L'Aveu Sincere, *in-12*, br. 1 l. 4 f.

Hist. des Variations, par M. *Bossuet*, 5 vol. *in-12*, nouv. édit. 15 l.

Œuvres spir. de Fénelon, *in-12*, 4 vol. nouv. édit. 10 l.

Hist. Univ. de M. Hardion, 18 vol. 54 l.

Suite. Tom. ~~XXX~~ & ~~XX~~ 6 l.

